



N

Gefühl
IV
A. 25.

B. f. 445.



Laveaux, Jean Choler Titbonet de

V I E
DE
FREDERIC II,
ROI DE PRUSSE.

Accompagnée d'un grand nombre de Remarques,
Pièces justificatives & Anecdotes, dont la
plupart n'ont point encore été publiées.

TOME I.

ANNÉES 1712 à 1756.



918

A STRASBOURG 1787.



Chez J. G. TREUTTEL, LIBRAIRE.
A PARIS, chez les principaux LIBRAIRES.
A GENÈVE, chez BARDE, MANGET & Comp.

Avec Approbation & privilège du Roi.

VIE
FREDERIC II
ROI DE PRUSSE

A...



A STRASBOURG 1787

Z 148,



A SON
ALTESSE SERENISSIME
MONSEIGNEUR
MAXIMILIEN JOSEPH
PRINCE PALATIN DU RHIN , DE DEUX-
PONTS , DUC DE BAVIÈRE , DE JU-
LIERS , DE CLÈVES ET DE BERGUE ;
PRINCE DE MŒURS , COMTE DE
VELDENCE , DE SPONHEIM , DE LA
MARCHE , DE RAVENSBERG ET DE



RIPEAUIERRE, SEIGNEUR DE RA-
VENSTEIN ET DE HOHENACK; BRI-
GADIER DES ARMÉES DU ROI,
MESTRE DE CAMP; PROPRIÉTAIRE
DU RÉGIMENT D'ALSACE, &c.



MONSEIGNEUR

Les larmes que l'on a remarquées aux yeux de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME à la nouvelle de la mort de FRÉDÉRIC II. me font un sûr garant qu'ELLE ne dédaignera pas l'hommage que j'ose LUI faire d'un ouvrage, qui doit peindre cet homme immortel avec ses grandes qualités de guerrier, de pere de son peuple, d'homme d'état & d'homme de lettres. Autant, MONSEIGNEUR, VOTRE esprit admirait les actions héroïques de ce grand Roi, autant VOTRE cœur lui était attaché non seulement par la part si vive qu'il prenait aux intérêts de VOTRE Auguste Maison; mais plus encore par

cet attrait supérieur qui met un rapport si intime entre les grands cœurs — entre les cœurs nés pour les mêmes vertus.

J'espère donc, MONSEIGNEUR, que VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME daignera honorer d'un regard favorable ce faible tribut de ma reconnaissance pour les bontés dont ELLE m'honore, & qu'ELLE permettra que j'en fasse ici un aveu public ainsi que du très - profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

MONSEIGNEUR

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME

Le très-humble &
très-obéissant Serviteur

TREUTTEL

Conseiller de Cour.

) 1 (
P R É F A C E.

Ce n'est point une histoire, c'est une *Vie de Frédéric II.* que nous donnons ici; voilà pourquoi nous avons rassemblé tant d'anecdotes, tant de particularités, tant de détails qui intéressent toujours dans la vie des grands hommes, & qui seraient déplacés dans une histoire proprement dite. Les détails des guerres s'y trouvent parceque Frédéric fit ces guerres en capitaine & en soldat, & qu'il fut toujours lui-même à la tête de ses troupes.

Il nous a semblé que le moment n'était pas encore venu d'écrire *l'histoire de Frédéric II.* Les événements sont trop récents, pour que l'historien puisse être véridique sans danger & sans imprudence. Il faut attendre que la main du tems ait anéanti l'orgueil qu'on pourroit blesser, l'amour propre qu'on pourroit révolter; qu'elle ait tiré le coin du rideau qui cache encore une partie de la scène. Il faut attendre sur-tout que les germes que Frédéric II. a jettés dans la constitution de ses états aient produit des fruits quelconques, que les anneaux qu'il a

) (

attachés aux différents chaînons de la constitution de l'Europe soient consolidés ou rompus. C'est alors que l'on pourra juger les causes par les effets; c'est alors que l'on pourra apprécier ce qu'il a fait, sentir ce qu'il aurait dû faire, & offrir dans l'histoire du plus grand homme qui ait peut-être existé de grands exemples de talens & de vertus, de grandes fautes à éviter.

En attendant cette révolution, nous avons cru qu'il ne serait pas inutile de donner une suite de détails sur la vie de ce grand roi. Notre principal but a été de rassembler en un corps d'ouvrage tout ce qu'on a écrit de plus intéressant sur ce prince. Si nous n'avons pas réussi à bien peindre Frédéric, nous pouvons nous flatter du moins d'avoir fourni d'amples matériaux à l'homme de génie qui est destiné à le faire.

Nous ne donnons les jugemens, que nous nous sommes permis dans plusieurs occasions que comme de simples opinions. C'est la manière dont nous avons vu & dont nous voyons les choses; nous l'exposons sans crainte & avec franchise; c'est le devoir & le droit de tout homme qui écrit.

) III (

Nous ne sommes point exempts d'erreurs sans doute, mais du moins nous le sommes de menfonges,

Il y aura sans doute des personnes qui ne feront pas toujours de notre avis; à la bonne heure! qu'ils rapportent des faits qui prouvent le contraire de ce que nous avons avancé, nous ferons charmés d'avoir donné occasion à la découverte de la vérité; & nous nous soumettrons sans peine au jugement de gens mieux instruits. *Les choses de ce monde sont à facettes*, comme disait une femme d'esprit. Chacun juge de la manière qu'il sent & qu'il voit; c'est au public à décider.

Nous nous sommes vus obligés d'appuyer sur certains détails de la vie littéraire de Frédéric II, par ce qu'après la mort de ce prince, on a présenté sous un faux jour quelques ordres, quelques lettres de ce grand homme, de manière à donner une fausse idée de sa façon de penser sur la littérature, sur son académie, sur la censure, sur la liberté de la presse. Ces faux exposés que tous les écrivains allemands ont copiés, tendaient à donner, une fausse

touche au portrait de Frédéric; nous avons
 cru devoir la rectifier. Nous nous sommes
 procuré des pièces originales relatives à ces
 affaires, & nous avons eu la satisfaction de
 nous voir à même de détruire des impres-
 sions injustes qu'un esprit de prévention
 s'était efforcé de faire circuler en Allemagne.
 Les personnes qui se trouvent nommées
 dans ces détails auraient tort de se plain-
 dre, sur-tout si elles ont donné lieu à
 ces éclaircissimens par des procédés qu'el-
 les auraient dû s'interdire; ou connaissant
 elles-mêmes les choses, elles ont excité ou
 favorisé les publications contournées qui
 devaient nécessairement amener celles qu'el-
 les avaient paru craindre. La crainte futile
 de leur déplaire, n'a pas dû arrêter le té-
 moignage que nous devons à la vérité.

Si nous n'avons point mis notre nom
 à cet ouvrage, ce n'est pas pour nous souf-
 traire à l'obligation de soutenir les faits que
 nous avons avancés. Nous sommes dispo-
 sés à indiquer toutes les sources où nous
 avons puisé, & à constater l'authenticité
 des originaux & des copies que nous avons
 entre les mains. Il nous en reste même un

très-grand nombre qui pourraient venir à l'appui de ces faits; mais dont nous n'avons point fait usage, parce qu'ils s'écartent trop de notre sujet & rentrent dans des discussions particulières. Nous les réservons pour des circonstances où nous serions obligés d'entrer dans de plus grands détails.

Il ferait superflu de citer ici 3 à 400 ouvrages divers où nous avons puisé nos matériaux, nous nous contenterons d'indiquer les principaux.

Sources employées pour cet ouvrage.

- Adelungs diplomatische Geschichte.*
Lebens- und Regierungs- Geschichte Friedrichs des andern.
Von Schlesien vor und seit dem Jahr 1740.
Helden- Staats- und Lebensgeschichte des Königs Friedrichs des andern in Preussen.
Die Denkwürdigkeiten Friedrichs des Grossen. Merkwürdigster Regierungs-Antritt Sr. Preussischen Majestat.
Kriegs- und Heldengeschichte Friedrichs II. Königs in Preussen.
Hercules Borufforum, oder Friedrichs II. Lebensbeschreibung.
Les campagnes du Roi avec des réflexions sur les causes des évènements.
Mémoires pour servir à l'histoire des années 1744 & 1745.
Histoire de la dernière guerre de Bohème.
Observations sur la constitution militaire de la Prusse.
Lettres du Roi de Prusse pour servir à l'histoire de la dernière guerre.
Zustand der preussischen Armee.
Gesammelte Nachrichten und Documente, das Herzogthum Schlesien betreffend.
Unpartheiische Geschichte des Bayerischen Erbfolge- Krieges.
Schauplatz des Bayerischen Erbfolge- Krieges.

Histoire de la campagne de 1757 par l'armée combinée de France & de l'Empire contre celle du Roi de Prusse.

Histoire des révolutions de la Pologne.

Accounts from Silesia with remarks on the Austrian and Prussian Government.

Briefe über Breslau.

Anecdoten grosser Regenten.

Mémoires de l'Académie de Berlin.

Mémoires secrets de la République des lettres par d'Argens.

Gelehrte Geschichte des Weltweisen von Sans-fouci.

Gesammelte Staats-Briefe Sr. Maj. Frid. II.

Lebensgeschichte des Prinzen von Preussen.

Vie de Voltaire.

Œuvres de Voltaire.

Œuvres du Philosophe de Sans-fouci.

Preussische Finanz-Litteratur.

Schlezers Staats-Anzeigen und Briefwechsel.

Dissertations de M. de Herzberg.

Acta publica, den siebenjährigen Krieg betreffend.

Tableau des guerres de Frédéric le Grand, contre les puissances réunies de l'Empire, de l'Autriche, de la Russie, de la France, de la Suede & de la Saxe. Ou plans figurés de vingt-six batailles rangées, ou combats essentiels donnés dans les trois guerres de Silésie, réunis en une seule grande planche; avec une explication précise de chaque bataille. (Volume in 4to de cent pages.) Traduit de l'Allemand de

Louis Müller, Officier du génie au service de Prusse. *)

Plusieurs recueils de mémoires, déductions traités &c.

Lettres de Montalambert.

Cloyds und Tempelhofs Geschichte des sieben-jährigen Kriegs.

Vie privée de Frédéric II.

Anecdoten und Charakterzüge aus dem Leben Friedrichs des zweiten.

Krankheitsgeschichte des Hochseeligen Königs von Preussen.

Anecdoten aus dem Leben Friedrichs des Grossen, Pütters historische Entwicklung der heutigen

Staats - Verfassung des Teutschen Reichs.

Correspondance familière entre Fréd. II. & Suhm.

Lebensgeschichte des Freyherrn von der Trenck.

Eloge du Roi de Prusse par Guibert.

Mosers patriotisches Archiv für Teutschland.

Wielands teutscher Merkur.

Letzte Stunden und Leichenbegengniß Friedrichs des zweiten, Königs von Preussen. &c. &c.

*) Cet ouvrage, dont les Plans qui font un seul grand & beau tableau supérieurement exécuté, & qu'on peut mettre sous glace, peut servir d'Atlas portatif pour cette vie, à l'usage des Militaires; Il se vend aux mêmes adresses, & son prix actuel est 15 Livres.

VIE DE
FRÉDÉRIC II.

PREMIÈRE PÉRIODE,

depuis la naissance de FRÉDÉRIC jusqu'à son
avènement au trône.

1712 - 1740.

IL n'y a pas encore un siècle que la maison électorale de Brandebourg, aujourd'hui si puissante, était bornée à des possessions d'une très-petite étendue. Le Brandebourg ressemblait alors à ces petits états d'Allemagne dont toute la politique consiste à épier, parmi les grandes puissances de l'Empire, celle qui peut devenir prépondérante, afin de pouvoir se cacher, selon les circonstances, sous la protection de l'une ou de l'autre.

L'ÉLECTEUR George-Guillaume qui mourut en 1640, vit dévaster ses états dans la guerre de 30 ans, & n'eut pas même la liberté de choisir ses alliés.

TOM. I. V. DE F.

A

FRÉDÉRIC-GUILLAUME son successeur, que l'on nomme le Grand-Electeur, rétablit les affaires par sa sagesse & son courage. Avez fort pour soutenir puissamment l'Empereur Léopold, il fit naître sa jalousie par les services mêmes qu'il lui rendit.

A la mort de George-Guillaume, dernier Duc de Silésie de la race des Piastes, ses trois principautés, Ligniz, Brieg & Wolau devaient revenir à l'Electeur, en vertu d'un pacte de succession fait en 1537, entre l'Electeur Joachim II & les Ducs Piastes, souverains de ces trois pays. Mais Léopold qui craignait d'avoir pour voisin un prince protestant dont la puissance lui donnait de l'ombrage, s'empara des trois principautés & les déclara héréditaires.

IL ne lui donna pour dédommagement que le cercle de Schwibus, petit coin de terre situé vers les confins du Brandebourg; & il affecta même de lui céder ce pays, comme une récompense des services qu'il en avait reçus.

IL fit plus encore. En cédant d'une main le cercle de Schwibus, il tâcha de le reprendre de l'autre. Le prince héréditaire de Brandebourg, esprit faible & plein de vanité, se laissa gagner par les promesses flatteuses de Léopold. Bercé

de l'espérance d'obtenir un jour le titre de roi, il promit, par un traité secret, de rendre Schwibus à l'Empereur dès qu'il serait parvenu au gouvernement, & il tint parole. (1) C'est ce prince qui fut dans la suite le premier roi de Prusse, sous le nom de Frédéric I.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME fut obligé de céder. Il avait une guerre à soutenir contre les Suédois, des liaisons à ménager avec l'Empereur; il ne pouvoit soutenir ses prétentions par les armes.

FRÉDÉRIC I, toujours occupé des vains projets d'une fausse grandeur, travailla avec ardeur à obtenir le titre de roi, & l'obtint, dans des circonstances favorables. Le duché de Prusse dont son père avait obtenu la souveraineté absolue en 1657, fut érigé en royaume, & Frédéric fut le premier roi de Prusse.

CE nouveau roi, sans génie, sans puissance & presque sans revenus, s'était mis dans la tête, qu'on ne pouvoit porter dignement une couronne sans être environné de tout l'appareil du luxe & de la magnificence; & il prit pour modèle la cour de Louis XIV, qui était alors la plus brillante de l'Europe.

IL voulut être sacré par un Evêque; & il donna ce titre à un de ses Chapelains. (2) Il

fit faire une ampoule sur le modèle de celle de France ; & alla se faire oindre à Königsberg en Prusse , parce que les rois de France vont se faire sacrer à Rheims. Il porta les grandes per-
ruques espagnoles , des habits superbes , & donna des fêtes. Il avait un premier ministre , un grand-maitre des cérémonies , 50 cuisiniers & une académie des sciences. A la naissance de Frédéric II son petit-fils , il pria pour parrains & maraines , l'Empereur Charles VI , le Czar Pierre I , la République de Hollande & le Canton de Berne.

FRÉDÉRIC II naquit à Berlin le 24 janvier 1712, il était troisième fils de Frédéric-Guillaume, alors prince héréditaire, & de Marie-Dorothée princesse de la maison de Brunswic. Ses deux frères étaient morts avant sa naissance.

L'ANNÉE suivante, Frédéric-Guillaume monta sur le trône. Il eut des inclinations tout-à-fait opposées à celles de son père ; il prit des moyens tout différents pour soutenir l'éclat de sa couronne. Il commença par quitter la grande perruque pour une petite queue, & les habits galonnés pour un simple uniforme. Il chassa le grand-maitre des cérémonies, les chambellans, les cuisiniers & les académiciens. Il ne garda

de ces derniers que l'astronome pour lui faire des almanacs ; & , pour tourner l'académie en ridicule , il nomma un fou président , lui donna des patentes burlesques , & distribua les pensions à des chirurgiens de régiments & à des fages-femmes. (3)

CE prince singulier qui ne songeait qu'à former des foldats , regardait comme de vaines fadaïses toutes les connaissances dont un bas-officier pouvait se passer. La plupart de ses généraux savaient à peine signer leur nom ; & ils ne rougissaient pas plus de cette ignorance que de ne pas savoir danser sur la corde.

IL ne souffrait d'autre savant à sa cour que celui qui lui lisait & expliquait la gazette, lorsqu'il passait la soirée à fumer & à boire de la bière avec quelques-uns de ses généraux & de ses ministres , & ce savant était en même tems le bouffon de l'assemblée. (4)

UN théologien de Halle nommé Lange, qui voulait perdre le philosophe Wolf son confrère, représenta que, par le systéme de l'harmonie préétablie, ce philosophe avançait que le corps & l'ame de l'homme ressembloient à une horloge qui ne pouvait agir que conformément à la première impulsion qu'elle avait reçue. Il s'ensuit

de-là , ajoutait le théologien , que les grands grenadiers de votre Majesté ne font point coupables , quand ils déserterent ; puisque c'est une suite nécessaire de l'impulsion que leur horloge a reçue du créateur. A ces mots , le roi se mit dans une grande colère contre le philosophe ; & Wolf eut l'alternative de quitter les états de Sa Majesté ou d'être pendu. Il préféra le premier parti ; & le roi ordonna à toutes les églises du Brandebourg d'acheter deux gros volumes *in-folio* , intitulés : *la lumière & le droit* , ouvrage du théologien Lange , qu'un ordre seul pouvait faire acheter ; mais qu'aucun ordre ne pouvait faire lire.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME vivait comme un simple gentilhomme , buvait de la bière & ne faisait aucune dépense superflue.

C'EST ce prince singulier que l'on blâme quand on voit ses actions isolées , que l'on admire quand on en fait l'ensemble , & qu'on en voit le succès ; c'est ce prince qui fut le créateur de cette armée invincible , de cette administration sans exemple qui ont jetté les fondements de la grandeur prussienne.

IL augmenta de moitié les revenus de l'état , forma une garde de géants , & une armée de 60000 soldats tous grands & bien exercés.

Sous l'Electeur George-Guillaume , toutes les forces du Brandebourg consistaient en 13 compagnies distribuées à Berlin , Spandau & Cultrin. Le prince ayant voulu créer une nouvelle compagnie , le bourguemestre d'une petite ville osa lui faire des représentations. A la mort du grand Electeur , qui arriva en 1688 , le Brandebourg avait 40 bataillons , de quatre compagnies , & 40 escadrons de cavaliers & de dragons. En 1740 , le roi Frédéric-Guillaume laissa à son fils Frédéric II , 85 bataillons & 111 escadrons.

ON a remarqué que sur-tout dans la maison de Brandebourg , le fils a ordinairement des inclinations opposées à celles du père ; & on croit en avoir trouvé la cause dans la gêne où vivent ordinairement les princes héréditaires avant que de parvenir au gouvernement. C'est ainsi que le grand Electeur succéda au faible George-Guillaume ; c'est ainsi que la vanité & l'étiquette gênante de la cour de Frédéric I , inspirèrent à Frédéric-Guillaume le goût exclusif des soldats ; c'est ainsi que l'ignorance soldatesque de Frédéric-Guillaume fit naître dans l'esprit de Frédéric II , l'amour de la politesse & des arts.

MATS malgré ces inclinations opposées , l'esprit militaire se propagea toujours de père en fils.

Ce fut le grand Electeur qui jetta les premiers fondemens de la puissance militaire du Brandebourg. Ce goût qui sembla s'affaiblir sous Frédéric I, s'y conserva cependant par les soins & le caractère de Léopold de Dessau, prince colossal, qui ne savait que se battre, & dont la nature semblait avoir fait un grenadier, quoique sa naissance en eût fait un prince.

Ce prince de Dessau avait conduit les troupes du Brandebourg en Italie & dans les Pays-Bas ; c'est lui qui les forma à cette discipline sévère, sans laquelle il n'est point d'art militaire.

FREDÉRIC-GUILLAUME n'étant encore que prince héréditaire, avait fait une campagne dans les Pays - Bas avec le prince de Dessau. On dit, qu'ayant entendu un officier anglais parler avec mépris des troupes prussiennes, qui étaient alors à la solde de l'Angleterre, il en fut si piqué, qu'il forma dès lors le projet de créer cette armée de 80000 hommes qu'il eut dans la suite, & de l'entretenir à ses dépens. Voilà peut-être une des petites causes de la grande puissance de la Prusse.

FREDÉRIC-GUILLAUME était dévot comme il était soldat. Il voulait qu'on fût aussi exact à l'église qu'à la parade. On commandait les soldats

pour aller au sermon & pour communier, & on mettait deux sentinelles à la porte de l'église pour arrêter ceux qui auraient été tentés de sortir.

TOUTE sa dévotion se bornait à ces pratiques extérieures; & comme ses chapelains n'osaient lui dire que la douceur, l'humanité & l'indulgence étaient des vertus au moins aussi essentielles pour le salut, il ne lui venait pas en tête qu'il y eût le moindre mal à traiter ses enfans, ses domestiques & ses sujets comme un palefrenier traite ses chevaux, ou un corsaire ses esclaves. Tel était le père de Frédéric II. (5)

A sa naissance, le jeune prince fut mis entre les mains d'une réfugiée française, nommée du Val de Recoule, qui avait été gouvernante de son père. Cette dame qui avait de l'esprit & des connoissances, lui inspira dès sa plus tendre jeunesse un goût pour la langue française qu'il préféra toute sa vie à toutes les autres, & surtout à celle de sa nation. (6)

A l'âge de sept ans, le jeune prince sortit des mains de madame de Recoule. Son père qui voulait en faire un bon soldat, disposa tout vers ce but. Il lui donna pour gouverneur le général comte de Finkenstein, vieux militaire

blanchi sous les armes ; pour sous-gouverneur le colonel de Kalkstein , qui n'avait pas moins d'expérience & de courage ; le major de Senning lui enseigna la fortification & les mathématiques ; un français , nommé du Han de Jendun , que le Roi avait connu au siège de Stralsund , fut chargé de lui donner quelques autres connoissances , & un cadet nommé Kenzel lui apprit à faire l'exercice.

A l'âge de 8 ans , son père lui fit faire un petit arsenal fourni de toutes sortes d'armes proportionnées à son âge & à ses forces ; & il l'en laissa le maître absolu. Bientôt après il le nomma capitaine & chef du corps des cadets , & le jeune prince faisait tous les jours , en petit , avec ses petits soldats , toutes les évolutions auxquelles le père exerçait ses géants. Dans la suite , il lui donna une compagnie dans son régiment , fameux dans toute l'Europe , & dont le plus petit homme n'avait guère moins de sept pieds.

ON s'imagine bien que le sermon n'était pas oublié , & qu'il fallait communier régulièrement dans l'église de la garnison , à la tête de sa compagnie.

LE jeune Frédéric entouré de toutes parts d'armes & de guerriers , n'entendant louer que

la valeur des combats & la force des armées, soupirait quelquefois après des occupations moins bruyantes, & des conversations plus paisibles. Né avec le goût des arts, il consacrait à les cultiver tous les instans où il pouvait se dérober aux yeux de ses surveillans. Il aimait sur-tout la poésie & la musique, & dès qu'il trouvait un moment de loisir, il lisait des livres français, ou jouait de la flûte. Mais son père qui ne connaissait d'autre littérature que la Bible, d'autre musique que celle des mousquets & des canons, jetait au feu ses livres français & cassait sa flûte lorsqu'il le surprénait à jouer ou à lire.

FATIGUÉ des exercices & des études militaires, ennuyé de la bible & des sermons, excédé de l'inflexible sévérité de son père, le jeune prince royal voulut se soustraire du moins pour quelque tems à ses éternelles occupations, & demanda la permission de voyager. Il mourait d'envie de voir l'Allemagne, la France, l'Angleterre & l'Italie. Mais le père qui ne concevait pas qu'il y eût encore quelque chose à voir au monde, quand on avait vu manœuvrer son régiment des gardes, fut insensible à ses prières. Il lui permit seulement de l'accompagner dans les petits voyages qu'il faisait de tems en tems en Allemagne.

EN 1728 , il le mena à Dresde voir le Roi de Pologne ; & deux ans après , ils firent un autre voyage en Allemagne & passèrent par Leipzig, Cobourg, Bamberg, Erlang, Nuremberg, Anspach , Augsbourg, Stouctgard , Louisbourg, Manheim , Darmstadt, Francfort sur le Mein , d'où ils descendirent le Rhin pour se rendre à Wéfel.

CES petits voyages augmentèrent dans le prince royal , le désir d'en faire de plus grands. Mais convaincu que son père serait inflexible , il résolut de partir secrettement & confia son dessein à deux jeunes gens de ses amis , Kat & Keit qui consentirent à l'accompagner. On emprunta de l'argent , on fixa le jour du départ , on était prêt à partir lorsque le projet fut découvert. Le père était furieux dans ses colères & implacable dans ses vengeances. Il fit enfermer son fils à la forteresse de Custrin , & résolut de lui faire couper la tête. (7) On faisait son procès , on consultait les universités , & les juges de Berlin auxquels il distribuait des coups de canne depuis le président jusqu'aux secrétaires , quand ils ne jugeaient pas à sa fantaisie ; (8) les juges de Berlin auraient mieux aimé épargner leurs épaules que la tête du prince. C'en était fait sans l'Empereur Charles

VI. Ce prince envoya à Berlin le Comte de Seckendorf pour ramener le Roi à des sentimens plus doux. On eut de la peine à le faire changer. Militaire dans toutes ses actions, il regardait son fils comme un soldat qui manquait à la subordination & comme un déserteur qui méritait la mort.

KEIT se sauva en Hollande d'où il passa en Portugal. Kat fut moins heureux. Le Roi le fit décapiter sous les fenêtres du prince royal auquel quatre grenadiers tenaient la tête tournée vers l'échaffaut; & il assista lui-même à l'exécution.

LE prince royal resta un an à Custrin. Pendant ce tems, on l'astreignit à des occupations plus ennuyantes peut-être que les exercices militaires, pour un esprit plein de feu, où l'amour des beaux arts était augmenté sans cesse par la résistance qu'il éprouvait. Son père voulut profiter de ce tems pour le faire instruire dans les détails de la police & des finances. M. de Munchow, président de la chambre des domaines & des finances, eut ordre de le faire assister à toutes les séances, de le regarder & de le traiter comme un simple conseiller, & de le faire travailler comme les autres. Le jeune conseiller assistait

aux féances ; mais au lieu de lire des actes ou de copier des décrets , il s'amufait tantôt à lire des brochures françaifes, tantôt à dessiner en caricature le président ou les conseillers ses confrères , & à les représenter avec des attributs satyriques tels que des cornes , une bouteille , des cartes ou autres choses de cette espèce.

LE président de Munchow rendit de grands services au prince , en lui fournissant des livres & d'autres commodités , contre la défense de son père. C'était risquer beaucoup ; car le vieux roi qui feisait pendre un homme comme il fumait une pipe , n'aurait pas épargné le président s'il eût eu le moindre vent de ses complaisances.

ENFIN , Frédéric fut rappelé à Berlin. On prit pour prétexte la célébration du mariage de sa sœur ainée avec le prince héréditaire de Bareith. La Reine pleura pour obtenir son retour , & le Roi feignit d'accorder aux larmes de son épouse ce que ses desseins rendaient nécessaire.

EN effet , peu de tems après son retour , on parla de le marier ; & l'année suivante il épousa la princesse Elifabeth-Christine de Brunswic , nièce de l'Impératrice. Le prince royal , qui n'avait pas lieu d'être fort content des procédés de son père à son égard , trouvait extraordinaire qu'on

le mariât avec la nièce de l'Impératrice, après les raisons qu'on avait d'être mécontent de la cour de Vienne; il fit quelques difficultés; mais Frédéric-Guillaume employa pour le convaincre ses argumens ordinaires, c'est-à-dire, sa canne & des coups de pieds dans le derrière.

D'AILLEURS bien des choses avaient déjà contribué à inspirer au jeune prince héréditaire de l'éloignement pour le beau sexe. Il se rapellait toujours avec une impression désagréable que son père avait fait fouetter publiquement, par la main du bourreau, la fille d'un apothicaire de Potsdam, parce qu'elle avait souffert que le prince royal accompagnât de sa flûte quelques sonates de clavecin qu'elle jouait tant bien que mal. (9) On assure aussi que ses premières amours n'avaient pas été heureuses, & qu'il en portait des traces sensibles & irréparables.

LA jeune princesse avait de la beauté, & sur-tout un cœur excellent qui la rend encore chère à tous ceux qui la connaissent; mais le préjugé était enraciné, & les obstacles physiques de la part du prince, étaient insurmontables.

LE mariage devait être consommé le 12 Juin 1732, au château de plaisance de Salzdahlen, qui appartient au Duc de Brunswic. A peine les

deux époux étaient-ils au lit que l'on entendit crier de tous côtés *au feu! au feu!* Aussitôt le prince héréditaire se lève avec précipitation, & court avec empressement comme pour chercher où est l'incendie. C'était une fausse allarme que ses amis avaient donnée. Mais Frédéric qui craignit que sa jeune épouse n'eût été trop effrayée, la fit tranquilliser & ne voulut pas troubler son repos. Il a eu toute sa vie les plus grandes attentions pour cette respectable princesse, que tous les prussiens chérissent, & dont peut-être jamais personne n'a pu dire le moindre mal.

A l'occasion de ce mariage, le Roi donna au prince le Comté de Rupin. Frédéric demeura quelque tems à Rupin qui en est la capitale; mais bientôt il aima mieux se fixer à Rheinsberg petite ville située à deux lieues de la première, où il y a un château de plaisance que le Roi acheta d'un lieutenant-colonel nomme Béville, pour en faire présent au prince. (10) Cette petite ville bâtie dans le sable, sur les frontières du Mecklenbourg, & qui n'avait pas plus d'un millier d'habitans, se ressentit de la présence d'un jeune prince, ami des arts. Le château prit bientôt une nouvelle forme. C'était un vieux bâtiment prêt à tomber; le prince le fit relever.

Les

Les jardins étaient sans goût, il les rendit charmans, & Rheinsberg devint un séjour délicieux. Frédéric avait fait graver sur la grande porte du château ; FRIDERICO TRANQUILLITATEM COLENTI. Son père fut fort mécontent de cette inscription. Il croyait qu'un prince qui affichait l'amour du repos, de la musique & des vers, était peu propre à lui succéder ; & il craignait qu'il ne laissât couler un jour un état militaire qui ne pouvait être soutenu que par les principes qui l'avaient élevé.

A peine le prince eût-il pris possession de Rheinsberg, qu'un ordre de son père le tira de cette solitude, pour le transporter dans le tumulte de la guerre.

ALORS la succession au trône de Pologne avait allumé la guerre dans une grande partie de l'Europe. Frédéric-Guillaume devait envoyer 10000 hommes de troupes auxiliaires à l'armée impériale qui campait vers le Rhin, sous les ordres du prince Eugène. Le Roi qui aimait trop ses soldats pour se résoudre à les quitter, voulut les conduire lui-même ; & il profita de cette occasion pour donner au prince une idée de la guerre. Au mois de juin, les deux princes arrivèrent à Philipsbourg où était l'armée impériale. Tous

deux couchèrent sous des tentes , au milieu de leurs soldats. La santé du Roi qui était déjà affaiblie , en souffrit beaucoup ; il fut obligé de quitter le camp au mois d'août , & Frédéric après l'avoir accompagné jusqu'à Clèves , revint auprès des troupes prussiennes. Mais cette campagne ne fut pas fort instructive pour lui ; il ne vit , comme il le dit lui-même , (a) que l'ombre du grand Eugène. (11)

AU mois d'octobre, Frédéric ramena à Potsdam les troupes de son père qui n'avaient trouvé aucune occasion de montrer avec éclat , l'effet de ces manœuvres savantes , de ces exercices continuels & de cette discipline sévère qui les avait rendues les meilleures troupes de l'Europe. Il trouva son père très-malade , & fut chargé , pendant quelque tems de signer tous les ordres , en son nom. Le Roi s'étant rétabli , envoya Frédéric à Stettin sous la conduite du prince de Dessau , pour lui faire voir les fortifications de cette ville. L'infortuné Stanislas qui fuyait alors ses ennemis , s'était réfugié à Königsberg. Frédéric eut la permission d'aller voir ce prince aussi célèbre par ses malheurs que par sa philosophie & sa constance. Il resta quelques

(a) Mémoires pour servir à l'histoire de Brandebourg.

femaines avec Stanislas , & lia avec lui une amitié qui a duré jusqu'à la mort du dernier.

ENFIN Frédéric revint dans sa chère retraite , où il resta jusqu'à la mort de son père. La philosophie y régla ses occupations & ses plaisirs. Ses instans étaient partagés entre l'étude des sciences, la culture des arts, & les plaisirs de l'amitié. La philosophie, l'histoire, la politique, l'art militaire, la poésie & la musique avaient chacun leurs tems marqués, & se succédaient agréablement. Le prince passait la plus grande partie de la journée dans sa bibliothèque, & le reste dans la société de quelques gens aimables & instruits qu'il s'était choisis. Les principaux étaient Chafot, officier français qui avait autant d'esprit que de connaissances & d'aménité dans le caractère; Kayserling gentilhomme Courlandois plein de talents, de vivacité, de qualités solides & de bizarreries plaisantes; le prince le nommait ordinairement Cæsarion; Jordan réfugié français, plaisant agréable dont la conversation amusait le prince, & qui mérita sa confiance par les qualités de son cœur; Knobelsdorf moins gai que les précédents, mais qui dirigeait les bâtimens & les jardins & qui savait parler de tous les arts du dessin avec autant de jugement que de goût.

LA gaieté préfidait ordinairement aux entretiens , & le prince n'avait pas de peine à mettre en train ses joyeux amis. On avait auffi des généraux pour parler de guerre , de bons musiciens pour faire de jolis concerts , & d'excellents peintres pour décorer les appartemens. Pendant que Knobelsdorf feisait de jolis payfages & ordonnait les jardins , Pesne s'immortalifait par des plafonds , & du Buiffon par des tableaux de fleurs. Les deux Graun compofoient de la musique charmante , pour ce tems-là , ou dirigeaient l'orcheftre , & Benda un des meilleurs violons de l'Europe accompagnait le prince , qui jouait fort bien de la flûte.

LA matinée était ordinairement confacrée à l'étude , les repas aux plaisirs de la conversation & à la gaieté ; & le foir il y avait un petit concert. Tems heureux & paisibles que Frédéric regretta fouvent , & après lesquels il foupira plus d'une fois au milieu du tumulte des affaires , & des orages de la guerre!

CETTE époque de la vie de Frédéric eft plus importante que l'on ne penfe. C'eft dans la retraite de Rheinsberg que s'eft préparé cet homme extraordinaire qui a fait l'admiration & l'étonnement de l'Europe. C'eft là que fon ame de feu,

agitée sans cesse par la soif ardente de la gloire, forma les projets les plus sublimes & les plus hardis. C'est là qu'il résolut de soumettre toutes ses autres passions à celle de la gloire. C'est là que se forma le guerrier, le héros, le conquérant, le politique, l'économiste, le philosophe, l'homme de lettres, le grand roi.

LA lecture des auteurs anciens fit ses plus chères délices depuis cette époque jusqu'aux dernières années de sa vie; & il y consacrait tous les jours quelques heures de sa journée. Les grands exemples des héros de la Grèce & de Rome, avaient fait sur son ame l'impression la plus vive; & il brûloit de les imiter. Parmi les ouvrages qu'il relisait presque tous les ans, on compte Hérodote, Thucydides, Xénophon, Plutarque, Tacite, Salluste, Tite-Live, Quinte-Curse, Cornelius-Népos, Valère-Maxime, Polybe, César, Végèce &c. Il ne parlait qu'avec enthousiasme des grands guerriers de la Grèce & de Rome; & lorsqu'il fut sur le trône, il crut ne pouvoir mieux honorer un habile militaire qu'en lui donnant un surnom romain. (b)

(b) Le Roi Frédéric II. a donné un bataillon franc & le nom de **QUINTUS ICILIUS** à M. Guichard qui a écrit quelques ouvrages sur l'art militaire des anciens. Guichard a gardé ce nom pendant toute sa vie.

Frédéric sentait que pour acquérir de la gloire, il n'était pas inutile de se faire ami des philosophes, des poètes & des gens de lettres célèbres ; & il écrivit à ceux qui tenaient alors le sceptre des lettres & des sciences. Lettres flatteuses, compliments agréables, louanges exagérées, il ne négligeait rien pour gagner leur estime, ou du moins pour attirer les effets de leur reconnaissance ; & les gens de lettres qui, sans en excepter les philosophes, ne sont pas chiches de louanges, quand ils sont ou désirent d'être caressés par les grands, les gens de lettres & les philosophes louaient le prince héréditaire au delà de ses espérances. Il leur envoyait des lettres en vers & en prose, des traités de métaphysique, d'histoire, de politique &c. Les philosophes chatouillés par ses louanges, lui répondaient comme un amant fou écrit à sa maîtresse. On lui écrivait qu'il était un grand poète, un grand philosophe, le Salomon du Nord. Toutes ces flagorneries s'imprimaient, & le Salomon n'en était pas fâché, quoiqu'il eût trop d'esprit pour y croire. Wolf, Rollin, Gravefande, Maupertuis, Algarotti, Voltaire, furent honorés de sa correspondance. Le dernier surtout, accoutumé à encenser l'idole du jour,

eût-elle été portée du fumier sur l'autel , ne manqua pas de prôner , comme le plus grand homme de l'univers , un prince qui attendait un trône ; & qui lui difait qu'il était le plus grand philosophe de son siècle & le premier poète du monde.

LORSQUE le prince allait à Berlin , il voyait surtout le comte de Manteufel qui avait formé dans cette ville une société d'amis de la vérité , dont le principal but était de soutenir les opinions de Wolf , & de le défendre contre ses ennemis. Le prince royal qui estimait le philosophe & qui voulait en être estimé , se joignit à eux. Il fit faire l'apologie de Wolf , & traduire en français ses principaux traités. Wolf lui dédia , par reconnaissance , la première partie de son *droit de la nature* ; & le prince lui répondit une lettre pleine de complimentns & d'éloges.

Il fit plus encore , il travailla à faire rappeler le philosophe , & il réussit. En 1736 , le Roi nomma pour examiner ses principes , une commission composée de théologiens réformés & Luthériens. Wolf fut déclaré innocent. On

lui écrivit à Marbourg où il s'était retiré , pour l'engager à revenir ; mais il se garda bien d'ajouter foi aux paroles d'un Roi qui feisait juger les philosophes par les théologiens , & qui voulait faire pendre les gens pour des opinions. Il ne revint qu'en 1740 , lorsque son protecteur fut monté sur le trône.

C'EST à Rheinsberg que Frédéric composa une réfutation des principes de Machiavel sous le titre d'*Anti-Machiavel* ; il envoya le manuscrit à Voltaire pour le corriger & le faire imprimer. Frédéric voulait que cet ouvrage préparât l'Europe à son règne , & disposât les esprits en sa faveur.

EN 1738 , le Roi alla à Loo avec le prince royal , pour voir le prince d'Orange. C'est dans ce voyage que Frédéric fut reçu Franc-maçon. Le comte de la Lippe-Bukenbourg se trouvant à dîner avec les princes , le Roi parla des Franc-maçons avec beaucoup de mépris. Ses bons & charitables prédicants lui avaient fait accroire que c'était une société d'hérétiques , d'athées & de précurseurs de l'antechrist qui ne travaillaient qu'à la destruction de la religion. Le comte prit leur parti avec chaleur , & son apologie

fit tant d'impression sur Frédéric, qu'il le tira à part dès qu'on fut sorti de table, & le pria de lui faciliter les moyens de se faire recevoir. Le comte y consentit, & on résolut que la réception se ferait à Brunsvic par où le roi devait passer. En effet, il fut reçu dans cette ville le 12 du mois d'août; dans une loge secrète tenue par des maçons que le comte avait fait venir de Hambourg. Heureusement le roi ne fut rien de cette réception; & bien en prit aux Francs-maçons, car il n'aurait pas manqué d'employer tout son crédit pour faire pendre tous ceux qu'il aurait pu. Les premiers jours de son règne, il tint une loge où, en qualité de *maitre en chaire* il reçut le prince Guillaume, le Margrave de Schvedt & le Duc de Holstein. (12)

APRÈS ce voyage, le prince retourna à Rheinsberg. Son père voyait avec peine qu'il fréquentât des gens de lettres & des philosophes, mais il les tolérait quand il n'avait pas la goutte, pourvu qu'ils ne se présentassent jamais devant lui. Sur la fin de sa vie, lorsque les douleurs de la goutte augmentaient sa mauvaise humeur, & lui causaient de fréquents accès de colère & d'impac-

tience, (13) il menaçait souvent de faire enlever & conduire à Spandau toute la société de beaux-esprits, esprits-forts, philosophes, &c. qu'il appelait les corrupteurs de son fils. Ces éruptions répandirent quelque fois de vives allarmes parmi les membres de la joyeuse académie de Rheinsberg, & le prince eut souvent besoin de toute son éloquence pour rassurer ses timides amis, & les empêcher de prendre la fuite.

FRÉDÉRIC avait des amis à Potzdam qui lui rendaient compte de tout, savaient détourner à propos la tempête, & rendaient, lorsqu'ils pouvaient, le calme à messieurs les beaux-esprits.

AU commencement de l'an 1740, la maladie du roi augmenta considérablement : & au mois de mai, il n'y avait plus aucune espérance. Dans la nuit du 26 au 27, un courier arriva à Rheinsberg pour annoncer que le roi était plus mal que jamais. Les amis du prince qui l'avaient dépêché lui faisaient dire en même tems de se rendre à Potzdam ; & d'arriver comme ne sachant rien du danger de la maladie du roi. Le prince partit aussitôt, fit dire que la tendresse filiale l'avait engagé à venir

s'assurer par lui-même de l'état de la santé du roi, & au lieu de le trouver abbatu, comme il l'avait cru, il le vit dans son fauteuil à roulettes, parlant avec autant d'action & de feu que s'il n'eût jamais été malade. Le prince crut qu'on s'était moqué de lui; mais bientôt le roi eut de nouvelles faiblesses semblables à celle qui avait fait dépêcher le courier; & Frédéric ne soupçonna plus ses amis.

LE 27 Mai, le roi qui sentait approcher sa fin vit venir deux prêtres. Il confessa ses péchés & s'accusa surtout d'avoir fait plusieurs injustices dans les accès de sa colère. Mais il se tranquillisa en pensant qu'il n'avait jamais commis d'adultère, qu'il avait toujours honoré les prêtres, & fréquenté assiduellement les églises. Les prêtres le confirmèrent dans cette confiance & il espéra le paradis. Le 29 du même mois, il dicta lui-même la manière dont il voulait que se fissent ses funérailles. Cette pièce qu'on nous a conservée porte l'empreinte de son caractère. (14) Il vécut jusqu'au 31 Mai. Le prince Royal, les trois autres princes ses frères, la reine, & quelques généraux qu'il estimait particulièrement le virent souvent pendant les derniers jours; mais les

deux prêtres ne le quittaient ni jour ni nuit ;
& étaient fans cesse occupés à prier avec lui,
ou à le fortifier contre les craintes de la mort
& les remords de sa conscience. Un d'eux nommé
Cochius lui ayant demandé s'il était disposé à
mourir, il répondit : *J'ai détaché mon cœur de
tous les objets qui m'étoient chers, de ma
femme, de mes enfans, de mon armée, de mon
royaume & de tout l'univers. Que vous êtes
heureux, lui répondit le prêtre! c'est une preuve
que vous aimez Dieu par-dessus toutes choses.*
Quelques tems après il mourut en s'écriant,
O vanité! vanité!

SECONDE PÉRIODE,

depuis l'avènement de FRÉDÉRIC II. au trône, jusqu'à la paix de Breslau.

1740 - 1742.

FRÉDÉRIC II. monta sur le trône. On n'avait encore vu dans ce prince que l'ami des philosophes & des muses, que l'ami de la retraite, de l'étude & de la paix. On s'attendait à un règne tout opposé à celui de son père. Depuis longtems on s'était figuré une cour brillante, une élégance attique, tous les charmes de l'esprit, tous les avantages des sciences & des arts; en un mot un prince qui bornerait ses plaisirs aux charmes de l'étude, & son ambition au titre de roi philosophe. On se trompa. Frédéric ne cessa point d'aimer & de cultiver les lettres, mais il joignit à l'amour de l'étude toutes les qualités, tous les travaux d'un grand roi. On crut que l'armée serait négligée; & il l'augmenta de quelques régimens sans toucher à sa constitution; il dispersa seulement le régiment des gardes

qui était plus singulier qu'utile, à l'exception d'un seul bataillon qu'il conserva comme un monument. Les prêtres des différentes communions se croyaient perdus, & il rendit aux Luthériens la liberté de faire le service divin, avec toutes les cérémonies que leur avait défendues Frédéric-Guillaume, pour les rapprocher davantage des Réformés auxquels il voulait les réunir. Le peuple crut qu'il serait oublié pour les beaux-esprits & les spectacles, & le second jour de son règne il fit ouvrir tous les magasins royaux, distribuer du bled à bas prix, pour faire cesser la cherté; ordonna d'acheter des grains en Pologne pour former de nouveaux magasins dans les provinces; abolit toutes les dispenses de mariage, défendit de donner de l'argent pour ces sortes de dispenses & permit à tout le monde de se marier à sa fantaisie, dans tous les cas où le mariage n'était pas défendu clairement par la bible. Les beaux-esprits de Rheinsberg se figuraient déjà une vie délicieuse coulée dans l'abondance; ils voyaient dans l'avenir des jours filés d'or & de fleurs; quelques-uns en pleuraient déjà de tendresse, & Kayserling pensa en devenir tout-à-fait fou; on les plaça, mais ils furent obligés de travailler & de se rendre utiles. (15)

Dès le troisième jour, la plupart de ces changements étaient déjà faits, & le sixième le philosophe Wolf fut rappelé. (16)

FREDÉRIC-Guillaume avait laissé à son fils une population de 2,240,000 hommes, un revenu de 48 millions de livres, (a) un trésor de 80 millions, (b) & une armée de 80,000, hommes bien disciplinés. Frédéric II avait formé depuis longtems la résolution de tirer tout le parti possible de sa situation & de ses ressources, & personne n'a mieux réussi que lui dans l'exécution de ses projets. Voici la liste de ses états, lorsqu'il monta sur le trône.

Le royaume de Prusse.

Le Duché de Poméranie, excepté la Poméranie suédoise.

La Marche Electorale de Brandebourg.

Le Duché de Crossen avec Cotbus & Peitz dans la Basse-Lusace.

Le Duché de Magdebourg, avec deux cinquièmes du Comté de Mansfeld.

La Principauté de Halberstadt avec le Comté de Hohnstein.

La Principauté de Minden.

(a) 12 millions d'écus Prussiens.

(b) 20 millions d'écus Prussiens.

Le Duché de Clèves.

La Principauté de Mœurs.

Le Comté de Mark & Ravensberg.

Le Duché de Gueldre.

Le Comté de Tecklenbourg & Lingen.

La seigneurie & le baillage de Montfort dans
la Haute-Gueldre.

La terre de Turnhout dans le Brabant.

La Baronie de Harstal.

Les seigneuries d'Orange, Polder, Thaal-
dierge, Wateringen, Haut & Bas Schwaluvé,
petit Waspic, Twintig, Horven, Honder-
land, Gravefande.

Le château de la Haie dit *la Vieille Cour*.

Le gouvernement était militaire & absolu. Ses
arsenaux étaient bien fournis, les forteresses
en état de défense, les ingénieurs expérimentés,
& le corps de cadets était une pépinière d'où
l'on tirait au besoin des officiers à demi-formés.
Frédéric-Guillaume en opprimant les sciences,
avait favorisé la population & les manufactures,
il accordait des avantages & des encouragements
aux étrangers qui venaient s'établir dans ses états,
& il n'avait pas négligé de faire quelques
embellissements à Berlin & à Potzdam. Il établit
dans la capitale une police sur le modèle de
celle

celle de Paris, & des hôpitaux pour faire travailler les mendiants & les vagabonds.

Le système des finances était sur un pied très-solide, ce prince avait établi un directoire-général divisé en quatre départements, dont chacun était présidé par un ministre d'état. A ce principal département était subordonné, dans chaque province, un collège de justice & de finances. Les ministres des affaires étrangères, de la justice, des finances, &c. étaient obligés de lui rendre tous les jours compte de ce qui se passait, & il décidait de tout en dernier ressort.

TEL est l'état où Frédéric II trouva son royaume en montant sur le trône; il avait senti la solidité des fondements sur lesquels son père avait construit; & loin d'y rien changer il résolut de continuer sur les mêmes principes. Il voulait un peuple éclairé; mais il craignait que les lumières & l'aifance ne corrompissent l'esprit militaire, & ne détruisissent l'activité, la sobriété & la subordination. Il avait formé deux plans dont il s'écarta rarement pendant tout son règne, c'était de gouverner ses sujets en père, & ses soldats en despote; Frédéric-Guillaume n'avait pas fait cette différence; sous son règne, tout était traité militairement.

LES deux premiers mois du règne de Frédéric se passèrent en nouveaux arrangements, voyages & autres affaires publiques. (17) Il défendit, par exemple, de donner des places aux jeunes gens qui n'avaient pas étudié dans une université de ses états, parce qu'il comptait pour beaucoup chaque homme, qui consommait des denrées dans le pays. Les filles qui étaient convaincues d'avoir fait périr leur fruit, étaient enfermées toutes vives dans un sac de cuir, & jettées dans la rivière; il abolit cette coutume barbare; & il fonda l'ordre *pour le mérite* qu'il destina particulièrement à récompenser les militaires.

IL alla en Prusse & en Westphalie pour recevoir l'hommage des habitants. En faisant ce dernier voyage, il lui prit envie d'aller incognito jusqu'à Paris. Il prit le nom de *du Four*, se donna pour un comte de Bohême, & arriva ainsi à Strasbourg. Le prince Guillaume son frère qui l'accompagnait, prit le nom de comte de *Schafgotsh*, & ne logea pas dans la même auberge que le Roi. Dès qu'ils furent arrivés, ils se firent habiller à la française. Vers le soir, le Roi alla dans un café, fit connaissance avec quelques officiers & les invita à souper. *Parbleu! il faut voir un peu, ce que c'est que ce comte*

Bohémien, dit assez haut l'un d'eux. Ils se rendirent à son invitation, & furent surpris de trouver dans le prétendu Bohémien, un convive aimable & plein d'esprit, qui parlait leur langue aussi bien qu'eux. Ils se retirèrent fort contents, & le lendemain, ils vinrent lui demander à déjeuner.

A l'heure de la parade, le Roi s'y rendit, mais dès qu'il parut, il fut reconnu par un soldat, qui avait servi dans l'armée prussienne. Aussitôt on fit dire au maréchal de Broglie, alors gouverneur de Strasbourg, que le Roi de Prusse était dans la ville. Frédéric s'étant fait annoncer chez lui, sous son faux nom, il le reçut avec distinction & laissa échapper deux ou trois fois, dans la conversation, les mots de *Votre Majesté*. Bientôt toute la ville fut que le Roi de Prusse était à Strasbourg, on illumina les rues, on cria *vivat* sous ses fenêtres: mais Frédéric fâché qu'on l'eût reconnu, changea de projet, ne songea plus à aller à Paris, & partit de Strasbourg à la pointe du jour. (18)

LES Liégeois payèrent les frais de ce voyage. L'évêque de Liège prétendait avoir des droits sur la seigneurie de Herftal que la Maison de Brandebourg révendiquait comme une partie

de la succession du prince d'Orange. En 1732, Frédéric-Guillaume s'en était emparé, mais les habitants avaient refusé de lui prêter hommage. Ce prince en avait donné avis à la cour impériale, & il était sur le point d'en venir à la force, lorsqu'il mourut. Dans le moment dont nous parlons, les habitants de Herstal, refusèrent aussi de prêter hommage au nouveau Roi, & l'évêque qui ne croyait avoir affaire qu'à un poète, s'avisa de les soutenir. Aussitôt le Roi lui envoya un de ses conseillers nommé Rambonnet, pour lui demander s'il était décidé à poursuivre ses prétentions sur Herstal, & à soutenir les mutins; ou s'il voulait renoncer à ses prétentions? L'évêque hésita, & aussitôt douze compagnies d'infanterie & un escadron de dragons entrèrent dans sa seigneurie de Horn, & y vécurent à ses dépens. (19) L'évêque demanda du secours à l'Empereur, à la France & à la Hollande. Le premier renvoya l'affaire à la diète de l'Empire, & les deux autres s'étant rendus médiateurs, le Roi consentit à renoncer à ses droits pour 150,000 écus que lui paya l'évêque.

FREDÉRIC comptait passer le reste de l'année à Rheinsberg pour reprendre ses anciennes

études, & se rétablir entièrement d'une maladie qu'il avait eue dans son voyage de Westphalie. Mais l'Empereur Charles VI mourut, & cette mort changea la face de l'Europe. (20)

La fouche mâle des comtes de Habsbourg ou de la maison d'Autriche se trouvait éteinte. Il ne restait que deux Archiduchesses, Marie-Thérèse & Mariane. Par la pragmatique-sanc-tion, Marie-Thérèse, fille aînée de Charles VI, se trouvait héritière de ses vastes états; & cette princesse était digne de les posséder. Elle avait épousé depuis quelques années François duc de Toscane. La réunion d'un grand nombre d'états puissans sous le même sceptre, & la dignité impériale attachée depuis 300 ans à cette même puissance, avaient rendu la maison d'Autriche l'objet continuel des inquiétudes & de la jalousie des états voisins. Un des premiers principes de la maison de Bourbon avait toujours été d'affaiblir cette maison, de dis-perfer ses états, & d'en éloigner la couronne impériale.

CHARLES VI, qui avait prévu les attaques que son héritière aurait à craindre de ce côté, avait pressé la plupart des puissances de l'Eu-rope, & même la France & l'Espagne, de se

rendre garants de la pragmatique-faction. Le bon Empereur comptait sur de pareilles garanties ; & il n'avait pas les seules choses qui pussent assurer ses projets , une bonne armée & un trésor. Il avait cependant songé à se les procurer ; & c'est dans cette vue que dans les années 1735 & 1739 , il avait acheté la paix par le sacrifice de la Sicile , de Naples , d'une partie de la Lombardie , de la Servie , de la Valachie & de Belgrade. Mais il fallait bien des années de paix & de repos pour réparer ses forces & en acquérir de nouvelles. A sa mort , la malheureuse guerre des Turcs était à peine finie , les troupes étaient détruites & les ressources épuisées.

LES puissances jalouses ne pouvaient avoir une plus belle occasion d'abaisser la maison d'Autriche ; & elles résolurent d'en profiter. La garantie ne les embarrassa point. Avec une bonne armée & de l'argent , quel est le traité qu'on ne puisse expliquer à son avantage , lorsqu'on a affaire à une puissance abattue ?

LE Roi d'Espagne fit des prétentions sur tous les états héréditaires de la maison d'Autriche , & travailla à s'approprier du moins ceux d'Italie. Charles, Electeur de Bavière, qui s'était rendu

l'instrument des projets de la France , prétendit aussi que l'héritage lui appartenait , & prit les armes pour s'en emparer. Louis XV pouvait faire les mêmes prétentions , & avec autant de fondement , car il descendait par les femmes de Louis XIII & de Louis XIV , de la plus ancienne ligne masculine de la maison d'Autriche. Mais il ne pouvait faire valoir ses droits, sans risquer de voir s'élever contre lui la moitié de l'Europe. La politique exigeait donc que l'on prit des moyens moins dangereux , & que l'on écartât tout soupçon de projet d'agrandissement. Le vieux cardinal de Fleuri se faisait illusion sur ces projets , en considérant qu'ils pouvaient tourner au profit de la France ; & qu'ils ne blessaient pas directement la foi des traités & sur-tout la garantie de la pragmatique-sanction. Cet homme trop dévot pour un ministre , trop ambitieux pour un dévot ; avait conçu l'idée singulière de concilier les intérêts de la politique avec les principes de la religion , de la morale & de la conscience.

AUGUSTE III , Roi de Pologne , formait des prétentions sur l'Autriche à cause de son épouse, qui était fille de l'Empereur Joseph. Le Roi de Sardaigne demandait Milan.

PHILIPPE Roi d'Espagne, en qualité d'héritier de Charles II de la maison d'Autriche, fondait ses prétentions sur le traité de l'Empereur Charles V avec Ferdinand I, par lequel il avait été statué, que tous les états autrichiens reviendraient à la couronne d'Espagne, au cas que cette Maison vint à manquer faute d'hoirs mâles. L'Electeur de Bavière prétendait à la succession d'Autriche, en vertu du testament de l'Empereur Ferdinand I, dont la fille aînée avait épousé Albert V duc de Bavière. Ce testament portait, qu'à l'extinction de la ligne masculine de la maison d'Autriche, la postérité d'Anne, épouse d'Albert V, excluait les filles de cette maison de la succession aux Etats, & qu'elle hériterait de toutes les possessions de Ferdinand I.

PENDANT que toutes ces puissances s'amusaient à discuter leurs prétentions, Frédéric II prit un moyen plus court pour faire valoir ses vues. Charles VI était mort au mois d'octobre; en décembre, le Roi était déjà dans la Silésie avec 30 bataillons & 31 escadrons. Le secret & la célérité assurèrent presque toujours le succès de ses entreprises. La cour de Vienne apprit qu'il était en Silésie, & ne savait pas

qu'il fût parti de Berlin. Les troupes elles-mêmes ignoraient où on les conduifait ; & ce n'est qu'en entrant dans la province qu'elle devait conquérir , que l'armée fut instruite de fa destination. On l'en instruisit par un écrit qui portait que „ comme la Silésie était le rempart des „ états du Brandebourg , on avait dessein de „ prendre cette province en dépôt & de la défendre contre ceux qui voudraient faire des „ prétentions à la succession d'Autriche. On „ ajoutait que loin d'avoir fait cette démarche, „ pour offenser la Reine de Hongrie, le Roi „ ne désirait au contraire que d'entretenir avec „ elle une amitié étroite , & qu'il était en négociation pour cela. „

EN effet, le Roi avait envoyé à Vienne le comte de Gotter pour offrir à la Reine son secours contre les ennemis de la maison d'Autriche, son accession à une ligue avec la Russie & les puissances maritimes pour la soutenir dans son héritage, son crédit pour faire élire roi des Romains le duc de Lorraine son mari ; & deux millions de florins. Mais pour cela il exigeait que la Reine lui cédât toute la Silésie. (21)

LE comte dicta mot pour mot les propositions au cabinet de Vienne & demanda une

réponse. La cour de Vienne n'était pas accoutumée à entendre un tel langage de la part d'un prince de l'Empire. Marie-Thérèse n'avait pas oublié que le Roi de Prusse était vassal de ses ancêtres, elle fit une réponse conforme à sa naissance & à la dignité de sa Maison ; mais peu conforme à sa situation. Le duc de Lorraine répondit en son nom : „ que le Roi de
 „ Prusse , comme prince de l'Empire d'Alle-
 „ magne , & garant de la pragmatique-sanction
 „ était obligé au secours qu'il offrait ; que la
 „ Reine était déjà alliée avec la Russie & les
 „ puissances maritimes , & pouvait compter sur
 „ leurs secours ; que , selon la bulle d'or ,
 „ l'élection de l'Empereur devait être libre ;
 „ que les deux millions de florins offerts ,
 „ n'étaient pas même suffisans pour l'indemni-
 „ ser du dommage que les troupes prussiennes
 „ avaient causé en Silésie. „

EN même tems , la Reine fit publier en Silésie, un écrit , par lequel elle déclarait l'entreprise du Roi de Prusse , une véritable hostilité , & demandait que les troupes étrangères fortissent de ses Etats.

DE cette manière , les négociations furent rompues , & le Roi de Prusse se tint prêt à

changer ses conditions en prétentions , & à les faire valoir par la force des armes. Tout cela se fit en même tems. Pendant que Louis de Halle , son chancelier (22) composait un manifeste subtil , Frédéric marchait à la tête de son armée , & il fut maître d'une grande partie de la Silésie , avant que le chancelier eût achevé de rédiger ses matières. (23)

LES prétentions du Roi avaient pour objet les principautés de Lignitz , Brieg , Wolau & Jägerndorf , avec les seigneuries de Leobschütz , Oderberg , Beuten & Tarnowiz. Voici l'histoire abrégée de ces prétentions.

EN 1524 , George , Margrave de Brandebourg , acheta de ses épargnes la principauté d'Jägerndorf , qui appartenait à la maison de Schellenberg , & Louis , Roi de Bohême , lui en donna l'investiture , comme d'un fief héréditaire qui pouvait être aliéné. Lorsque Ferdinand I monta sur le trône de Bohême , il confirma cette investiture avec toutes ses clauses , articles & conditions. A la mort du Margrave George , Jägerndorf passa à son fils George-Frédéric. Ce dernier n'ayant point d'héritiers , laissa , par testament , la principauté à Joachim-Frédéric , Electeur de Brandebourg son proche parent ,

ſouche de la maifon royale de Pruſſe actuellement régnante. Après la mort de George-Frédéric, l'Electeur en prit poſſeſſion ſans difficulté, & la réunit pour toujours à ſes états héréditaires. Il eſt vrai que dans la fuite, il la céda ſous le titre d'apanage à ſon ſecond fils Jean-George; mais à condition qu'il ne pourrait point l'engager, & qu'à ſa mort, elle reviendrait à la ligne électorale de Brandebourg; à laquelle elle reſterait à perpétuité.

EN vertu d'anciens traités de famille, & ſurtout de celui de Géra, fait en 1603, où la principauté d'Jægerndorf eſt nommée expreſſément; en vertu de pluſieurs conventions confirmées ſucceſſivement par tous les Empereurs, les Electeurs & Margraves de Brandebourg, ne peuvent aliéner à perpétuité la moindre partie de leurs états héréditaires, fût-ce même une acquisition nouvelle; & au cas que la choſe arrivât, les ſucceſſeurs conſervent le droit de revenir contre une diſpoſition de cette nature, & peuvent faire valoir leurs droits ſur le pays aliéné.

PENDANT les troubles de la Bohême, ſous l'Empereur Ferdinand II, le Margrave Jean-George ſe rangea du parti de Frédéric I, Electeur

Palatin , parce qu'il croyait ses prétentions justes. Ferdinand II déclara son action crime de félonie , le mit au ban de l'Empire , & s'empara de la principauté d'Jægerndorf. Il étendit même la rigueur de ce jugement jusques sur son fils à peine âgé d'un an ; & ce prince infortuné mourut en 1642 , privé de l'héritage de ses pères & accablé de misère.

SA mort fit passer à la maison électorale de Brandebourg , tous ses droits , & par conséquent des prétentions à la principauté d'Jægerndorf & à ses dépendances. Le crime de félonie pour lequel on avait ôté cette principauté à Jean-George ne pouvait porter aucune atteinte à ces droits , puisqu'en vertu des traités , cette principauté ne lui avait été donnée par son père qu'à titre de *fidei commis* , & qu'elle ne pouvait point être démembrée à perpétuité , des possessions de la maison de Brandebourg.

CES raisons pouvaient être fort bonnes ; mais l'Electeur de Brandebourg n'était pas à même de les faire valoir. Une guerre malheureuse qui désolait toute l'Allemagne , avait sur-tout dévasté ses états. Le grand Electeur se trouva donc trop faible pour soutenir des droits que la cour impériale ne pouvait nier , mais qu'elle savait

éluder de mille manières différentes. Cette cour difait entre autres , qu'on ne pouvait tolérer qu'un prince protestant eût des possessions dans un pays qu'on voulait convertir à la foi catholique ; droit singulier & nouveau dont il aurait été bien difficile de produire les titres. A la fin on offrit à la maison électorale de Brandebourg un équivalent en argent. L'Electeur ne pouvait l'accepter fans agir contre la constitution de sa maison , de forte que les négociations durèrent plus de quaranté ans , fans que l'on pût rien finir. C'est dans ces circonstances que s'éteignit, comme nous l'avons dit, la famille des ducs de Ligniz , Brieg & Wolau. Les anciens ducs de cette maison jouissaient d'une puissance absolue, & ne dépendaient ni de la couronne de Pologne, ni de celle de Bohême. Cependant en 1329, ils offrirent de soumettre leurs possessions à Jean de Lützelbourg, Roi de Bohême, comme fiefs héréditaires , avec la réserve de tous leurs droits ; & particulièrement de celui de vendre , aliéner ou engager à leur gré. Ladislas & Louis qui succédèrent à Jean , confirmèrent ces droits , & ajoutèrent même qu'ils pourraient disposer par testament en faveur de qui ils jugeraient à propos. Fondés sur ce droit,

les princes de Ligniz firent en 1537 un pacte de succession avec la maison électorale de Brandebourg.

FERDINAND, alors Roi de Bohême, ne vit pas ce pacte avec plaisir ; mais il ne pouvait s'y opposer sans détruire les droits fondamentaux de la maison de Ligniz, qu'il avait confirmés lui-même. Il prit une autre voie, il excita les états de Bohême à lui faire des représentations contre ce traité. On avait bien envie de le déclarer nul, mais on ne trouvait point de raisons pour motiver cette déclaration. On chercha des prétextes, & on tâcha de leur donner quelque apparence de solidité. On prétendit qu'il serait défavantageux pour la couronne de Bohême, que les possessions de la maison de Ligniz fussent réunies à celles de la maison de Brandebourg. Mais cette prétendue crainte pouvait-elle annuler des droits si bien établis & si bien confirmés ?

CES faibles raisons furent appuyées par la force. En 1546, Ferdinand déclara nul le pacte de confraternité des deux maisons, & força le duc de Ligniz à lui en livrer l'original.

LA maison de Brandebourg ne cessa de protester contre ces procédés, & ne céda pas la moindre clause des droits établis par le traité

Elle en conserva l'original, & attendit un moment favorable pour faire valoir ses prétentions.

TEL était l'état des choses lorsque la maison de Ligniz s'éteignit. Le grand Electeur renouvela ses prétentions sur Ligniz & en même tems sur Jægerndorf. Nous avons vu comment il se contenta du cercle de Schwibus, qui fut rendu par son successeur.

Voilà les droits que Frédéric II voulait faire revivre. La cour de Vienne niait que toutes ces prétentions fussent fondées; elle soutenait que le pacte de fraternité entre le duc de Ligniz & l'Electeur Joachim, ainsi que le testament au sujet d'Jægerndorf ayant été faits contre les loix féodales, avaient été déclarés nuls avec justice, & qu'ainsi à l'extinction des hoirs mâles, ces principautés avaient été justement réunies à la couronne de Bohême. On citait sur-tout les traités de 1686 & 1695. Par le premier, l'Electeur Frédéric-Guillaume avait renoncé à ces principautés pour le cercle de Schwibus; par le dernier, Frédéric I avait rendu cette partie de la Silésie à l'Autriche, pour se frayer une route à la dignité royale. Rien n'est plus ridicule que les écrits que l'on publiait alors de part & d'autre, on y citait jusqu'aux pandectes.

Le

Le fait est que les Electeurs de Brandebourg avaiẽt été obligés de céder leurs droits sur la Silésie , parce qu'ils étaient trop faibles pour résister à l'Autriche ; & Frédéric II leur successeur voulut les faire valoir , parce qu'il se sentit assez fort pour y parvenir.

LA Silésie n'avait qu'une petite garnison pour sa défense. Glogau est la première forteresse que l'on rencontre du côté du Brandebourg ; 800 soldats qui formaient la garnison de cette place, sous les ordres du comte Wallis, ne pouvaient résister aux prussiens. Le Roi laissa en arrière le prince Léopold de Dessau avec quelques régiments , pour assiéger Glogau. Pour lui, il continua sa route avec le reste de l'armée, & arriva devant les portes de Breslau le 2 janvier 1741 ; il était à la tête d'une avant-garde de 20 compagnies de grenadiers & de quelques escadrons de cavalerie & de hussards. La ville qui était gardée par ses propres soldats, se soumit sans résistance , à condition qu'on lui laisserait garder une espèce de neutralité. C'est dans le même dessein qu'elle avait refusé une garnison de 5000 hommes que la Reine de Hongrie lui avait offerte peu de tems auparavant. Elle se trompa dans ses espérances. Le Roi consentit à ne pas

faire entrer dans la ville plus de trente gens d'armes. Il y entra accompagné de cette troupe & d'une suite de princes & de généraux. Il ne lui en fallut pas davantage. Sa présence & sa conduite, furent pour bannir des esprits la crainte, la défiance & toute idée d'hostilité. Frédéric, âgé de 28 ans, possédait toutes les qualités qui lui avaient fait donner le titre de l'homme le plus poli de son siècle (24), & leur éclat était rehaussé par toute la vigueur & la vivacité de la jeunesse. Il tranquillisa les catholiques sur la liberté de religion, témoigna beaucoup d'égards à l'évêque & au clergé, fit concevoir des espérances flatteuses aux membres des églises protestantes, eut toutes sortes d'attentions & d'égards pour la noblesse & les principaux bourgeois; doux, affable, modeste, il fut bientôt inspirer de la confiance aux Silésiens, ils s'accoutumèrent à le voir, & bientôt ils ne regardèrent plus sa présence comme le présage d'une révolution dangereuse.

JUSQU'ICI, tout s'était passé sans rigueur, sans effusion de sang, sans ravages. Les Prussiens n'avaient inspiré aucune crainte. Les vaincus admiraient le vainqueur & s'entretenaient sans cesse de ses grandes qualités. Ils prenaient plai-

fit à voir pour la première fois le spectacle d'une armée brillante & bien disciplinée. Le Roi donnait des fêtes & des bals qu'il ouvrait lui-même avec les plus belles dames de la province. Toutes ces choses gagnèrent les cœurs d'une nation qui aimait le plaisir & la pompe, & l'on peut dire, sans plaisanterie, que Frédéric a plus conquis de Silésiens par des fêtes & des menuets, que par la terreur de ses armes.

CEPENDANT Breslau ne fut point une Capoue pour les vainqueurs. Le Roi quitta les plaisirs pour voler à la conquête de la Haute-Silésie. Sur ces entrefaites le Feld-maréchal Schwérin s'était avancé, jusques sur la Neisse avec l'aile droite de l'armée; & les troupes légères s'étaient répandues sur les deux rives de l'Oder jusqu'aux frontières. A la fin du mois de janvier 1741, la Silésie était sous la puissance de la Prusse, depuis Crossen jusqu'à Jablunka, qui est le passage de la Hongrie, & depuis les montagnes jusqu'aux frontières de la Pologne. Les forteresses de Glogau, Brieg & Neisse furent bloquées. Les faibles garnisons de quelques villes qui s'étaient préparées à la défense, furent faites prisonnières de guerre. Le général Broun avait rassemblé près de Troppau le reste des troupes

autrichiennes que la frayeur avait dispersées ; mais après une tentative infructueuse , il fut obligé de passer la Mora pour se retirer en Moravie , & d'abandonner la Haute-Silésie au Feld-maréchal Schwerin.

LES quartiers d'hiver ne furent pas longs. Le Roi était retourné à Berlin pour couvrir la Marche contre toute attaque du côté de la Hanovre. Pour cet effet , il forma sur les frontières près de Gentin , un camp de 30,000 hommes , commandés par le vieux Léopold de Dessau.

VERS la fin de février , le Roi retourna en Silésie , & reçut bientôt après les clefs de la forteresse de Glogau , qui fut prise d'assaut le 8 mars , par huit bataillons commandés par le prince Léopold & le Margrave Charles. (25)

APRÈS cela , les assiégeants rejoignirent l'armée composée alors de 60,000 hommes. Les Autrichiens avaient aussi assemblé une armée de 25,000 hommes de troupes régulières , avec laquelle le général Neuperg fortifia de la Moravie au commencement d'avril , & passa la Neisse pour entrer en Silésie. Ces troupes étaient composées de soldats expérimentés , qui avaient déjà fait plusieurs campagnes. La cavalerie autrichienne était célèbre , & l'armée était suivie

d'une troupe de Hongrois , Esclavons , Croates, Pandours , Varasdins , &c. qui étaient volés à la défense de Marie-Thérèse , par attachement pour cette princesse.

Nous voici arrivés au moment où les troupes prussiennes vont avoir l'occasion de montrer devant l'ennemi , ce que peut une armée exercée pendant vingt ans avec le plus grand soin , & accoutumée à la discipline la plus sévère. (26) Le 10 avril 1741 , ils en firent l'épreuve dans la plaine qui sépare Molwitz de Pampiz , deux villages peu éloignés de Brieg.

Le 9 , Neuperg s'était avancé jusqu'à Brieg , dans le dessein de pousser jusqu'à Olau , & de s'emparer des magasins & de la grosse artillerie de l'ennemi qui étaient dans cet endroit. Le 10 de grand matin , le Roi s'avança de Pampiz à sa rencontre , avec 31 bataillons & 30 escadrons , en ordre de bataille. Les Autrichiens n'étaient pas encore tout-à-fait formés , que l'aile droite des Prussiens avait déjà canoné leur aile gauche près de Molwitz. La Cavalerie autrichienne fit des merveilles. Le général Rœmer qui la commandait causa un grand désordre dans l'aile droite des Prussiens , par cinq attaques consécutives qu'il fit avec trois régiments de cuirassiers & de

dragons. La cavalerie fut rompue. Schulenburg, général prussien qui s'était porté à la tête de ses dragons, resta sur la place. Tout plia, la bataille semblait perdue. Le Roi doutait de la victoire, & avait été entraîné loin du champ de bataille. (27) Cependant le Feld-marechal Schwerin (28) faisait un feu continuel & pressait tellement l'infanterie autrichienne qu'elle fut enfin obligée de céder. On vit aussi à l'aile droite des Prussiens les effets de la discipline militaire. Le prince Léopold, qui commandait le second rang, repoussa les fuyards du premier, en faisant tirer sur eux. Il renforça cette aile de quelques bataillons de grenadiers, & lui donna par là, l'avantage sur l'infanterie ennemie, que la cavalerie avait laissée découverte & sans soutien par le flanc, en s'avancant avec trop de chaleur contre les Prussiens. Le général Rœmer fut tué d'un coup de feu, & ses cavaliers eurent la hardiesse de passer devant les Prussiens pour rejoindre l'aile gauche. Neuperg envoya quelques autres régiments de cavalerie au secours de l'aile gauche. Alors cette aile mit encore une fois celle des Prussiens en désordre, mais enfin le feu continuel des grenadiers la força de reculer. Vers le soir, les Prussiens se trou-

vèrent maîtres du champ de bataille après cinq heures de combat. Neuperg se retira vers Neisse.

CETTE journée couta plus de 2000 hommes aux Prussiens & plus de 3000 à l'Autriche. Parmi les premiers on compte , le Margrave Frédéric-Guillaume. Il y avait à cette bataille dix princes de la maison de Brandebourg. Le nombre des blessés fut immense , & prouve l'opiniâtreté avec laquelle on combattit de part & d'autre.

LES deux partis se rendirent justice. Les Autrichiens convinrent qu'ils n'avaient jamais rien vu de plus brave & de mieux exercé que les troupes prussiennes , & les Prussiens avouèrent qu'ils auraient perdu la bataille , si l'armée autrichienne avait été formée au moment de l'attaque , & que l'infanterie eût soutenu la cavalerie. (29)

CETTE victoire prouva la supériorité de la nouvelle tactique prussienne ; & procura à Frédéric la conquête de la Silésie. Ces succès brillants excitèrent l'attention de toute l'Europe. Les souverains qui la gouvernaient alors étaient divisés en deux grands partis ; celui d'Autriche , & celui de la maison de Bourbon. La prépondérance de l'un ou de l'autre parut dépendre alors du parti que prendrait le Roi ; & l'Europe

eut les yeux tournés vers une puissance qui n'était connue auparavant que par les plainteries que l'on fe fait sur les grands foldats de parade , avec de petits habits bleus & les cheveux poudrés à blanc, Le quartier du Roi devint le rendez-vous des ambassadeurs de presque toutes les cours , depuis Pétersbourg jusqu'à Madrid. L'Autriche, la Russie, l'Angleterre & la Hollande travaillaient avec ardeur à persuader au Roi de faire un traité avec la Reine de Hongrie , & à le détourner d'une alliance avec les ennemis de cette Reine. On lui proposa de vider la Silésie , & on promit de le satisfaire sur ses prétentions.

MAIS Frédéric n'était pas d'humeur à lâcher ce qu'il avait une fois entre les mains ; ni à préférer la voie douteuse des négociations à celle des armes qui décide d'une manière bien plus efficace. Il aima mieux écouter la France, la Bavière & la Saxe qui avaient pour but l'affaiblissement de la maison d'Autriche, & l'élection de Charles de Bavière au trône impérial. Le duc de Belle-isle qui se rendit au camp des Prussiens aussitôt après la bataille, fut le principal instrument de ce projet.

LA guerre de Silésie fut donc continuée. Le premier exploit des Prussiens après la victoire de Molwitz fut la prise de Brieg qui était défendu par le général Piccolomini avec deux milles hommes. Cette place se rendit le 7 mai & il n'en couta aux Prussiens que 2000 bombes & 4000 boulets.

LE Roi de Prusse se trouvait maître de la Basse-Silésie, à l'exception de Breslau & Neisse. Ses troupes entrèrent inopinément dans la première le 10 août, & levèrent la neutralité. On accusait cette ville d'avoir entretenu des intelligences avec les troupes autrichiennes. Le Roi en avait été informé par une lettre interceptée que la ville écrivait au général Neuperg. On lui marquoit de faire approcher les Autrichiens de la ville, & qu'on les y laisserait entrer. Le Roi les prévint. Pendant la nuit, il fit entrer 8000 hommes dans les faubourgs, & le lendemain matin dans la ville. Afin d'éviter toute violence & d'épargner le sang, on feignit que ces troupes voulaient traverser la ville pour passer l'Oder. Le major de la ville se mit, comme à l'ordinaire, à la tête des troupes, pour les conduire. Mais bientôt on le dispensa de ce soin. Les grenadiers prussiens, firent tout d'un

coup volte-face, au detour d'une rue, laissèrent aller le major ; & s'avancèrent vers la grande place. Le major qui croyait que les Prussiens s'étaient trompés de chemin, criait de toutes ses forces pour se faire suivre ; on était sourd ; & le prince Léopold s'étant approché de lui, le remercia fort poliment, de ce qu'il avait bien voulu servir de guide aux troupes, le pria de ne plus se donner cette peine, & de remettre son épée dans le fourreau, parce que les Prussiens restaient dans la ville. Les bourgeois voulurent fermer les portes & lever les ponts pour empêcher le reste des Prussiens d'entrer ; mais on avait tout prévu ; & des chariots de bagage placés à propos vers les portes & les ponts rendirent tous les efforts inutiles. Dans l'espace d'une heure, les places & les rues furent pleines de soldats, & à huit heures du matin, la ville était entièrement dans la puissance du Roi. Un quart-d'heure après, le Roi qui était à dix lieues delà apprit la nouvelle de cette conquête, par le bruit successif de plusieurs canons que l'on avait placés de lieue en lieue entre Breslau & son quartier.

LE même jour, le Feld-maréchal Schwérin fit assembler à l'hôtel de ville les conseillers & les

notables de la bourgeoisie ; il leur exposa de la manière la plus gracieuse , les raisons qui avaient porté le Roi à mettre garnison dans leur ville , leur promit à tous , au nom de Sa Majesté, sa protection , ses graces , & sa faveur , & finit par les prier de prêter sur le champ au Roi serment de fidélité , & de lui rendre hommage en qualité de duc de Silésie. Les bourgeois de Breslau ne purent résister à des manières si engageantes , & ils prêtèrent serment. Aussitôt on retrancha une tête aux aigles autrichiennes , pour en faire des aigles prussiennes ; on cria *vive le Roi de Prusse souverain duc de Silésie*, on jeta de l'argent au peuple , on chanta le *Te deum* , & on ordonna aux prêtres de faire des sermons d'actions de graces. Le général Schwerin qui avait beaucoup d'attachement pour sa religion , embrassa publiquement les prêtres Luthériens , & se contenta de donner la main aux catholiques. Le commandant des troupes de la ville fut nommé général par le Roi. On le compara à un orateur grec auquel un de ses confrères racontait un jour ce qu'il avait gagné à défendre une cause ; & qui lui répondit , *Et moi j'ai gagné le double à me taire.*

L'ENNEMI s'était approché avec la plus grande partie de ses forces vers la ville de Schweidniz, où les Prussiens avaient un magasin considérable, & pour leur couper toute communication avec cette ville, il s'était campé près de Frankenstein. De son côté, le Roi quitta Strehlen où il était alors, & vint camper près de Reichenbach. Le camp ennemi était disposé de manière qu'il n'y avait pas apparence que l'on pût l'attaquer avec succès. Le Roi prit un autre moyen pour faire quitter cette position à l'ennemi, & le repousser au delà de Neisse. Il marcha par Tœplivode, & Munsterberg, pour se rendre dans les environs de Neisse. Les Autrichiens voulurent prendre les bagages; mais il fallait passer par Nimtsch, que le colonel de Voigt occupait déjà; & l'on ne perdit que quelques chariots. Le 11 septembre, le Roi arriva dans la plaine de Woitz près de Neisse. L'ennemi qui ne voulait pas se laisser couper la communication de ce dernier endroit, était décampé & s'était placé près d'Otmachau, vis-à-vis du Roi; de sorte qu'il était impossible à l'armée prussienne de passer la Neisse de ce côté-là. En conséquence, le Roi campa près de Neuen-dorf, & le 26 septembre il passa sans obstacle

la Neifs du côté de Kœppitz, afin d'entrer dans la Haute-Silésie, & de forcer l'ennemi à se battre ou à se retirer en Moravie. Il fit occuper Oppeln & Crappitz, & s'approcha de l'ennemi, pour l'engager à se battre. Le 16 octobre, il s'avança dans la plaine de Zulz, dans le dessein de livrer bataille. Mais les Autrichiens avaient décampé pendant la nuit, & s'étaient retirés à Jægern-dorf.

ALORS la forteresse de Neisse, qui n'avait qu'une faible garnison, se trouva comme abandonnée à elle-même. Le Roi divisa son armée en trois parties. Le prince Léopold investit avec une partie la forteresse de Neisse; un autre détachement fut envoyé à la poursuite de l'ennemi, sous les ordres du comte de Truchses, & le Roi avec le reste de l'armée campa d'abord près de Schnellenwalde, puis près de Neumtz non loin de Neisse. Le prince Dietrich d'Anhalt-Dessau fut chargé d'assiéger Neisse, qui fut prise le 31 octobre.

APRÈS la prise de cette forteresse, le Roi retourna à Berlin par Brieg & Breslau; le Feld-maréchal Schwerin, se répandit dans la Haute-Silésie. Le prince Léopold s'empara avec 10,000 hommes du comté de Glaz, excepté de la for-

teresse qui fut investie. Une partie de ses troupes pénétra dans la Bohême par le cercle de Kœnigsgratz. Vers le même tems, l'Electeur de Bavière, après avoir pris la ville de Prague s'était fait rendre hommage par les habitants en qualité de Roi de Bohême. Ce prince qui avait beaucoup à craindre & à espérer du Roi de Prusse son allié, ne fit aucune difficulté de lui céder tous ses droits sur le comté de Glaz, qui dépendait de la Bohême.

VERS la fin de l'année 1741, le Roi était en possession de la Haute & Basse-Silésie & du comté de Glaz. Au mois de novembre, il avait reçu en personne, à Breslau, l'hommage des princes & des états de la Silésie. L'assemblée était de 400 personnes. Nous avons vu plus haut qu'au commencement, le Roi ne formait des prétentions que sur quatre principautés & quelques seigneuries. Le discours qu'il fit aux Etats contenait les raisons qui l'autorisaient à garder la Silésie entière. „La somme des revenus, „ disait-il, que la maison de Brandebourg a „ perdus depuis qu'on lui a ôté ces duchés, „ surpasse la valeur de la province entière.

LE Roi confirma les droits & les privilèges des princes & des états; & refusa le don de

100,000 écus que les souverains précédens avoient reçu ordinairement le jour de cette cérémonie. Il gagna la noblesse par des titres vains qui flattent l'orgueil, sans exiger ni supposer le mérite. Il fit des princes, des comtes & des barons, distribua des croix, des rubans & des clefs de chambellan; accorda à quelques-uns le droit d'atteler six chevaux à leur voiture aux jours de cérémonie. Afin de s'attacher plusieurs d'entre-eux, il créa des charges provinciales avec le titre d'Excellence, sans aucun emploi, ni affaires.

PROTECTION, religion, impôt; voilà les trois choses qui intéressent surtout le peuple dans le gouvernement. Toutes les nouvelles ordonnances tranquillisoient les Silésiens sur ces trois objets, ou rendoient leur condition plus douce. Les Catholiques ne furent point troublés dans leurs églises, écoles, ou exercices de religion. Les Protestants recevoient de nouvelles églises & de nouveaux ministres, dès qu'ils en demandoient, & qu'ils pouvoient en faire les dépenses. Le Roi afin de donner des preuves de sa tolérance, assista une fois au sermon des Luthériens, & une autre fois à la messe des Catholiques. Le cardinal de Sinzendorf

évêque de Silésie , avait été fait prisonnier au commencement de la guerre , à cause d'une correspondance qu'il avait entretenue avec le commandant de Neisse. Alors le Roi lui témoigna beaucoup d'égards & lui accorda la permission de se retirer à Vienne pendant la guerre. (30)

UN des premiers soins du Roi fut d'abolir les impôts arbitraires qui désolaient la Silésie sous la maison d'Autriche , & d'établir la proportion la plus juste dans la répartition. Nous parlerons dans la suite de toutes ces opérations.

ON distribua du bled pour vivre & pour ensemencer les terres , aux payfans qui avaient souffert des ravages de la guerre , & les habitans des villes reçurent de l'argent & des secours pour rebâtir leurs maisons. Pendant que le vainqueur travaillait ainsi à gagner la confiance & l'attachement de ses nouveaux sujets , une partie de son armée se rendait maîtresse de la Moravie, sous les ordres du Feld-maréchal Schwerin. La forteresse d'Olmuz se rendit le 27 décembre & le prince Léopold reçut au nom du Roi , l'hommage du comté de Glaz qu'il avait conquis.

LE Roi de la Grande-Bretagne était le seul qui se préparât à secourir efficacement la Reine de Hongrie : il avait pris à sa solde des troupes
de

de Dannemarck & de Hesse, & augmenté considérablement le nombre de celles qu'il avait déjà dans ses états d'Allemagne. Au mois d'avril 1741, le parlement d'Angleterre avait accordé à la Reine de Hongrie 300,000 livres de subsides annuels; & un corps de troupes anglaises était prêt à partir pour l'Allemagne. Ces dispositions engagèrent le Roi de Prusse à former une armée d'observation, pour s'opposer aux attaques de l'armée de Hanovre. Frédéric qui croyait alors être également en sûreté du côté de la France & de la Russie, composa cette armée des régiments qu'il avait laissés en Westphalie & en Prusse. Au mois d'août, une armée française commandée par le maréchal de Maillebois, parut sur les frontières de Hanovre. Le Roi d'Angleterre trop faible pour résister à ces deux armées, & ne pouvant alors compter sur aucun secours étranger, fit une convention que les circonstances rendaient nécessaire, & promit de ne porter aucun secours à la Reine, & de ne point s'opposer aux entreprises du Roi de Prusse & de l'Electeur de Bavière contre les états de cette Reine. En conséquence, le Roi de Prusse retira son armée qu'il envoya l'année suivante

en Silésie ; & les Français quittèrent aussi les frontières de Hanovre.

VERS la fin de janvier 1742 , le Roi traversa lui-même le comté de Glaz pour rejoindre l'armée de Moravie. Le prince Lobkowiz qui commandait les troupes autrichiennes , fut trop faible pour lui résister. Brinn capitale de cette principauté fut investie. Le Roi s'avança avec une partie de ses troupes jusqu'aux frontières de l'Autriche , & envoya le Feld-maréchal Schwérin avec une armée , jusqu'à Krems sur le Danube. Ce général mit à contribution la Basse-Silésie , & les hussards prussiens poussèrent leurs incursions jusqu'aux portes de Vienne.

Les principales forces de l'Autriche étaient rassemblées en Bohême , où les troupes combinées de France & de Bavière étaient si affaiblies qu'elles ne pouvaient rester longtems dans le pays sans renfort. En conséquence , le Roi jugea nécessaire de tourner du côté de la Bohême , pour couvrir le comté de Glaz. Le prince Charles de Lorraine , qui commandait l'armée en Bohême ; tâcha de prévenir le Roi , de l'empêcher de se réunir à l'armée française , & de s'emparer des magasins prussiens qui étaient à Kolin & à Pardubitz , sur l'Elbe. Les deux armées se

rencontrèrent près de la ville de Ozaflau en Bohême, & le 17 mai, il y eut une bataille près du village de Chotusitz.

La cavalerie prussienne s'était perfectionnée dans la guerre, & disputa, dans cette bataille, l'avantage à celle des Autrichiens. Le général Buddenbrot fit une attaque, qui renversa la première ligne de la cavalerie ennemie. Le général Rotenbourg fit reculer quelques régiments de l'aile droite, & les houffards prussiens attaquèrent avec tant d'impétuosité la seconde ligne des Autrichiens, qu'elle fut obligée de se former en bataillon carré, ce qui la sépara de l'infanterie. L'infanterie autrichienne eut l'avantage de s'emparer du village de Chotusitz & d'en chasser les Prussiens. Elle prit, dans cette occasion, 16 drapeaux & fit plus de 1500 prisonniers. Mais l'art & la prestesse des évolutions, qui distinguent la tactique prussienne, triomphèrent de tous les obstacles. Le Roi fit avancer l'infanterie de son aile droite, & par cette évolution, l'infanterie autrichienne fut attaquée en flanc, avant que d'avoir eu le tems de se retourner. Il n'en fallut pas davantage pour la mettre en désordre & lui faire prendre la fuite. La victoire se déclara pour les

Prussiens. Les Autrichiens qui avaient perdu plus de 4000 hommes, se retirèrent vers la Mulde, & le Roi qui n'en avait guère perdu moins, resta près de Kuttenberg; Frédéric écrivit du champ de bataille à Louis XV: *Sire, le prince Charles m'a attaqué & je l'ai battu.*

LE fruit de cette victoire fut la paix de Breslau. Dès l'année précédente, le Roi d'Angleterre, unique allié de la Reine de Hongrie, avait conseillé à cette princesse, de sacrifier une partie de la Silésie, pour obtenir la paix du Roi de Prusse. Mais la cour de Vienne avait toujours rejeté ces conseils, & était résolue avant que de se décider, d'attendre l'issue de la première bataille. Le 11 juin, les préliminaires (31) furent signés à Breslau; & le 28 juillet la paix fut conclue à Berlin. (32)

PAR le traité, on céda au Roi de Prusse la haute & basse-Silésie, ainsi que le comté de Glatz, avec une indépendance entière de la couronne de Bohême; de sorte qu'il ne restait à la Reine de Hongrie qu'une très-petite partie de la haute-Silésie. De son côté, le Roi promit de payer les capitaux que quelques Anglais & Hollandais avaient prêté à la maison d'Autriche sur la Silésie, de laisser pendant 5 ans les

habitans de la Silésie libres de passer dans les pays autrichiens , sans être obligés de payer aucun droit à la Prusse , & de conserver la religion catholique sur l'ancien pied.

QUELQUES historiens de ce tems prétendent que la paix de Breslau ne se fit si promptement que parce que , avant la bataille de Chotusitz , le Roi avait prié le maréchal de Broglie de se joindre à lui , & que celui-ci l'avait refusé , sous de vains prétextes. Ce refus , dit-on , irrita beaucoup le Roi , & lui fit voir ce qu'il avait à attendre de ses alliés. Mais il y a bien apparence que cette nouvelle a été faite à plaisir. Car dans ce tems-là , le maréchal de Broglie avait devant lui le prince de Lobkowiz , qui était à Budweis , & s'il avait voulu s'avancer vers le Roi , par le cercle de Czaflau , il aurait été obligé d'abandonner Prague & la partie de la Bohême qu'on l'avait chargé de couvrir. D'ailleurs le Roi était aussi fort que le prince Charles , & n'avait pas besoin du secours des Français pour remporter la victoire.

AU mois de juillet , la paix fut publiée & célébrée. Le cardinal de Sinzendorf , évêque de Silésie fit , à cette occasion , dans la cathédrale un sermon auquel le Roi assista. Les

historiens Allemands n'ont pas manqué de remarquer ceci comme une particularité singulière ; apparemment parce qu'il est encore plus rare d'entendre prêcher des cardinaux que de voir des Rois au sermon.

PLUSIEURS historiens ont paru étonnés que le Roi de Prusse ait osé le premier, faire valoir ses prétentions les armes à la main, dans un tems, où il n'avait point d'alliés & où il pouvait craindre, en attaquant la maison d'Autriche, de voir s'élever contre lui toutes les puissances qui avaient garanti la pragmatique-sanction. On a dit, à cette occasion, que le Roi de Prusse avait été plus heureux que sage. Mais, à bien considérer les choses, on voit que les mesures de Frédéric ne pouvaient être mieux prises. Il commença la guerre dans un tems où il savait que la Silésie se trouvait sans défense, & que les finances de l'Autriche étaient épuisées. Il savait que les Electeurs de Bavière & de Saxe, ainsi que le Roi d'Espagne, faisaient des prétentions auxquelles la Reine ne manquerait pas de se refuser. Depuis longtems, la cour de France était alliée avec la Bavière, & obligée par politique de la soutenir dans ses prétentions. Il prévoyait que toutes les puissances prendraient

bientôt les armes pour soutenir leurs prétentions, & que s'il parvenait à donner une autre tournure aux affaires, il engagerait toutes les puissances à rechercher son amitié & son alliance. Il n'avait rien à craindre du côté de la Suède, du Dannemarck & de la Pologne. La première s'était rangée du côté de la France, les deux derniers étaient trop faibles. Il n'y avait donc plus que la Russie, l'Angleterre & la Hollande qui pussent former quelque obstacle à ses conquêtes. Il fut aussi se mettre en fureté à cet égard. La cour de Russie, troublée depuis la mort de l'Impératrice Anne, par des révolutions importantes, eut une guerre avec les Suédois qui l'empêcha de se mêler des affaires de l'Allemagne. Les projets du Roi d'Angleterre furent arrêtés par l'armée d'observation que Frédéric opposa à ses troupes; & l'armée française s'étant approchée du côté du Rhin, des frontières de Hanovre, la cour d'Angleterre se vit obligée de signer le traité de neutralité dont nous avons parlé. A l'égard des Hollandais, le Roi connoissait leur système pacifique, & il savait que le voisinage de la France leur faisait une loi de la neutralité. Tel fut à peu près l'état des affaires de l'Europe pendant l'année 1741; passons maintenant à

quelques affaires particulières qui occupèrent la cour de Prusse pendant la même année.

La principale fut l'élection d'un Empereur. Le 17 novembre 1740, le baron de Groschlag, ambassadeur de l'Electeur de Mayence, invita solennellement le Roi de Prusse de se rendre à l'élection. On nomma le grand écuyer Schwérin & le ministre de Broik pour se rendre au nom du Roi à Francfort sur le Mein où l'élection devait se faire le 1 mars 1741. Mais bientôt on vit naître des événements qui prolongèrent cette election pendant près d'une année entière. La Reine de Hongrie avait donné à son mari, grand duc de Florence & duc de Lorraine, la corégence & la voix électoral attachée à la couronne de Bohême. Le Roi de Pologne, en qualité d'Electeur de Saxe, s'opposa à cet arrangement, & prétendit qu'il était contraire aux loix fondamentales de l'Empire & à la pragmatique sanction. L'Electeur palatin proposa à l'Electeur de Mayence, de différer de trois ou quatre mois l'élection, à cause de la guerre de Silésie, & des différens qui s'étaient élevés au sujet du suffrage de la Bohême. Le Roi de Prusse ainsi que les Electeurs de Bavière & de Cologne, se joignirent à l'Electeur palatin

pour demander ce délai. Enfin on convint de faire faire l'élection par le peu d'ambassadeurs qui se trouvaient à Francfort, sans les cérémonies ordinaires, & seulement par la voie des délibérations. On travailla à lever les difficultés qu'avait fait naître la voix électoral de la Bohême, & on convint, à la pluralité des voix, de suspendre ce suffrage pour cette fois, sans conséquence pour l'avenir. Aussitôt l'ambassadeur de Bohême procéda contre cette résolution, & partit de Francfort. Dans la suite, le Roi donna sa voix à Charles Albert Electeur de Bavière, qui fut élu Empereur en 1742, sous le nom de Charles VII. Ce prince avait envoyé des ambassadeurs au Roi de Prusse qui était en Silésie, pour s'assurer de son suffrage, & former avec lui une union étroite. Le comte de Belle-isle appuya les demandes de l'Electeur, & tout fut arrangé. Par le traité de Nymphenbourg, la France s'était engagée à soutenir le duc de Bavière par de l'argent & des troupes. En conséquence, on vit paraître en Allemagne deux armées françaises considérables, dont l'une se joignit aux troupes de Bavière, & fit des conquêtes en Autriche & en Bohême; & l'autre s'approcha des frontières de Hanovre, pour empêcher

le Roi d'Angleterre de soutenir Marie-Thérèse, L'Espagne, en vertu de ses prétentions sur la succession d'Autriche, s'était mise en état de les faire valoir à main armée, & avait accédé à l'alliance de la France & de la Bavière. Elle envoya aussi un ambassadeur au camp du Roi de Prusse, dans le dessein de forcer la maison d'Autriche à céder les pays qu'on lui demandait, & de faire donner la couronne impériale à l'Electeur de Bavière. Au mois de septembre, le Roi conclut une alliance avec la France, l'Espagne & la Bavière; & après la conquête de la Bohême, Charles VII lui céda le comté de Glaz à titre de souveraineté indépendante.

Dès le commencement, la Saxe s'était opposée aux dispositions de la Reine au sujet de la voix électorale de Bohême; & au printems, elle avait rassemblé ses troupes, dans le dessein de soutenir ses prétentions. Mais la rupture formelle n'eut lieu qu'au commencement du mois de novembre, tems auquel les troupes de l'Electeur entrèrent en Bohême. L'ambassadeur de Saxe, qui avait accompagné le Roi en Silésie, forma au mois de novembre, entre les deux cours, une union, en vertu de laquelle le Roi eut les troupes saxonnes à son commandement,

& s'en servit comme des fiennes dans l'expédition de Moravie.

Tandis que du côté des Français, des Bava-rois, des Espagnols & des Saxons, on tâchait d'engager le Roi à continuer la guerre, & à contribuer au projet d'affaiblir la maison d'Autriche; l'Angleterre & la Hollande tâchaient d'un autre côté de réunir, par un traité, les maisons d'Autriche & de Brandebourg. Les ambassadeurs d'Angleterre, de Brunswic & de Hollande qui avaient suivi le Roi en Silésie, travaillaient avec ardeur à cette paix. Mais leurs propositions n'étaient pas de nature à le satisfaire. Vers la fin de l'année 1741, le bruit se répandit dans toute l'Europe, que les cours de Berlin & de Vienne avaient signé la paix au mois d'octobre. On démentit cette nouvelle, & on donna ordre à tous les envoyés prussiens dans les cours étrangères, de déclarer le contraire. Voici ce qui avait donné lieu à ce faux bruit.

On fait que lorsque l'armée française entra en Allemagne, & que les desseins des cours de Munich & de Dresde ne furent plus douteux, la Reine de Hongrie se trouva forcée, par les circonstances, d'offrir au Roi une partie de la Silésie, & de tâcher de faire la paix avec lui,

afin de pouvoir réfister plus aifément à fes autres ennemis. Le comte de Hyndford, ambaffadeur d'Angleterre auprès du Roi, eut ordre de faire les propofitions, & on tint des conférences dans le château de Klein-Schnellendorf, fitué en Haute-Siléfie. Elles n'aboutirent à rien, & le Roi continua la guerre. En 1744, lorsque le Roi recommença la guerre, la cour de Vienne lui reprocha de manquer à la convention de Schnellendorf, & publia l'acte de cette convention, (33) figné le 9 octobre 1741. Mais il fuffit de lire cet écrit pour fe convaincre que ce n'était rien moins qu'une convention; mais feulement une préparation au traité qui fe fit dans la fuite. Les articles 7 & 8 difent clairement que le traité au fujet de la ceflion de la Siléfie, ne ferait conclu que vers la fin du mois de décembre; & il eft dit dans le 17^e article, que l'on fe réunira au printems, pour prendre des mefures, au cas que la paix ne fe faffe point. Il eft clair que ce n'était point là une véritable convention obligatoire de part ni d'autre. Vers la fin de 1741, les négociations furent rompues, & la guerre continua.

LA cour de Ruffie fit auffi des négociations au fujet des entreprifes du Roi fur la Siléfie.

On envoya au Roi le ministre de Brackel , pour lui faire des représentations , & pour lui déclarer que la cour de Pétersbourg se voyait obligée de remplir les obligations qu'elle avait contractées avec la cour de Vienne. En effet , lorsque la grande-duchesse Anne fut montée sur le trône , elle fit marcher des troupes vers les frontières de la Livonie. Cette princesse avait des sentimens très-favorables pour la cour de Vienne , & le comte de Munnich , son premier ministre , perdit toutes ses places , parce qu'il était attaché à la cour de Prusse. Sur ces entrefaites , le Roi envoya à Pétersbourg le colonel de Winterfeld , gendre du comte de Munnich , pour porter de nouvelles instructions à son envoyé à la cour de Russie. Mais la guerre de Suède changea la face des affaires , & la Russie ne songea plus à soutenir Marie-Thérèse

La Suède & le Dannemarck , qui avaient des ambassadeurs en Silésie , conseillèrent aussi de faire la paix. Mais leurs négociations étaient dirigées par des vues particulières. Le Roi de Dannemarck , qui voyait celui de Suède sur le bord de la tombe , voulait faire donner la couronne de ce royaume à son fils , & il avait un parti considérable parmi les Suédois. En confé-

quence, il tâchait d'engager les puissances étrangères à favoriser son dessein, ou du moins à n'y point porter obstacle. La Suède avait résolu de faire la guerre à la Russie. Le conseil d'état faisait qu'il y avait une alliance entre cet empire & la Prusse, & il tâchait de détourner le Roi de fournir des secours aux Russes. Il n'était pas difficile d'y réussir d'après les sentimens de la cour de Russie au sujet de la Silésie.

LES ennemis de la Prusse songèrent aussi à réveiller contre elle cet esprit de fanatisme & de superstition qui est si féroce lorsqu'il arme les peuples. On prétendit que c'était un grand danger pour la religion catholique qu'une grande province, comme la Silésie, où cette religion avait toujours dominé, fût soumise à un prince protestant tel que le Roi de Prusse; on représenta à la république de Pologne, qu'elle risquait beaucoup avec un tel voisin; & on assurait que le Roi qui ne songeait qu'à faire des conquêtes, se jetterait bientôt sur les évêchés de Wirzbourg & de Hildesheim. Le Roi qui fut toutes ces menées, ordonna à son envoyé à Ratisbonne de déclarer qu'il était très-éloigné de troubler qui que ce fût dans l'exercice de sa religion; & qu'il ne souffrirait jamais que l'on portât atteinte

à la liberté d'une des trois religions reçues dans l'Empire. Après cela, il fit publier un mémoire latin, où il prouva qu'il n'y avait aucun danger ni pour la religion catholique, ni pour la Pologne, s'il réunissait la Silésie à ses autres états. (34)

LES particuliers d'Angleterre & de Hollande qui avaient prêté huit millions à la cour impériale sur la Silésie, craignaient beaucoup de n'être pas payés. Mais le Roi fit déclarer à la Haie & à Londres, qu'il payerait ces dettes à proportion de ce qu'on lui céderait de la Silésie; & cette promesse fut remplie par le IX^e article de la paix de Breslau.

ON tâcha aussi de rompre la bonne intelligence qui régnaît entre la Saxe & la Prusse. Il parut un écrit dans lequel on s'efforçait de motiver des prétentions de la Prusse sur quelques endroits de la Lusace. (35) Le Roi qui n'y avait aucune part, le fit confisquer; & ordonna que l'on fit un procès à l'auteur, s'il se trouvait dans ses états. En même tems, il fit déclarer par son envoyé à la diète de Ratisbonne qu'il n'avait pas plus de desseins sur la Lusace que sur les évêchés de Hildesheim & de Wirzbourg; & que c'était par cette raison qu'il avait fait confisquer cet écrit.

IL y eut des négociations avec les maisons de Wirtemberg, Brunsvic & Saxe-Eisenach, pour quelques régiments qu'on leur demandait. Le Wirtemberg en céda deux; Eisenach un; & Brunsvic fournit quelques centaines de recrues pour compléter le nouveau régiment de fusiliers du prince Ferdinand de Brunsvic-Wolfenbuttel. Les princes de Schwarzbourg cédèrent aussi à la Prusse les compagnies de leurs troupes qui avaient été jusqu'alors à Rostok, sous le nom de troupes impériales.

ON fit avec le Roi de Dannemarck, en qualité de duc de Holstein, un traité par lequel Holstein-Gluckstadt, ou la ligne royale de Holstein, & la ligne ducale de la même maison, furent reçues au nombre des anciennes maisons des princes, qui ont alternativement voix & séance à la diète de Ratisbonne, & on leur donna le pas sur la principauté de Minden.

EN 1741, on fit des traités particuliers avec les Electeurs de Bavière & de Saxe, pour la reddition des déserteurs. Le traité que le Roi avait fait avec la Russie en 1740, ne lui servit pas beaucoup, puisque, comme nous l'avons vu, cette puissance était disposée à soutenir la Reine de Hongrie; & l'aurait fait infalliblement
fans

ans la guerre de Suède qui exigeait toutes ses forces.

LE Roi ayant appris aussi que la cour de Vienne voulait lever une somme de 1200,000 florins en Hollande sur les péages de l'escaut, fit protester contre ce projet, & il n'eut pas lieu.

Au commencement du mois de janvier 1742, le Roi fit célébrer le mariage du prince Auguste-Guillaume son frère aîné, père du Roi Frédéric-Guillaume II, actuellement régnant, avec la princesse Louise-Amélie de Brunswic, & bientôt après il alla rejoindre son armée en Moravie.

TROISIÈME PÉRIODE,
depuis la paix de BRESLAU, jusqu'à la
paix de DRESDE.

1742 - 1745.

LORSQUE le Roi fut de retour de la Silésie, il forma le projet d'aller aux bains d'Aix-la-Chapelle; & partit en effet de Potzdam le 20 d'août; d'Aix, il se rendit à Minden & Salzdahlen, où il fit une visite à la maison ducale de Brunswic; & le 11 septembre, il était de retour à Potzdam. Dans ce voyage, il vit ses régiments de Westphalie. Quelque tems après, il fit un voyage en Silésie avec ses deux frères aînés, & le prince Ferdinand de Brunswic. Il passa quelques jours à Breslau, visita toutes les forteresses de la haute Silésie, & revint à Berlin le 2 octobre. Les travaux & les dépenses de la guerre n'avaient pas éteint chez lui le goût de la musique & des arts. Il fit construire à Berlin

une très-belle salle d'opéra, & fit venir des chanteurs d'Italie, des danseurs & des danseuses de Paris; & les plus habiles d'entre eux furent mieux payés que ses ministres. Le premier opéra fut donné le 1 décembre 1742; c'était Cléopâtre, musique de Graun.

LES plaisirs ne firent pas oublier les affaires; la conquête de la Silésie, confirmée par le traité de Breslau, eut de l'influence sur plusieurs autres affaires politiques. Peu de tems après, le Roi fit un traité avec l'Electeur palatin, au sujet de la succession de Berg & Juliers. Le Roi Frédéric-Guillaume avait fait tout son possible pour terminer les différens relatifs à cette succession, sur laquelle il avait des droits incontestables; mais l'Electeur palatin avait trouvé moyen d'obtenir la garantie de la couronne de France, pour la possession de Juliers & Berg, dans la maison Palatine de Sulzbach, & le consentement de l'Empereur Charles VI, pour la possession éventuelle de ces pays dans cette maison. Il y avait apparence qu'après la mort de l'Electeur palatin Charles Philippe, qui était très-vieux, le Roi ne pourrait rentrer dans ces pays que les armes à la main; mais il se présenta une occasion d'arranger les affaires à

Pamiable & on en profita. Lorsqu'en 1741, le Roi se ligua contre l'Autriche avec la France & l'Empereur Charles VII, ces deux puissances lui accordèrent la possession de la Silésie, & moyennèrent en même tems un traité entre lui & la maison Palatine de Sulzbach, en vertu duquel le Roi laissait la succession de ces deux duchés aux lignes masculine & féminine de cette maison.

LA Saxe fut mécontente que l'on eût conclu la paix sans elle; Frédéric envoya un ambassadeur à Dresde pour détruire les mauvaises impressions qu'elle semblait avoir reçues; mais ses efforts furent inutiles, & cette puissance s'allia bientôt avec l'Autriche.

LE 18 novembre 1742, le Roi conclut avec l'Angleterre un traité de défense réciproque, & bientôt après, la Russie accéda à la paix de Breslau. On avait fait courir le bruit que le Roi allait envoyer à Clèves une armée de 30,000 hommes, pour punir les Hollandais, qui étaient sur le point d'envoyer des secours à la Reine de Hongrie; Frédéric fit dissiper ces inquiétudes par son envoyé à la Haie; & loin de songer à se renforcer de ce côté, il tira de Wesel près de 100 pièces de grosse artillerie, qu'il fit passer en Silésie.

EN 1743, le Roi fit plusieurs voyages dans ses états & en Franconie. Au mois de mars, il alla en Silésie, voir les nouvelles fortifications qu'il se fait construire. Les mois de mai, juin & juillet furent employés à faire la revue de ses troupes dans les principales villes de ses états. Au mois de septembre, il fut voir sa sœur à Bareith, & Voltaire fut du voyage. Il trouva à Anspach, le comte de Seckendorf, général impérial, qui l'invita à voir son armée campée à 8 lieues de cette ville, Frédéric y consentit; l'armée défila devant lui, & lui fit tous les honneurs de la guerre.

PENDANT la même année, il travailla avec ardeur à augmenter ses forces militaires, pour se mettre en état de conserver ses conquêtes & de défendre ses possessions. Il fit faire de grandes recrues dans les pays étrangers, augmenta les compagnies, créa de nouveaux régiments, releva les vieilles forteresses, en fit construire de nouvelles; & ne négligea rien de ce qui pouvait augmenter ses forces & sa puissance.

AU commencement de 1744, après les plaisirs du carnaval, & un voyage de Silésie, Frédéric alla aux eaux de Pirmont, où il resta jusqu'au mois de juin. (36) Pendant son séjour

dans cet endroit, le dernier duc d'Ost-Frise vint à mourir, & laissa à la couronne de Prusse une principauté riche & considérable.

EN 1694, l'Empereur Léopold avait donné à la maison de Brandebourg l'expectative de cette principauté; & les droits de Frédéric étaient incontestables. Dès qu'il apprit la mort du prince, il envoya 400 hommes détachés de la garnison de Wesel pour prendre possession de l'Ost-Frise. La chose n'éprouva aucune difficulté; les commissaires du Roi reçurent l'hommage en son nom & firent de nouveaux arrangements dans la province. On assembla les états, on redressa leurs anciens griefs, on exempta le pays d'enrôlement & de logements militaires, moyennant 40,000 écus par an, on rendit à la ville d'Emden 14 canons que les troupes du prince lui avaient pris dans différentes affaires, & on assura les habitans que ces canons ne feraient plus tournés contre eux.

LES Etats-généraux, qui avaient des sommes à exiger des états & du prince, entretenaient depuis plus de 100 ans une garnison à Emden & à Leerort; le Roi promit de payer, & fit dire aux Hollandais de se retirer. Ils ne se firent pas beaucoup prier, & Frédéric mit des garnisons

dans les principaux endroits de la principauté.

APRÈS cette prise de possession, le Roi fit demander l'investiture à l'Empereur, & se présenta à la diète pour jouir de la voix des princes d'Ost-Frise. Mais le Roi d'Angleterre & le comte de Wied & Runkel présentèrent des écrits à la diète, pour s'opposer à ces prétentions. Le premier en qualité d'Electeur de Brunswic & Lunebourg, se fondait sur un pacte de succession, fait en 1691 avec les princes d'Ost-Frise; mais la Prusse avait protesté contre ce traité, comme fait sans le consentement de l'Empereur, & contre les loix de l'Empire. Le comte de Wied demandait cette succession du chef de son épouse, & prétendait que c'était un fief mixte, dont les femmes pouvaient hériter. La dispute continua jusqu'à l'année suivante, & n'a jamais été terminée; mais le Roi est resté en possession de la principauté.

L'ARTICLE de la paix de Breslau, qui était le plus sensible aux ennemis de l'Autriche, c'est celui par lequel le Roi se retirait de leur alliance. Quand le cardinal de Fleuri annonça cette nouvelle à Louis XV, ce prince s'écria, *mon armée de Bohême est donc perdue!* cette crainte était

fondée. Depuis ce tems, l'armée combinée de France & de Bavière fut la victime d'un enchaînement de défâtres dont il est peu d'exemples. Vers la fin de 1742, les 30,000 hommes qui restaient de cette armée, & les deux maréchaux de France Belleisle & Broglie, étaient enfermés dans la forteresse de Prague, & furent assiégés, ou plutôt affamés par l'armée autrichienne. (37) Les maréchaux de France, qui souffraient moins de la famine que le simple soldat, rougissaient d'être obligés de se rendre, & sacrifiaient à un vain point d'honneur, la vie du citoyen & du soldat.

AU mois de décembre, la garnison était réduite à 14,000 hommes. Au milieu de ce mois, Belleisle résolut de se retirer de Prague & de Bohême. Après neuf jours de marche, il arriva à Eger, avec 8000 hommes qui lui restaient. Six mille avaient été détruits par le froid, la famine & les Croates. La France n'a point de Xénophon qui ait immortalisé cette retraite. Il n'y avait plus en Bohême aucun ennemi de l'Autriche. Marie-Thérèse se fit couronner à Prague au mois d'avril 1743. Ses troupes firent la conquête de la Bavière, & se réunirent à l'armée anglaise. Les Français furent

battus le 26 juillet près de Detlingen , & forcés de repasser le Rhin. Charles VII avait perdu son électorat , & sa faiblesse seule engagea ses ennemis à lui laisser une retraite au milieu de son empire. Le lord Stair , général anglais , par respect pour sa dignité , & plus encore par compassion pour ses malheurs , lui assura une retraite tranquille à Francfort sur le Mein. En effet , le fort de ce prince était déplorable ; & il se voyait trop puni d'avoir servi d'instrument aux desseins de la France. A la fin , ses faibles troupes se déclarèrent neutres , & l'Electeur de Cologne son propre frère , reçut des subsides des Anglais , & passa du côté des Autrichiens. Charles se voyant abandonné voulut faire un traité avec l'Angleterre , & ne demanda que 100,000 écus pour ses dépenses les plus nécessaires ; mais le parlement répondit , qu'il n'était pas à propos de décharger la France du fardeau d'un tel allié. Tel fut le succès des projets de la France ; & Belleisle s'était vanté d'aller donner des loix à Marie-Thérèse sur les remparts de Vienne.

Cette princesse était encouragée par le succès de ses armes , & animée par l'idée de l'oppression dont on l'avait menacée. Le traité de

Worms lui avait procuré un nouvel allié, dans la personne du Roi de Sardaigne; la Hollande & l'Angleterre se faisoient marcher des armées nombreuses pour sa défense; l'Empereur n'étoit plus qu'un objet de pitié, la plupart des Electeurs & des autres princes de l'Empire penchaient pour elle, & elle avait fait une alliance avec l'Electeur de Saxe, pour s'affurer de son fort. De cette manière, tout le fardeau de la guerre retombait sur la France & l'Espagne. La dernière n'avait attaqué que du côté de l'Italie. La France qui n'avait paru jusqu'alors qu'en qualité d'alliée de l'Empereur, déclara la guerre à la Reine de Hongrie & au Roi d'Angleterre, au commencement de 1744. Le Roi des deux Siciles accéda à l'alliance de la France & de l'Espagne, & l'Europe sembloit menacée d'une longue guerre.

La France attaquait le Roi d'Angleterre en qualité d'Electeur de Hanovre, & menaçait ses possessions en Allemagne. Aussitôt ce prince demanda au Roi de Prusse, 10,000 hommes de troupes auxiliaires promises par le traité de Westmünster. Frédéric répondit que comme la France se trouvoit offensée, & qu'elle regardait le Roi d'Angleterre comme l'agresseur, il fallait

examiner les raisons des deux partis , pour déterminer les secours.

Il était naturel de regarder la situation avantageuse de Marie-Thérèse comme une suite de la prépondérance de la Prusse , & de la paix que cette princesse avait conclue avec Frédéric. Ce prince sentit toute son influence , & il ne put résister au désir de se rendre l'arbitre de toutes ces puissances , & de procurer par son secours des conditions avantageuses aux plus faibles. Le 13 mai 1744 , il fit une alliance à Francfort sur le Mein avec Charles VII , la France , le Palatinat & la Hesse , contre la maison d'Autriche. (38) On voulait , disait-on , soutenir la constitution germanique , rendre le repos à l'Allemagne , & maintenir la dignité impériale. En conséquence , on avait décidé d'essayer toutes les voies possibles de la médiation & de la douceur , pour engager la cour de Vienne à reconnaître l'Empereur , à lui rendre son électorat & ses pays héréditaires , & à lui livrer les archives de l'Empire qui étaient à Vienne. Il s'agissait aussi d'établir en Allemagne une trêve générale pendant laquelle , tous les états de l'Empire travailleraient à terminer par les voies de droit les différens qui subsistaient encore

au sujet de la succession de la maison d'Autriche.

ON pensait bien que la cour de Vienne n'accorderait point ce qu'on lui demandait ; & que toutes ces médiations pacifiques, n'étaient qu'un moyen de se mêler dans la guerre. En effet, l'ambassadeur de Prusse à Vienne voyant que toutes ses représentations étaient inutiles, partit de cette ville le 9 août, en assurant que c'était à regret que le Roi son maître se voyait obligé d'en venir à des extrémités, vis-à-vis de la cour de Vienne ; & d'envoyer des secours à l'Empereur. Le 10, on communiqua à Berlin, à tous les ministres étrangers un écrit (39) qui exposait les raisons qui engageaient le Roi à fournir des secours à l'Empereur ; cet écrit finit par ces mots : *le Roi ne demande rien pour lui, il n'a pris les armes que pour rendre à l'empire d'Allemagne sa liberté, à l'Empereur sa dignité, & à l'Europe le repos.*

LA cour de Vienne publia un article secret qu'elle prétendait faire partie du traité de Francfort. Il portait que le Roi de Prusse voulait aider l'Empereur à conquérir la Bohême, & que pour ce service, il garderait & incorporerait à la Silésie, le morceau de ce royaume situé entre

l'Elbe & la Silésie, depuis Kœnigsgratz jusqu'aux frontières de la Saxe.

LE Roi nia publiquement l'existence de cet article secret, & déclara que ce n'était qu'une pure invention. (40)

LE Roi était parti de Potzdam le 15 août, avec ses deux frères, le prince héréditaire & le prince Henri; & avait suivi son armée qui marchait en trois colonnes. La première, conduite par le Roi lui-même, passa par la Saxe, & campa le 25 à Péterswalde en Bohême; la seconde, commandée par le prince héréditaire de Dessau, traversa la Lusace, passa par Zittau & Crottau en Bohême, & vint camper le 31 à Brandeis. Le général Schwérin conduisait la troisième, qui s'établit d'abord dans le cercle de Kœnigsgratz. Ces trois colonnes se réunirent le 4 septembre, pour assiéger Prague.

POUR prendre cette ville, il fallait attendre la grosse artillerie qu'on faisait venir sur l'Elbe, sous une forte escorte commandée par le major-général de Bonin. Les Autrichiens avaient arrêté le cours de ce fleuve, en coulant à fond des bateaux chargés de pierres, & ils avaient mis une garnison dans le château de Teschen, situé sur l'Elbe & qui domine sur tous les environs. Le

colonel de Kahlbutz prit ce château , fit la garnison prisonnière , & alors l'artillerie put s'avancer sans obstacle jusqu'à Leutmeriz sur l'Elbe , d'où elle fut conduite par terre jusqu'à Prague. La ville fut bombardée , & se rendit. La garnison composée de 20,000 soldats nouvellement enrôlés fut faite prisonnière.

LORSQUE l'armée prussienne était entrée en Bohême , l'Autriche n'avait pas des forces assez considérables pour lui résister. On avait ordonné au comte de Bathiani, qui commandait en Bavière , de laisser une garnison suffisante dans ce pays , & de voler , avec le reste de ses troupes , au secours de Prague ; mais malgré toute sa diligence , il ne put aller que jusqu'au cercle de Raconitz , & il y entraît lorsque les Prussiens étaient déjà aux portes de Prague. Ce général n'ayant que 20,000 hommes , ne pouvait risquer une bataille. Il envoya en avant le général de Festetitz , avec une forte avant-garde ; & pendant le siège de Prague , il se fortifia à Idiz , derrière Beraun. Il forma son avant-poste à cette dernière ville , & y mit une forte garnison. Le 5 septembre , le Roi détacha le comte de Haacke , avec cinq bataillons & 600 houffards , pour prendre cette ville , qui était

à six lieues de Prague. L'action commença le 6. L'ennemi était plus fort qu'on ne l'avait cru. Festetitz vint au secours des assiégés, & Haacke ayant été blessé, fit une retraite en quarré, qui lui mérita des éloges & des récompenses de la part du Roi. L'infanterie prussienne fut si ferme, que les attaques réitérées du général Luchese qui commandait la cavalerie ennemie, ne purent jamais la rompre.

LORSQUE les troupes prussiennes furent entrées dans Prague, le Roi lui fit prêter serment à l'Empereur, & y laissa une garnison de ses troupes. Après cela, voyant que l'hiver approchait, il voulut profiter du peu de tems que la saison lui laissait encore. Il fit amener à Prague, le gros bagage de l'armée, pour faire plus de diligence dans sa marche. En même tems, il envoya en avant, le lieutenant-général de Nassau avec 10 bataillons & 30 escadrons, qu'il chargea de faire des magasins de vivres & de fourage pour l'armée qu'il allait conduire, & de prendre les places de Tabor, Budweis & Frauenberg qui étaient occupées par l'ennemi. Le général s'acquitta de toutes ces commissions avec autant de succès que de promptitude, Tabor se rendit le 23 septembre, Budweis le 30, & Frauenberg quelque tems après.

LE 19 septembre, le Roi partit de Prague, & se rendit par Tabor & Bechin à Tein, où il arriva le 3 octobre. Nassau avait formé à Tabor son principal magasin, desorte que la marche fut fort commode. Mais alors le prince Charles de Lorraine arriva du Rhin avec la principale armée, après avoir poursuivi les Français jus-qu'en Alsace. Son armée était composée de 90,000 hommes en comptant 24,000 Saxons qui s'y étaient joints. Il se réunit à Bathiani sans que le Roi put l'en empêcher, & il fut prendre des positions si avantageuses & faire des marches si savantes, qu'il évita toujours une action décisive, & poussa sans cesse les troupes prussiennes d'un poste à l'autre.

LA réunion se fit le 1 octobre. L'Electeur de Saxe en se déclarant contre le Roi de Prusse, avait renforcé l'armée de ses ennemis, & empêchait celle des prussiens qui était en Bohême, de recevoir des vivres par la voie de l'Elbe.

LE 3, le Roi passa la Mulde & campa dans les environs de Wodnian, où il appella vers lui le général de Nassau. Le prince Charles fit des mouvemens qui semblaient tendre à couper au Roi toute communication avec Prague, d'où il tirait ses vivres; ce qui obligea ce dernier de

de se retirer. Les troupes légères du prince qui étaient fort supérieures à celles du Roi, travaillaient sans cesse à couper les vivres aux Prussiens; & le lieutenant-général de Janus avait eu avec eux, près de Mühlhausen, une escarmouche, dont elles ne s'étaient pas tiré à leur avantage. Le 8, le Roi voyant que l'ennemi était campé si avantageusement qu'il ne pouvait l'attaquer avec quelque espoir de succès, repassa la Mulde près de Tein. Le général Nadaffi, passé aussi cette rivière, se place au-delà de Tein, & bloque Tabor où le prince Henri, frère du Roi, était resté malade, & où il y avait un gros magasin, avec tous les bagages. Le colonel de Kalnein qui commandait la forteresse, refusa de se rendre & se défendit contre plusieurs assauts; les assiégeants se retirèrent, & le général de Nassau que le Roi avait envoyé avec 8 bataillons & 35 escadrons pour faire lever le siège, ne trouva plus d'ennemis à son arrivée. Dans la retraite de Tein à Tabor, le Roi avait formé son arrière-garde des bataillons de grenadiers de saint Surin, & Geist, soutenus par les régiments de houffards de Zieten & Ruefch. Le 9, le général Nadaffi attaqua les postes de Tein, mais les grenadiers & les houffards firent une si vigoureuse

VIE DE F. TOM. I.

G

résistance que la marche continua jusqu'à l'armée du Roi, sans perdre la moindre chose du bagage.

LE Roi passa Béchin & Tabor ; pour se rendre à Konopischt ; & le 18 octobre, il campa vers ce dernier endroit. Le prince Charles passa la Mulde le 15 pour le suivre, & campa près de Chlumetz. Cette position coupa aux garnisons prussiennes de Tabor, Budweis & Frauenberg toute communication avec l'armée du Roi ; & le corps auxiliaire de Saxe qui avait passé la Mulde le 21 octobre près de Woworn, se joignit le lendemain à l'armée autrichienne, près de Wofeczan. Un détachement de grenadiers autrichiens & de troupes légères qui venait de Moravie essaya, sous la conduite du colonel Franquini, d'enlever par ruse un magasin prussien qui était à Pardubitz, à la queue de l'armée ; mais la garnison se défendit si bien, que les agresseurs furent repoussés avec une perte considérable. C'était le 19 octobre. Quelques grenadiers autrichiens déguifés en payfans, s'étaient avancés vers la place, avec des voitures de fourage, & une troupe assez considérable les suivait secrettement, pour entrer dans la forteresse avec eux. Mais la ruse fut découverte, & l'ennemi obligé de se retirer après avoir mis le feu au magasin.

LA quantité de troupes légères autrichiennes qui couraient de côté & d'autre , empêchaient les commandants des garnisons prussiennes de recevoir les ordres du Roi , qui voulait qu'ils se retirassent. Le major-général de Creutzer , qui commandait à Budweis , soutint un siège de 11 jours , & tua aux assiégés 10 officiers & 200 foldats. Enfin n'ayant plus de poudre , il se vit obligé de se rendre prisonnier avec la garnison. Le colonel de Kalnein se défendit jusqu'au 23 octobre , dans la forteresse de Tabor , contre les efforts du général Ghilani ; mais n'ayant aucun secours à espérer , il fut obligé de se rendre , ainsi que le major Conradi qui commandait à Frauenberg , & tous deux furent faits prisonniers de guerre le même jour , avec leurs garnisons.

Le Roi ne pouvait s'opposer à ces conquêtes , parce que le prince Charles était posté d'une manière très-avantageuse , à trois lieues de lui. Mais il résolut de l'attaquer , & le 24 octobre , il s'avança tout près de l'aile gauche des ennemis , composée en grande partie des Saxons auxiliaires. Il se trouva entre lui & l'armée ennemie un ruisseau marécageux qui l'arrêta dans sa marche , & l'empêcha d'attaquer. Le lendemain , le Roi tenta de nouveau d'attaquer

l'armée du prince en flanc ; mais l'armée prussienne étant arrivée dans les environs de Neweklow , trouva un si grand nombre d'étangs & de marais , que la cavalerie ne put s'approcher de l'armée ennemie. Le Roi retira son armée dans le camp de Konopischt , & le général de Nassau conduisait l'arrière-garde. Bientôt après, le Roi forma le projet de retourner par Zassawa , & il envoya Nassau pour s'emparer des passages de Commerbourg & Zassawa qui pouvaient favoriser cette route, & qui étaient occupés par les ennemis. Le prince chassa le général Chilani, qui occupait ces postes , & continua sa route jusqu'à Colin , où il s'établit le mieux qu'il lui fut possible. Le 26 octobre le Roi passa aussi par Zassawa , & se posta près de Pischeli. Il voulait prendre le poste de Kuttenberg , mais le prince Charles y avait déjà mis une garnison avant son arrivée , & l'armée prussienne qui s'avancait à Colin par Zasmuck & Costeletz , trouva déjà le mont St. Jean devant Kuttenberg , gardé par un détachement ennemi de 8000 hommes ; & l'armée autrichienne campée de manière , qu'il était impossible d'en approcher. Le Roi campa près de Colin le 4 novembre, mais la rigueur

de la faison & la difette de fourage , lui firent prendre la réfolution de mettre fes troupes en quartier d'hiver derrière l'Elbe. En effet , le 8 , il passa ce fleuve , & se posta sur la rive droite , de manière à pouvoir couvrir les postes de Colin & de Pardubitz. Il forma aussi de lieue en lieu des postes de grenadiers & de houffards , pour observer l'ennemi , & avertir à tems , s'il tentait de passer l'Elbe. Nassau resta à Colin avec 13 bataillons & 10 escadrons , pour défendre ces postes ; & il repoussa trois fois les attaques de l'ennemi qui voulut s'en emparer.

LE 15 novembre , l'armée ennemie , ayant tâché en vain de passer l'Elbe , près de Pardubitz & de Przelautsch ; voulut essayer de le faire dans un autre endroit. Comme le fleuve est guéable en plusieurs endroits , entre Colin & Pardubitz , il fut aisé aux Autrichiens d'envoyer de l'autre côté des houffards , qui se mirent en embuscade dans un grand bois , & qui , au moment du passage , éloignèrent les officiers & les houffards prussiens , qui étaient chargés d'avertir les autres. Le 19 dans la matinée , un corps de grenadiers Hongrois & Saxons , commandé par les généraux de Schulenbourg & de Haxthausen , passa le fleuve en deux endroits près

de Teinitz. Le bataillon de grenadiers de Wedel, soutenu par celui de Buddenbrok, se défendit courageusement pendant quelque tems; mais enfin, ils furent obligés de céder au nombre; toute l'armée autrichienne passa bientôt, & on coupa aux Prussiens toute communication avec Colin. Par là, le Roi se vit obligé de songer aux moyens de faciliter la jonction du général de Nassau qui était à Colin. En conséquence, aussitôt après le passage, il se posta près de Wischeniowitz, & les ennemis s'étant avancés vers Chlumetz, il campa si près de l'armée ennemie qu'elle ne put s'opposer davantage à la retraite de Nassau, qui passa par Neu-Byczow & Nechanitz, & se joignit le 24 novembre à l'armée prussienne. Cette retraite passe pour un chef-d'œuvre.

ALORS le Roi songea à se retirer de Bohême en Silésie. Il passa par Kœnigsgrätz, Jaromirs & Trautenau. Le 27 novembre, il y eut une action près de Jaromirs. Les ennemis attaquèrent l'arrière-garde des Prussiens; mais après un feu de quatre heures, ils furent repoussés, & la perte fut égale de chaque côté. La grosse artillerie & les bagages furent attaqués entre Liebau & Trautenau. Le major-général de Bosse les escortait avec un détachement considérable.

On en vint aux mains, & les Prussiens se défendirent avec tant de courage, qu'il n'y eut pas un seul chariot de perdu. Au commencement de décembre, toutes les troupes prussiennes avaient quitté la Bohême, à l'exception de la garnison de Prague.

LORSQUE les Autrichiens eurent passé l'Elbe, la garnison de Prague, commandée par le lieutenant-général d'Einfiel, se trouva coupée du gros de l'armée. En conséquence, elle reçut ordre de fortir de la place, & de se retirer en Silésie. Cette retraite, qui ressembloit assez à une fuite, ne put se faire sans une perte considérable. Les soldats avaient ordre de sauter par dessus les fortifications. Pour le faire sans danger, il avait fallu abandonner les postes de bonne heure; ce qui donna aux bourgeois le tems de s'emparer des portes & des remparts. Aussitôt l'ennemi qui étoit dans le voisinage avec 500 hommes, entra dans la ville & s'empara des passages avant que l'avant-garde des Prussiens fût tout-à-fait sortie, & pût attaquer leur arrière-garde. Les Prussiens furent obligés de laisser à Prague quelques milliers de soldats malades, & la plus grande partie des bagages & du canon. L'armée se retirait par Belwarn,

Leutmeritz , Leipa & Gabel. Mais lorsque le corps que conduisait Einsidel fut arrivé à Reichenberg , il se trompa de chemin , prit à gauche au lieu de prendre à droite , rencontra un corps de Saxons , commandés par le général d'Arnim , & fut obligé de camper près de Hohwalde. L'ennemi était bien supérieur , & la situation d'Einsidel très-fâcheuse. Mais le Roi envoya , pour le dégager , le général de Nassau avec un corps de 12,000 hommes. Alors les Saxons craignant de se trouver entre deux feux , se retirèrent vers Reichenberg , & laissèrent les passages libres. Le 16 décembre , cette malheureuse garnison arriva , accablée de fatigue , en Silésie où elle prit ses quartiers d'hiver. (41)

LORSQUE le Roi était entré dans la Bohème en 1744 , il avait laissé dans la haute-Silésie , sous la conduite du général Marwitz , un corps de 15 à 18,000 hommes qui était campé près de Neustadt , dans la principauté d'Oppeln. Ce corps était destiné non-seulement à faire des incursions dans la Moravie , & à mettre cette province à contribution , mais aussi à défendre la Silésie contre les incursions des Hongrois. En effet , le comte de Palfy , palatin de Hongrie , avait envoyé par ordre de la Reine une lettre

circulaire à toute la noblesse de Hongrie pour l'inviter à prendre les armes. Les Hongrois s'assemblèrent au mois de décembre 1744 ; & ils marchaient contre la Silésie , lorsque les troupes prussiennes quittaient la Bohême.

LE Roi crut pouvoir les arrêter par des raisons , & le général Marwitz publia , par ses ordres , un écrit où on les assurait qu'on ne travaillait que pour la paix , & qu'on n'avait aucune envie de les inquiéter. (42) Les Hongrois n'écoutèrent point ces raisons , & le général ne put s'établir dans la Moravie , ni exiger des contributions au delà des frontières. Au mois de septembre , il mit des garnisons dans toute la haute-Silésie autrichienne , forma un camp fortifié près de Troppau , & fit chasser par un détachement , commandé par les colonels Calfow & Malachouski , les houffards & les régiments provinciaux qui étaient près de Fulneck & Wagstadt ; & on les repoussa fort avant dans la Moravie. Au mois d'octobre , il se préparait à faire dégager par les payfans de Silésie , les abattis qui bouchaient les passages de la Moravie , mais les insurgents d'un côté , & de l'autre des détachements de l'armée autrichienne , l'obligèrent , au mois de décembre,

d'abandonner Troppau & Jägerndorf & de se retirer jusqu'à Oppeln.

LE Roi qui se rendit le 13 décembre de Schweidnitz à Berlin, laissa au prince Léopold de Dessau le commandement de toute l'armée restée en Silésie. Ce vieux héros conserva les postes des frontières de Bohême, destinés à couvrir la basse-Silésie; il renforça le corps de troupes qui était près de Frankenstein, sous les ordres du général Leuwald, fit assembler dans les environs d'Otmachau & de Neisse, 25 bataillons & 90 escadrons, dans le dessein de repousser les ennemis qui étaient entrés dans la basse-Silésie; & il y réussit, comme nous le verrons bientôt.

LES succès des armes autrichiennes firent concevoir à la Reine de Hongrie, l'espoir de reconquérir la Silésie. Elle fit connaître ses intentions, & tâcha de gagner l'affection des habitants par un manifeste, (43) & par la douceur. Par le premier, elle déclarait aux Silésiens que le Roi de Prusse avait rompu le traité de Breslau, par lequel elle lui avait cédé la Silésie, & qu'en conséquence, ils devaient la regarder comme leur souveraine légitime. Le Roi fit répondre par une pièce de la même nature (44) qui engageait

les Silésiens à lui rester fidèles , & leur défendait de favoriser les entreprises de ses ennemis , de quelque manière que ce pût être. Il révendiqua par des lettres avocatoires , tous ses sujets qui étaient au service de la Reine ; & la Reine de son côté défendit aux habitants de Silésie & de Glatz d'obéir à cet ordre , parce que la paix de Breslau leur laissait la liberté de servir celle des deux puissances qu'ils voudraient ; & que la province de Silésie lui appartenait , à cause de la rupture du traité de Breslau. Tous ces écrits n'étaient rien sans les armes. Le prince Charles vint le 18 décembre en Silésie avec la principale armée autrichienne ; mais cette prise de possession n'eut pas de longues suites ; car le prince de Dessau le repoussa le mois suivant.

ALORS l'armée autrichienne sortit en diligence de la haute-Silésie , & se retira dans les montagnes des frontières de la Moravie , en rompant dans sa marche , tous les ponts qu'elle trouva sur son passage. Le prince fit aussi chasser les ennemis des environs de Patzchkau , Weidenau & Johannisberg. Le lieutenant-général de Leuwald fut chargé de la commission & l'exécuta ; tandis que le comte de Podewils les chassait des environs d'Oppeln. Le major-

général de Kalfow & le colonel de Schwérin, marchèrent contre le général Caroli qui était entré dans les terres de Rosenbergh, Bernstadt & Oels, & le forcèrent de quitter ce pays; la forteresse de Cosel qui avait été investie jusqu'alors, fut délivrée; & le lieutenant-général de Nassau, qui avait été envoyé à Ratibor avec un corps de troupes, s'était distingué dans ces contrées, & avait mis des garnisons dans Ratibor, Huetschin, Oderberg & Beneschau.

Leuwald eut ordre de chasser l'ennemi du comté de Glatz. Le 14 février, il y eut une action assez vive près de Habelswerth. Leuwald resta maître du champ de bataille, & l'ennemi évacua le comté. Les troupes se retirèrent en quartier d'hiver; mais elles n'y restèrent pas longtems en repos; car au mois de mars, les insurgens reparurent en foule dans les principautés d'Oppeln & de Ratibor.

AU mois d'avril, les troupes combinées d'Autriche & de Saxe, qui avaient pris leurs quartiers d'hiver sur les frontières de la Moravie & de la Bohême, commencèrent à faire des mouvemens, & à s'avancer vers Kœnigsgrätz. Leurs troupes légères, commandées par le général Nadaffi, entrèrent dans les terres de

la basse-Silésie , & les insurgens commencèrent de nouveau à se répandre dans la haute-Silésie. Le 8 avril, ils attaquèrent Rosenbergh , & firent prisonnier le major de Schaffstedt , qui commandait dans cette place , ainsi que le lieutenant-colonel de Davied , qui était accouru à son secours. Depuis ce tems , il y eut presque tous les jours des escarmouches. Le major-général de Haut-charmoi , & le colonel de Winterfeld firent prisonniers quelques centaines d'insurgens près de Grosstrelitz & de Wirbitz ; & le Roi qui ne doutait pas que l'armée combinée ne cherchât à faire une irruption dans la basse-Silésie , fit de bons préparatifs pour la recevoir. Il retira ses troupes de la haute-Silésie , & assembla toutes ses forces dans la principauté de Schweidnitz.

LE 22 avril , le comte de Dohna se retira de Troppau & des environs. Les hussards ennemis voulurent le suivre , mais le lieutenant-colonel de Dewitz les repoussa , & la marche fut heureuse. Le magasin d'Jægerndorf fut transféré à Neustadt , l'ennemi attaqua le convoi du général de Rochow , & prit quelques chariots.

LE 22 mai , le Margrave Charles quitta Jægerndorf & se retira à Neustadt. Dans sa marche,

il fut attaqué par un corps considérable de troupes ennemies ; il y eut une action fort vive, où les Autrichiens perdirent beaucoup de monde. Deux jours avant cette action, Neustadt avait été attaqué ; mais sans succès , quoique la garnison fût faible.

AU mois d'avril , tous les Prussiens s'étant retirés des montagnes vers Schweidnitz , les troupes légères de l'avant-garde des Autrichiens occupèrent les villes de Hirschberg , Landshout & Schmiedeberg , & levèrent par-tout de fortes contributions. Le Roi envoya dans la contrée de Landshout , le colonel de Winterfeld , qui fut soutenu par les généraux du Moulin & Stille. Le premier mai, Winterfeld attaqua quelques centaines d'ennemis , & s'établit le 20 près de Landshout. Là, il fut attaqué le 22 mai par l'avant-garde autrichienne , & enfermé de toutes parts. Après un combat de cinq heures , le régiment de dragons de Mœllendorf vint à son secours , sous la conduite du général de Stille ; l'ennemi fut chassé des hauteurs , & poursuivi jusques dans la plaine de Grissau. (45)

LORSQUE les troupes prussiennes se furent retirées de la haute-Silésie , les ennemis profitèrent de cet éloignement ; & le 27 mai , les

Autrichiens prirent d'assaut la petite forteresse de Cofel, située sur l'Oder. Elle était gardée par un bataillon d'un régiment de Saldern; le major-général de Saldern, qui en avait le commandement, était mort quelques jours avant cette prise, & le colonel de Foris commandait à sa place. Un enseigne qui avait déserté, avait indiqué aux ennemis la manière la plus avantageuse d'attaquer la place; le colonel de Buccow profita de ses avis; la place fut prise & la garnison prisonnière.

Le 13 mars, le Roi était parti pour rejoindre son armée en Silésie, & il s'arrêta d'abord à Neisse. Comme la marche de l'armée combinée n'était plus douteuse, il rassembla toutes ses forces, & s'avança vers l'ennemi. Charles était posté très-avantageusement, il s'agissait de l'attirer des montagnes dans la plaine, & le Roi y réussit par ruse. Il feignit de vouloir se retirer vers Breslau; il fit travailler aux chemins, & un Italien établi à Schweidniz qui servait d'espion à l'armée autrichienne, fut obligé de donner avis au prince Charles, que les Prussiens étaient sur le point de se retirer vers cette ville. A cette nouvelle, le prince se hâta de fortir des montagnes.

LE 3 juin, les deux armées étaient en présence. L'aile gauche des Prussiens était appuyée contre Schweidnitz, & la droite contre le village de Jauernick. L'armée autrichienne avait son aile droite près de Freideberg, & les Saxons qui formaient la gauche se trouvaient vers Ronstock. L'endroit paroissait propre à une bataille. Mais au commencement de la nuit, le Roi fit marcher son armée vers Strigau; & pendant la nuit, il fit garnir de grenadiers & de canons les hauteurs qui sont près de cette ville. Les ennemis trompés par les feux du camp qu'on avait laissés allumés, ne soupçonnèrent point cette marche. Mais à la pointe du jour, l'artillerie tonna, du haut de ces hauteurs, sur la cavalerie saxonne qui était vis-à-vis. En peu de tems, elle fut mise en désordre & forcée de céder; l'infanterie en fit autant, & bientôt toute l'aile gauche. L'attaque ne fut pas moins heureuse sur l'aile des Autrichiens, qu'un marais empêchait de soutenir les Saxons. Après quelque résistance, elle céda à l'impétuosité des dragons prussiens, & on leur prit 2500 hommes & 67 étendarts. Le prince Henri, frère du Roi, âgé de 18 ans, faisait dans cette affaire, le service d'aide-de-camp général.

QUATRE

QUATRE mille Autrichiens ou Saxons restèrent sur le champ de bataille. Neuf mille furent faits prisonniers, parmi lesquels on comptait quatre généraux & deux cents officiers. Les Prussiens qui perdirent environ deux mille hommes, prirent 76 drapeaux, 8 étendarts, 6 paires de timbales & 63 canons. (46)

RIEN n'est plus étonnant que la malheureuse facilité avec laquelle on répare, de nos jours, ces fortes de pertes. Le prince Charles se retira en Bohême avec les débris de son armée, & le 20 juin, elle était campée près de Kœnigsgrätz & en assez bon état, pour espérer d'en imposer au vainqueur qui la poursuivait.

EN effet, après la bataille de Frideberg, le Roi se rendit en Bohême, & s'approcha des bords de la Metau; mais le prince Charles s'était campé très-avantageusement derrière Kœnigsgrätz, sur le bord de l'Adler, de manière qu'il avait cette ville en front, & que les flancs & la queue étaient défendus par des marais, des bois & des montagnes. Le Roi campa près de Cralowelhot. Le 26 juin, il envoya delà le lieutenant-général de Nassau avec un corps de 8 bataillons & de 15 escadrons, dans la haute-Silésie, pour délivrer ce pays des incursions

continuelles des troupes légères autrichiennes, & reprendre Cosel, s'il était possible.

CET habile général dirigea sa marche vers Reichenstein. Cette marche fit craindre aux ennemis qui se trouvaient dans la basse-Silésie, qu'on ne leur coupât les communications; & tous se retirèrent à Neustadt. Mais lorsque Nassau eut rassemblé tous les renforts qui lui étaient destinés, il s'avança contre Neustadt, attaqua vivement l'ennemi, lui prit plus de 200 chevaux de hofards, & le força à quitter la ville & à se retirer vers Jægerndorf. Alors Nassau s'établit près de Neustadt, & fit des préparatifs pour reprendre Cosel. L'ennemi qui avait rassemblé dans cette contrée un corps de troupes considérable, fit plusieurs efforts contre les postes prussiens de Ziegenhalz & Falkenberg; mais il fut vivement repoussé par le lieutenant-colonel de Kalkreuth & le major de Queis. Il fit aussi sur l'aile gauche des prussiens des tentatives qui ne réussirent pas mieux. Partout il fut repoussé avec perte. Nassau loin de faire attention à ces escarmouches, fit des mouvements vers Freudenthal, Wurbenthal & Engelsberg, pour faire accroire à l'ennemi qu'il voulait tenter d'entrer dans la Moravie de ce côté, & lui faire prendre

le changé sur le deſſein qu'il avoit d'afſiéger Coſel. Lorſque tout fut préparé pour le ſiége, il ſe mit en marche, & s'avança droit vers Léobſchutz; mais tout d'un coup, il tourna à droite, & parut devant Coſel le 26 août; au moment où le major-général de Hautcharmoi ſe montra de l'autre côté avec un corps de troupes & des bateaux chargés de proviſions. Il ſe campa avantageuſement, & ſe fortifia de manière qu'il étoit impoſſible d'approcher de la fortereſſe, & que l'armée ennemie forte de 20,000 hommes, ne pouvoit riſquer de faire lever le ſiége, ſans s'expoſer à un danger évident. Dans la nuit du 31 août au 1 ſeptembre, la fortereſſe fut priſe; & le baron de Flandrini qui y commandoit, fut priſonnier avec ſa garniſon.

APRÈS la priſe de Coſel, le général de Naſſau ſe poſta entre Jægerndorf & Neufſtadt dans les environs de Hohenplotz & Roſwalde; & il ſ'y fortifia de manière à couvrir la baſſe-Siléſie, & à pouvoir en même tems obſerver l'ennemi. Au mois d'octobre, le Roi lui envoya un renfort, commandé par le major-général de Winterfeld; alors il fit un mouvement en avant, pour chaffer l'ennemi de toute la Siléſie; il mit

des garnisons à Troppau & Jägerndorf, ainfi qu'à la fortereffe de Gratz. Le 20 octobre, il attaqua le corps ennemi près de Hultfchin, il lui tua 100 hommes, & l'obligea à fe retirer vers Tefchen & la Moravie. Après cela, il leva dans la Moravie des contributions & des vivres, & s'avança dans cette province jufqu'à Borowa. Mais l'ennemi reçut des renforts confidérables de fon armée principale; & au milieu de novembre, fes troupes légères parurent en grand nombre dans les environs de Schweidnitz, & dans les endroits habités des montagnes de Siléfie, & tirèrent par-tout de grandes contributions. Ces circonftances obligèrent le général de Naffau à fe retirer de Troppau vers la baffe-Siléfie, & c'est ce qu'il fit le 19 novembre; renonçant au projet d'entrer plus avant dans la Moravie. Après quelques efcarmouches qui tournèrent à l'avantage des Pruffiens, il parvint à chaffer de la baffe-Siléfie tous les partis ennemis qui s'y trouvaient. Au milieu de décembre, le Roi lui ordonna de retourner dans la haute-Siléfie, de s'y établir d'une manière folide, & de chaffer les ennemis qui y fe faient de nouvelles incursions depuis fon départ. Il alla jufqu'à Neiffé, mit de nouveau des garnifons

à Oppeln & Patſchau ; & le 26 décembre , il ſe préparait à attaquer l'ennemi , lorsqu'il apprit que l'on avait fait la trêve qui fut ſuivie de la paix. Il reçut ordre de ſuſpendre les hoſtilités contre les troupes & les pays Autrichiens. Le ſeul échec des Pruffiens dans cette entrepriſe , c'eſt qu'un détachement commandé par le colonel de Krumenau & le major de Hirsch , exigeant des contributions dans la Moravie , ne prit pas aſſez de précautions , fut attaqué le 7 novembre auprès de Bentſch , & battu par un corps d'ennemis ſupérieur en nombre.

PENDANT l'été , les deux grandes armées étaient reſtées en Bohême , aſſez près l'une de l'autre ; mais il n'y eut que quelques eſcar-mouches entre des petits partis ; & il eſt très-vraiſemblable que les démarches que ſe fait alors le Roi d'Angleterre pour amener à la paix les uiſſances ennemies , furent en partie cauſe qu'il n'y eut point d'action déciſive. Le 19 juillet , le Roi paſſa l'Elbe près de Lochanitz , & campa près de Chlom , environ à deux lieues de la grande armée ennemie. Mais il n'y eut point de bataille. Les chefs de l'armée ennemie qui avaient une quantité prodigieuſe de troupes légères , s'occupèrent uniquement à empêcher

le Roi de trouver des vivres & du fourage, afin de l'obliger à quitter la Bohême sans livrer bataille. Lorsque le prince Charles eut reçu des renforts, il passa l'Adler, & établit son camp près d'Aujest dans une situation fort avantageuse; car son aile gauche était appuyée sur l'Elbe. Le Roi se plaça non moins avantageusement près de Jaromirs. Les deux armées avaient envoyé des détachements en Saxe. La plus grande partie des Saxons auxiliaires étaient retournés dans leur patrie, & le Roi avait envoyé deux détachements dans le duché de Magdebourg, pour renforcer l'armée que le prince d'Anhalt commandait dans cette province. Le général de Nassau était aussi parti pour la Silésie avec un corps considérable; de sorte que l'armée du Roi était beaucoup plus faible que celle des ennemis. Ajoutez à cela les détachements continuel qu'il était obligé d'envoyer à la queue de l'armée, pour faciliter l'accès des convois de vivres qu'on ne pouvait amener qu'à la pointe de l'épée. Il y eut pendant l'été plusieurs escarmouches peu considérables dont je ne parlerai point, pour passer à la description de la bataille de Soor.

LE Roi manquait de vivres ; il fallait se battre pour chaque botte de paille ; l'automne qui approchait , commençait à gâter les chemins , & Frédéric ne possédait en Bohême aucune place tenable. Toutes ces considérations l'engagèrent à quitter le 18 septembre, le camp de Jaromirs , & à venir s'établir près de Staudenz. Le prince Charles le suivait , & afin de cacher ses mouvements aux Prussiens & d'être instruit des leurs , il fit entourer l'armée du Roi par ses troupes légères. Il résolut d'attaquer & de forcer le Roi à une bataille, persuadé que la victoire pouvait lui procurer de grands avantages , & que sa défaite ne pouvait être de grande conséquence ; parce que le Roi serait toujours obligé de quitter la Bohême. Il crut qu'il suffirait , pour être vainqueur , d'attaquer les Prussiens à l'improviste. Il prit bien toutes ses mesures , fit une marche forcée , pour attaquer le Roi dans le camp de Staudenz du côté de Praumitz ; & le matin du 20 septembre, il parut à une demi-lieue du camp Prussien. L'attaque fut vive & précipitée. Les Prussiens surpris , bien inférieurs en nombre , & placés dans des collines entrecoupées par des chemins creux , des petits marais & des bosquets , ne

perdirent point courage , & les ennemis furent battus.

LES connoisseurs admirent le plan des Autrichiens pour cette bataille. Le général Nadaſti qui avait tourné autour du camp Pruſſien, devait l'attaquer en queue, pendant que la principale attaque ſe ferait faite en tête. Les paſſages de la Siléſie étaient garnis de troupes hongroïſes, & les Pruſſiens étaient enfermés de tous côtés. Le prince Charles avait garni quelques hauteurs avantageuſes ſituées vis-à-vis du camp Pruſſien, d'où il fit ſur l'aile gauche, une attaque des plus vives qui empêcha la cavalerie de fortir du camp au moment de l'attaque. Le Roi avait chargé un officier de couvrir le camp & les bagages. Il ne le fit point. Lorſqu'on lui en fit des reproches, il répondit : *Comment peut-on ſonger à des bagages, lorſqu'il ſ'agit d'une bataille & de l'honneur ?* Nadaſti occupé à piller ces bagages, laiſſa aux Pruſſiens le tems de ſe former en ordre de bataille. Cette imprudence lui coûta la victoire. Ils firent à leur tour de vives attaques, forcèrent les ennemis à quitter les poſtes avantageux des montagnes, & reſtèrent maîtres du champ de bataille. 6000 Autrichiens furent tués ou faits priſonniers, on

leur prit 21 canons & 12 drapeaux ; & ils furent obligés de se retirer jusqu'à Jaromirs. (47)

MALGRÉ cet avantage, Frédéric ne jugea pas à propos de rester plus longtems dans la Bohême, pays ruiné depuis quelques années, par les armées. Il conduisit son armée en Silésie par les chemins creux de Schazlar. La saison ne permettait plus aucune entreprise de part ni d'autre. Les montagnes étaient déjà couvertes de neige, & les chemins si mauvais qu'on perdit plusieurs chariots de bagages. Les ennemis firent encore une attaque sur l'arrière-garde, tuèrent 40 Prussiens & en blessèrent 250. Enfin le 16 octobre, l'armée Prussienne campa entre Liebau & Schazlar. Le Roi cantonna ses troupes de manière que la cavalerie se trouva dans la plaine de Schweidnitz & Strigau, & l'infanterie au pied des montagnes de Silésie. Après cela il confia le commandement de l'armée au prince héréditaire de Dessau, & prit la route de Berlin, où il arriva le 1 novembre.

LES troupes prussiennes étaient cantonnées de manière à pouvoir se rassembler en peu de tems. Le Roi qui était bien instruit des projets de ses ennemis, s'occupait à des préparatifs propres à les prévenir.

MARIE-THÉRÈSE n'avait point renoncé au projet de reconquérir la Silésie. C'est ce qui lui avait fait éluder des propositions de paix qui lui avaient été faites cette année, comme nous le verrons bientôt. Elle espérait voir l'Impératrice de Russie & la république de Pologne entrer dans l'alliance de Varsovie.

ON avait admiré le courage avec lequel cette princesse, cinq ans auparavant, avait résolu de défendre ses états contre la France, la Prusse, la Bavière & d'autres puissances; quoiqu'elle n'eût ni troupes, ni argent, ni alliés. Alors on est étonné de la hardiesse du plan dont elle osait entreprendre l'exécution. Le voici.

MARIE-THÉRÈSE avait dessein d'attaquer le Roi de Prusse dans ses propres états. Le prince de Lorraine devait entrer par la Luface dans la Marche de Brandebourg; tandis qu'une autre armée entrerait dans la Silésie, & que 10,000 hommes commandés par le général Grün, se joindraient aux Saxons, prendraient Magdebourg & s'avanceraient contre Berlin.

LES secours que la Reine attendait des Hollandais devaient donner beaucoup de poids à ses espérances. Son armée montait à 200,000 hommes, celle de ses alliés n'était pas moins

considérable ; & le parti contraire était soutenu par 400,000 hommes Français, Prussiens, Bava- rois, Espagnols, Napolitains & autres. Voilà donc 800,000 hommes prêts à s'égorger & à s'exterminer, au milieu de cette partie de la terre que l'on nomme policée ; & dans un siècle auquel on n'a pas rougi de donner le nom de siècle de philosophie.

CE spectacle donné par des chrétiens, toucha le Turc Mahomet V (48). Il voulut mettre la paix entre eux. Il fit des représentations aux différentes cours, & offrait sa médiation. Ces démarches extraordinaires surprirent l'Europe, sans avoir aucun effet ; & la guerre continua même au milieu des rigueurs de l'hiver.

FRÉDÉRIC fut bientôt dissipé les projets de son ennemi. Il s'avança contre les Autrichiens qui étaient entrés le 20 novembre en Lusace, sous la conduite du prince Charles, & qui s'étaient cantonnés dans une vaste étendue, n'at- tendant que le corps du général Grün, pour commencer l'exécution de leurs entreprises.

LE 23 novembre, il passa près de Lauban, la rivière de Queis, qui sépare, en cet endroit, la Silésie de la Lusace. On avait laissé croire à l'ennemi que les Prussiens se retireraient dans

la Silésie, pour couvrir la Moravie. Le mouvement inattendu, se fit si promptement, que l'armée combinée n'eut pas le tems de se préparer à la défense. Trois régiments de cuirassiers Saxons, & un régiment d'infanterie de Saxe-Gotha, commandés par le général Buchner, furent attaqués & défaits près de Hennersdorf par l'avant-garde du Roi, qui fit 1000 prisonniers. Le Roi qui suivait l'avant-garde avec le corps de l'armée, s'avança droit sur les Autrichiens qui se retirèrent derrière Neisse, abandonnèrent Gœrlitz & ses magasins à la défense d'une faible garnison, & reprirent la route de Bohême par Zittau, non sans perdre une grande partie de leurs bagages. Le Roi s'empara des magasins de Gœrlitz; & fit la garnison prisonnière; prit pareillement les magasins de Guben; & après ces expéditions, il fit reposer son armée qui était très-fatiguée, & établit son quartier-général à Gœrlitz. Son armée était cantonnée vers Lauban, Gœrlitz, Zittau & Bautzen. Là il voulait attendre des nouvelles de l'armée qui était en Saxe, sous la conduite du prince de Dessau. Il fit aussi retourner Winterfeld en Silésie avec un renfort, pour reprimer avec plus de force, les incursions des troupes légères

ennemis. Mais lorsque la grande armée autrichienne retourna de Bohême en Saxe par le cercle de Leutmeritz, il fut nécessaire de renforcer l'armée du prince d'Anhalt. En conséquence, on lui envoya le lieutenant-général de Lewald avec 10 bataillons & 30 escadrons; & le Roi lui-même entra en Saxe avec l'armée par Kœnigsbruck & Meiffen.

Dès les années 1743 & 1744, le Roi de Pologne, en qualité d'Electeur de Saxe, avait fait une alliance étroite avec la Reine de Hongrie & lui avait envoyé en Bohême une armée de 24,000 hommes de troupes auxiliaires. Il sembla même à la diète de Grodno, que l'on voulait engager la nation polonoise à commander la *Pospolite* ou arrière-ban; & à prendre part aux troubles qui s'étaient élevés dans son voisinage. Le prince Lubomirski en fit la proposition. Wallenrodt, ministre de Prusse à la diète, fit des représentations contraires, & détourna la république de se mêler dans cette guerre. Enfin la rupture de l'assemblée détruisit les espérances de quelques grands, prêts à soutenir le parti des Autrichiens. La Saxe s'unit plus particulièrement encore avec la Reine de Hongrie par le quadruple alliance conclue à Varsovie, où

la Grande-Bretagne & les Etats-généraux avaient promis des subsides, pour mettre sur pied & entretenir 30,000 hommes. C'est en conséquence de cette union, que les troupes auxiliaires de Saxe s'étaient réunies, avec l'armée hongroise qui entrait en Silésie. La mort de l'Empereur Charles VII, arrivée le 20 janvier, ayant mis fin à l'union de Francfort, le Roi de Prusse fit déclarer à la cour de Dresde, que si les troupes saxonnnes entraient dans la Silésie, il regarderait cette démarche comme une véritable attaque, & qu'il se croirait obligé d'user de représailles. Ces représentations n'ayant point arrêté les Saxons, le Roi publia au mois d'août 1745 un manifeste, où il exposait les raisons qu'il avait de traiter la Saxe en ennemie. (49) En même tems, le prince d'Anhalt-Dessau eut ordre de rassembler les régiments qui se trouvaient dans la province, on lui envoya un renfort de la Silésie, après quoi, il alla camper près de Dieskau sur les frontières de la Saxe. La cour de Saxe assembla d'abord ses troupes auprès de Mersebourg, puis après avoir rappelé de Bohème les troupes auxiliaires qu'elle avait dans l'armée autrichienne, elle fit camper l'armée entière près de Leipzig. Cependant le Roi d'Angleterre

travaillait à faire la paix, & l'on attendait que l'Impératrice de Russie se déclarât, selon la promesse qu'elle avait faite de donner du secours, au cas que l'on attaquât la Saxe. Ces deux circonstances retardèrent les hostilités. Au mois d'octobre, les deux armées se séparèrent. Ce repos apparent fut interrompu au mois de novembre, lorsque l'armée autrichienne entra dans la Lusace, pour faire une entreprise contre cette province. Le but des ennemis était d'empêcher le Roi de compléter son armée pendant l'hiver, comme il avait fait en 1744; & de l'attaquer dans ses provinces héréditaires. Le Roi qui n'ignorait pas leurs desseins, rassembla en diligence ses troupes dispersées dans la Silésie & le duché de Magdebourg, s'avança en Lusace contre les Autrichiens, & ordonna au prince d'Anhalt d'entrer dans les pays de l'électorat de Saxe.

CE prince entra en Saxe le 29 novembre. Les régiments saxons retranchés dans le camp de Leipzig, sous les ordres du comte Renard n'osèrent se défendre, Leipzig fut prise. Le prince s'empara ensuite sans aucune perte de la ville de Torgau, & du poste de Meissen qui était fort important à cause de l'Elbe. Après

cela, il facilita la jonction avec le général Lewald que le Roi lui envoyait avec un renfort, & en même tems, il se plaça avantageusement près de Neustadt. L'armée saxonne renforcée par le corps de Grun, s'était campée avantageusement près de Kesseldorf, & attendait l'ennemi dans cette position qui couvrait la ville de Dresde.

CEPENDANT Frédéric avait souvent proposé la paix. Quand on lit les lettres qu'il écrivit à ce sujet jusqu'au 11 décembre à M. de Villiers, ambassadeur Anglois à la cour de Saxe, on est enchanté de sa conduite; on ne peut s'empêcher de lui désirer la victoire; & de voir son ennemi un peu humilié. A la fin, Auguste prêta l'oreille à ses propositions; mais deux jours trop tard pour empêcher le carnage qui se fit le 15 décembre. Depuis le 1 décembre, Auguste était à Prague. La lettre par laquelle M. de Villiers, donne avis au Roi des dispositions d'Auguste est du 13; le Roi la reçut le 15, le jour même de la bataille de Kesseldorf. Une nuit plutôt, cette lettre sauvait la vie à 10,000 hommes. (50)

LE prince d'Anhalt attaqua donc les Saxons le 15 décembre, & après une bataille sanglante; il remporta une victoire complète. Les ennemis qui avaient l'avantage de la position, repoussèrent
deux

deux fois les affaillants qui voulaient s'emparer du village de Kesseldorf. Mais au milieu des cris de victoire, les grenadiers Autrichiens & Saxons, abandonnèrent les postes de Kesseldorf qui leur avaient été confiés, & poursuivirent les Prussiens. Aussitôt le prince envoya sur eux les dragons de Bonin & les cuirassiers de Stille, qui les culbutèrent avec eux pêle mêle dans le village. Cet avantage décida de la victoire.

ELLE fut complète pour les Prussiens. Les Autrichiens qui ne purent avoir part à la bataille à cause d'un marais qui les retenait, suivirent les débris de l'armée. Cette victoire coûta au Roi 4000 hommes qui furent tués ou blessés. 3000 Saxons restèrent sur le champ de bataille, autant furent blessés, & 5000 faits prisonniers. Parmi ces derniers on comptait quatre généraux. (51)

ON remarque que le Roi de Prusse & le prince Charles de Lorraine furent simples spectateurs de cette bataille, chacun avec son armée. Le dernier qui, quelque tems auparavant, s'était rendu de Bohême en Saxe, était devant les portes de Dresde le jour du combat, assez près de l'armée saxonne. Le Roi était allé à sa ren-

contre jusqu'à Misnie , & ils attendaient l'un & l'autre l'issue de la bataille.

LE lendemain , les débris de l'armée vaincue allèrent rejoindre l'armée autrichienne près de Dresde. Frédéric réunit la sienne aux vainqueurs & marcha vers cette ville. Le prince Charles n'avait d'autre parti à prendre que de risquer une bataille , ou de se jeter dans la ville , ou enfin d'abandonner la Saxe. Il préféra le dernier ; & le 17 décembre , il retourna en Bohême par Pirna avec son armée & celle des Saxons.

LA garnison & les habitants de Dresde évitèrent un siège en ouvrant volontairement leur portes , & en offrant une somme au vainqueur. Frédéric alla au château , voir les enfants du Roi de Pologne qu'on y avait laissés , & les embrassa tendrement ; il défendit de causer le moindre désordre ; & le même jour , il offrit la paix à Auguste du milieu de sa capitale. (52) La ville s'aperçut à peine qu'elle eût changé de maître. Les Saxons accoutumés aux plaisirs , prirent part aux fêtes de la victoire. On les vit assister au *Te Deum* , aux bals & à l'opéra , comme s'ils eussent été charmés de la victoire. Les apparences de la paix justifèrent cette

conduite. Si la fortune ne se fût pas déclaré pour Frédéric , il y a lieu de croire que la guerre aurait duré beaucoup plus longtems.

LA modération du Roi au milieu des succès les plus brillants, ne laissait plus à Auguste & à Marie-Thérèse aucun prétexte plausible de refuser la paix qu'il leur offrait. Peu de jours après, elle se fit par l'entremise du Roi d'Angleterre. Frédéric la signa à Dresde le 25 décembre. Il se contenta d'un million d'écus, & d'une nouvelle cession de la Silésie ; de son côté il reconnut pour Empereur François Etienne, époux de la Reine. Pour se faire une idée des négociations de cette paix, il faut remonter jusqu'à la convention d'Hanovre faite le 26 août 1745 entre l'Angleterre & la Prusse. Le Roi d'Angleterre irrité contre les Français, qui promettaient des secours au prétendant, voulait faire la paix en Allemagne, afin de pouvoir plus aisément se venger de la couronne de France. Cette convention devait servir de base pour appaiser les troubles qui régnaient entre les cours de Prusse, de Hongrie & de Pologne. Il était si déterminé à poursuivre ce dessein, que lorsque la Reine de Hongrie refusa d'accéder à cette convention, il cessa de lui

payer les subfides. Frédéric qui ne fongeoit point à faire de nouvelles conquêtes , & qui vouloit faire la paix fur le pied de la convention d'Hanovre , & garder la Siléfie , perfifta conftamment dans fes principes lorfque la Reine de Hongrie, voulant tenter encore le fort des armes, le força à la bataille de Soor, & fe prépara à de nouvelles attaques. Le comte de Podewils, miniftre de Pruffe, eut ordre exprefs d'écrire à M. de Villiers, & de le prier de faire tout fon poffible, pour engager la cour de Drefde à faire la paix; & le Roi fe fait toutes ces démarches dans un tems où il avoit chaffé fes ennemis de la Luface, & que l'armée du prince d'Anhalt étoit déjà en Saxe. Lorfqu'il fut maître de Drefde; il continua de propofer la paix; & ne demanda que ce qu'il avoit demandé avant fes derniers fuccès. (53)

TELLE fut la fin de cette guerre qui apprit aux Saxons, combien il eft dangereux de fe mêler dans les querelles de fes voifins. L'année 1745 nous offre quelques événemens politiques dont nous allons reprendre le fil.

LA mort de Charles VII fembloit devoir finir la guerre, ou du moins changer les intentions du Roi. Ses liaifons avec l'Empereur étant finies,

il ne pouvait plus la continuer qu'en qualité de puissance auxiliaire ; mais la Reine de Hongrie avait formé le projet de reconquérir la Silésie, & elle rejetait toutes les propositions qui tendaient à faire la paix sur le pied du traité de Breslau, & à laisser au Roi la possession de la partie de la Silésie qu'on lui avait cédée. La quadruple alliance faite à Varsovie, semblait faciliter l'exécution de ce projet. Un autre dessein non moins important occupait la cour de Vienne, c'était de faire passer de nouveau la couronne impériale dans la maison d'Autriche. Il semblait qu'on pouvait en venir à bout sans le consentement de l'Electeur de Brandebourg & de l'Electeur palatin ; car en faisant la paix avec le nouvel Electeur de Bavière, on s'était assuré de la pluralité des voix. Le Roi envoya des ambassadeurs à Francfort pour assister à l'élection. Mais voyant qu'il n'était soutenu que par le seul Electeur palatin, il se contenta de signifier au collège des Electeurs, un mémoire par lequel il déclarait, qu'avant que de pouvoir procéder à l'élection, il fallait délibérer sur les points suivants :

1° Si les Electeurs à qui appartenait l'élection avaient été convoqués, & avaient comparu.

2° S'IL y avait en liberté & fureté entière à l'égard de l'endroit de l'élection.

3° SI l'on n'avait point affectué la pluralité des voix par des promesses contraintes, traités ou autres choses contraires au serment des Electeurs. A ces articles, il ajouta une protestation contre l'ouverture des conférences pour l'élection. On n'eut égard ni aux articles, ni à la protestation. Les ambassadeurs de Brandebourg & du palatinat demandèrent que l'on retardât l'élection de quelques semaines, on les refusa encore; de manière que ne voyant plus aucune ressource pour empêcher l'élection qui était faite à la pluralité des voix, ils partirent de Francfort. Le grand duc de Toscane fut élu; mais les deux Electeurs opposants ne le reconnurent qu'à la paix de Dresde.

LA France avait en Allemagne une armée nombreuse commandée par le prince de Conti; & elle avait déclaré que son unique but était de soutenir & défendre les droits & les libertés de l'Empire; & d'en éloigner les malheurs qui pourraient résulter d'une élection forcée. Mais la Reine de Hongrie renforça tellement son armée, qu'elle força le prince de Conti à se retirer au delà du Rhin, & à laisser le champ

libre à l'armée autrichienne. Cette retraite est fameuse. Il n'aurait manqué au prince de Conti que des renforts suffisants; mais alors la France songeait plutôt à faire des conquêtes dans les Pays-bas, au lieu que Marie-Thérèse négligeait la guerre des Pays-bas & d'Italie, & portait toute son attention sur l'élection de l'Empereur, & la conquête de la Silésie.

FRÉDÉRIC qui pensait que la France aurait pu le soutenir dans l'expédition de Bohême, était mécontent de cette puissance. Après la mort de l'Empereur; il n'était pas éloigné de faire la paix. Mais les cours de France & de Bavière, l'engagerent à continuer la guerre. Marie-Thérèse, en refusant de faire le traité sur le pied de la paix de Breslau, avança les desseins des deux cours. De cette manière, le Roi resta lié avec la France, & lorsque la Bavière eut fait la paix avec l'Autriche, & que la retraite du prince de Conti, eut laissé tomber tout le poids de la guerre sur Frédéric, ce prince n'en resta pas moins fidèle à ses engagements; & on ne put l'engager à se tourner contre cette puissance.

DANS le courant de l'année 1745, Frédéric eut des négociations importantes avec la cour

de Russie. Elles tendaient à empêcher les troupes auxiliaires rassemblées en Livonie, de faire une irruption dans la Prusse ; au cas que le Roi attaquât la Saxe. Il eut le bonheur de persuader au ministère Russe, que la Saxe & l'Autriche l'avaient attaqué, & qu'en conséquence, ce n'était plus le cas où la Russie était obligée à des secours. Enfin la paix fut faite avant que les troupes Russes fussent en état de faire quelque entreprise.

JUSQU'AU milieu de la même année, Frédéric travailla à détourner la cour électorale de Saxe de faire marcher ses troupes contre la Silésie ; & en même tems, il tenta avec la cour de France, d'engager le Roi de Pologne à recevoir la dignité impériale. Mais Auguste ayant persisté dans son union avec l'Autriche, Frédéric commença la guerre de Saxe dont nous avons vu l'issue.

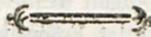
LES démêlés de la Prusse avec la maison électorale de Hanovre, au sujet de la principauté d'Osse, continuoient toujours. Le Roi fit exposer dans un écrit les droits sur lesquels étaient fondées ses prétentions. Il demanda l'investiture de cette principauté, & l'Electeur de Bavière la lui conféra en qualité de vicair

de l'Empire. La cour électorale de Brunswic protesta. D'un autre côté, le Roi d'Angleterre qui travaillait sans relâche à faire la paix entre la Prusse & l'Autriche, parvint enfin à conclure au mois d'août, la convention de Hanovre qui servit dans la suite de fondement à la paix; & c'est par ses soins, comme nous l'avons vu, que fut faite la paix de Dresde.

Les Etats-généraux de Hollande, en accédant à la quadruple alliance, s'étaient éloignés de la Prusse. Non-seulement, ils promirent des secours à ses ennemis, au cas que le Roi attaquât la Saxe; mais ils refusèrent aussi leur médiation pour la paix. Cependant ils ne fournirent aucun secours; parce que les Français leur donnaient assez d'affaires chez eux; & qu'ils auraient pu les punir de manquer à la Prusse.

Du reste, la bonne intelligence avait régné entre les états de l'Empire & les autres puissances de l'Europe. On avait seulement fait de vives représentations à l'Electeur de Mayence, parce qu'il avait fait inviter à la dernière élection la Bohême qui avait été exclue. Il s'éleva aussi à Francfort quelques différens avec le directoire évangélique. L'Electeur de Brandebourg demandait à l'ambassadeur de l'Electeur de Saxe, qu'il

y eût une conférence entre les ambassadeurs des princes de la religion évangélique , pour convenir de ce qu'on inféreroit dans la capitulation du nouvel Empereur , au sujet des états évangéliques. L'ambassadeur de Saxe refusa d'y consentir, ce qui engagea celui de Brandebourg à former dans son propre logement, la conférence qu'il jugeait nécessaire.



QUATRIÈME PÉRIODE,

depuis la paix de DRESDE , jusqu'au commencement de la guerre de sept ans.

1745 - 1756.

CETTE période ne fut marquée par aucune guerre , Frédéric montra au milieu de la paix , qu'il est des génies que la nature a rendus propres à toutes les espèces de gloire , & qui n'ont qu'à vouloir pour faire de grandes choses , dans tous les genres. Il mit à profit tous les instans de loisir que lui laissa la paix , pour se disposer de plus en plus à faire la guerre. Aucun homme ne sentit mieux que lui que toutes les branches de l'administration se commuient , dépendent les unes des autres , & concourent ensemble à donner une base solide à un état. Persuadé qu'un instant de négligence ou de découragement dans une seule partie , pouvait lui faire

perdre le fruit de ses peines & de ses victoires, il travailla sans relâche à élever contre ses ennemis une barrière infurmontable. Il connut en quoi consiste la véritable force des états, & il porta des soins infatigables sur l'agriculture, la population, les finances, les impôts, la législation, le commerce. Tous ces soins ne lui firent point perdre de vue les négociations. Nous nous bornerons ici à décrire cette partie de son administration, parce qu'elle a un rapport plus essentiel à la guerre de sept ans dont nous parlerons ensuite; & qu'elle nous offre le fil le plus propre à nous y conduire. Nous réunirons dans le second tome, tout ce qui a rapport aux autres parties de l'administration ou de la vie privée & littéraire de ce grand Roi.

La paix de Drefde donna lieu à un grand nombre de négociations. Le Roi fit demander à l'Empire la garantie de cette paix; mais il trouva des difficultés auxquelles il ne s'était pas attendu. La Reine déclara que cette garantie ne pourrait avoir lieu à moins que l'Empire ne renouvelât en même tems celle de la pragmatique-sanction. Le Roi répondit que la garantie de ce dernier traité, n'avait rien de

commun avec celle de la paix de Dresde. On n'entendit point ces raisons, & ce ne fut qu'en 1751, à la paix d'Aix-la-Chapelle, que cette garantie fut assurée.

ON fit les mêmes démarches à la cour de Londres, & on fut plus heureux. La garantie fut accordée sans difficulté, par un acte particulier du Roi d'Angleterre.

ON ne put engager la cour de Russie ni les Etats-généraux à suivre cet exemple; on découvrit dans la suite, les motifs qui avaient engagé la première à ce refus. En effet, le 22 mai 1746, la Russie avait conclu avec l'Impératrice-Reine un traité dont un article secret était contraire aux desseins de la Prusse. (54)

LA Suède accorda non-seulement la garantie l'année suivante, mais elle conclut aussi un traité d'alliance & de garantie réciproque avec la Prusse.

LES mauvais bruits que l'on avait fait courir pour éloigner la Pologne du parti du Roi, furent dissipés par des assurances contraires; & la République crut, ou parut croire qu'on n'avait aucun mauvais dessein sur ses états.

LA cour de Dresde remplit les conditions du traité de Dresde. Des commissaires du Roi se

trouvèrent à Leipzig à la foire de Pâques 1746, & reçurent le million d'écus stipulé. On établit aussi une commission pour arranger l'échange du village de Schildo dont il est parlé dans le même traité. Mais on ne put rien finir, parce que l'équivalent que le Roi voulait donner à la cour de Saxe ne paraissait pas suffisant à cette dernière.

CEPENDANT les troupes vidèrent la Saxe. Le 26 janvier 1746, il n'y avait plus que deux bataillons de grenadiers, destinés à couvrir le lazaret qui se trouvait à Meissen; & au printemps, ils sortirent également de la province.

FRÉDÉRIC avait promis de reconnaître l'élection de François, il remplit aussi cet article; & envoya à cet effet, un acte authentique à la diète de Ratisbonne. L'Empereur, de son côté donna au Roi de Prusse un privilège de *non appellando*, pour tous ses états situés dans l'Empire.

QUELQUES propositions de la diète de Ratisbonne occupèrent aussi le cabinet de Berlin pendant l'année 1746. L'Empereur voulait qu'on assemblât une armée impériale pour l'envoyer sur les frontières de la France, Frédéric conseilla de s'en tenir à la neutralité, pour

empêcher une armée française d'entrer en Allemagne.

IL était question aussi de faire une capitulation perpétuelle pour l'Empereur. Mais l'ordre Teutonique voulait qu'on y inférât ses prétentions sur la Prusse; & Frédéric déclara qu'il ne souffrirait jamais qu'on la fit à cette condition.

DANS la même année, Frédéric fit des représentations à la cour impériale, au sujet des griefs que les protestans de Hongrie expofoient contre cette cour. Mais on dédaigna d'y faire attention, & l'on blâma les protestans d'avoir eu recours à une protection étrangère, au mépris de leur fouverain.

MALGRÉ toutes les peines que se donnoit le Roi de Prusse pour établir la paix sur des fondemens folides; on ne cefloit de lui prêter de mauvaises intentions. Au mois de novembre, il parut à Nuremberg un ouvrage (55) où l'on combattait fortement les droits & les prétentions de la maifon de Brandebourg. On débita que la cour de Vienne y avoit part. Il se vendait publiquement à Vienne, à Ratisbonne & ailleurs. L'envoyé Pruffien fit des représentations à la cour Impériale, on les écouta peu, il les renouvela, & enfin on fit confifquer,

pour la forme, les exemplaires que l'on trouva chez les libraires. Il était trop tard, toute l'Allemagne l'avait lu, on en avait fait une seconde édition à Francfort. On se plaignit à Ratisbonne; on voulait qu'il fût brûlé par le bourreau; mais la diète attendit que la cour de Vienne lui eût donné l'exemple. L'exemple ne se donna point, & le livre ne fut brûlé ni à Vienne ni à Ratisbonne.

FRÉDÉRIC nourrissait aussi des ennemis dans son sein. On en découvrit plusieurs dans ses propres états qui furent convaincus de forger de fausses nouvelles, d'entretenir des correspondances criminelles, & de travailler à semer la défiance & les inimitiés. On en mit plusieurs à Spandau, parmi lesquels se trouva le résident d'une cour d'Allemagne. Le plus coupable fut décapité. C'était un conseiller privé du Roi, nommé Ferber, qui devait sa fortune à Frédéric-Guillaume.

LE Roi fit deux voyages dans cette année, l'un à Pymont au mois de mai, & l'autre en Silésie au mois de juillet.

DANS l'année 1747, on continua de solliciter à la diète de Ratisbonne la garantie de la paix de Drefde; mais ce fut aussi inutilement que l'année précédente.

AU

AU mois de mai, l'alliance dont nous avons déjà parlé, fut conclue avec la Suède. Il avait été question d'inviter l'Impératrice de Russie à y accéder; mais ses engagements avec l'Autriche, l'en éloignaient. Cette alliance causa même des différens entre la cour de Pétersbourg & celle de Berlin; & les envoyés furent rappelés de part & d'autre. La cour de Russie croyait que cette alliance à laquelle la France venait d'accéder, n'avait d'autre but, que de procurer une autorité sans bornes au successeur du Roi de Suède, lorsque ce dernier serait mort; & que la cour de Prusse emploierait toute sa puissance pour faire exécuter ce projet en faveur du prince de Suède son parent. D'après ces idées ou plutôt sur ces prétextes, la Russie fit de grands préparatifs de guerre; mais cette conduite était une suite de l'alliance conclue avec la cour de Vienne, & le but commun était d'arrêter les progrès de la maison de Prusse.

L'ANNÉE suivante, (1748) le traité d'Aix-la-Chapelle mit fin à la guerre qui avait duré plusieurs années entre l'Impératrice-Reine, les Rois d'Angleterre & de Sardaigne & la Hollande d'une part; & les Rois d'Espagne & de France de l'autre. Le Roi de Prusse qui depuis

la paix de Dresde avait fait son possible pour réunir ces puissances ; reçut de la part des parties contractantes , la garantie de la Silésie & du comté de Glarz. (56) Cet événement applanit beaucoup les difficultés que la maison d'Autriche avait fait naître pour empêcher la garantie des états de l'empire.

LA cour de Russie continua ses préparatifs de guerre , & l'on vit naître deux partis opposés ; la France , la Suède & la Prusse d'un côté , & de l'autre l'Impératrice Reine , la Russie & la Grande-Bretagne. Les troupes Russes qui devaient s'opposer aux Français , étaient déjà dans le cercle de Franconie ; mais après la paix d'Aix-la-Chapelle , elles reçurent ordre de se retirer , & allèrent prendre leurs quartiers d'hiver en Bohême & en Moravie. Mais les généraux avaient ordre de faire observer la discipline la plus sévère en passant vers les frontières de la Prusse ; & l'on n'en vint point encore aux hostilités dans le cours de cette année.

Cependant la Russie faisait toujours des préparatifs , & ils continuèrent dans l'année 1749. On augmenta les troupes qui étaient en Livonie , on envoya du canon dans cette

province, tout paroissait annoncer une attaque prochaine. Les mêmes préparatifs se faisaient en-Finlande, contre les frontières de la Suède, la guerre paroissait inévitable. La France & la Prusse déclarèrent que les soupçons de la Russie n'étaient point fondés, & que leur alliance n'avait pour but aucune révolution dans le gouvernement de Suède. Le Roi de Prusse écrivit même au Roi d'Angleterre, (57) pour l'engager à étouffer le feu de la guerre qui brillait déjà sous la cendre. En même tems, il se mit en état de repousser toute attaque imprévue que l'on pourrait tenter contre ses frontières; & il fit savoir ses intentions à toutes les cours étrangères. De cette manière, cette année fut encore tranquille, les apparences de la paix furent gardées; on cherchait un moment favorable pour attaquer le Roi de plusieurs côtés; & il n'était pas venu.

AU milieu de tous ces mouvements, la cour de Vienne n'eut garde de rester tranquille. Elle suivit l'exemple de ses voisins, réforma la constitution de ses troupes, les exerça sans cesse, créa de nouveaux régiments & introduisit les principes de la tactique prussienne. Frédéric savait les insinuations que les ministres

Autrichiens fe faient à la cour de Pétersbourg. (58) Une lettre de l'envoyé d'Autriche à Pétersbourg, adreffée à l'envoyé de la même cour à Berlin, tomba entre fes mains. (59) Dès que la cour de Vienne fut que le Roi était instruit de tout, elle défapprouva la conduite de fon envoyé; mais Frédéric n'en fut pas dupe, il fentit ce qu'il devait attendre, & il fe tint fur la défensive.

EN 1750 commencèrent en Allemagne de longues négociations pour l'élection d'un Roi des Romains. Alors auffi les différens entre le Roi de Pruffe & la cour de Ruffie furent portés au point, que les ambassadeurs des deux cours fe retirèrent fans prendre congé. Au mois de novembre, le comte de Puebla, envoyé de la cour de Vienne à Berlin, annonça à cette cour, que l'Empereur & l'Impératrice efparaient de l'amitié du Roi de Pruffe, que fi l'on procéda à l'élection d'un Roi des Romains, il la faciliterait par fon fuffrage électoral. Quelque tems auparavant, l'envoyé d'Angleterre à Berlin, avait fait auffi des ouvertures relatives au même objet. Le Roi d'Angleterre en qualité d'Electeur de Brunfwic & Lunebourg, les deux Electeurs eccléfiastiques de Mayence & de

Trêve & celui de Bavière , étaient déjà con-
venus de cette élection ; de sorte qu'il ne
s'agissait plus que d'y faire consentir l'Electeur
palatin & ceux de Saxe , de Cologne & de Bran-
debourg. Frédéric déclara que l'Empereur jouif-
fant d'une fanté parfaite & étant à la fleur
de son âge , que d'ailleurs la paix régna en
Europe & dans l'empire d'Allemagne ; on
n'avait point pour cette élection les motifs
indiqués par la capitulation Impériale pour la
nécessité d'une élection de cette nature. En
conséquence il conseillait de ne rien précipiter,
& d'attendre pour cette élection la majorité de
l'Archiduc Joseph. Frédéric fit connaître ses
intentions aux autres Electeurs , par des lettres
qu'il leur écrivit. Le Roi d'Angleterre & les
Electeurs de Bavière & de Mayence répondirent,
que le tems où l'Europe se trouvait en paix ,
était le plus propre à faire une élection ; que
la fanté de l'Empereur ne faisait point craindre
qu'il mourût avant la majorité du roi des Ro-
mains , & qu'à tout événement , il vaudrait
encore mieux pour l'Empire , avoir un Empe-
reur mineur , que de n'en point avoir du tout.
On disputa longtems , on produisit des raisons
pour & contre ; & l'opposition du Roi de Prusse

augmenta le mécontentement de la cour de Vienne qui croiffait de jour en jour.

LE 2 décembre , l'envoyé de Russie à la cour de Prusse , se retira de Berlin ; & aussitôt le Roi rappella le sien de Pétersbourg. La cour de Russie dit pour ses raisons 1°) que son envoyé était peu considéré & même méprisé à Berlin. 2°) Qu'on avait refusé de publier dans la gazette de Berlin que la cour de Russie rappelait ses sujets qui étaient au service des puissances étrangères ; 3°) qu'on avait arrêté deux officiers prussiens qui étaient sujets de la Russie , & qu'on refusait de les mettre en liberté , à moins que la cour de Pétersbourg ne fit élargir pareillement le capitaine de Stackelberg , officier prussien , qu'elle tenait aux arrêts. La cour de Prusse répondit , que si un envoyé ne savait pas se faire estimer par sa conduite , cela ne devait point troubler la bonne intelligence des cours ; que les sujets Russes que l'on avait envoyés au service de Prusse , n'avaient pas été donnés sous condition qu'on pourrait les retirer quand on le jugerait à propos ; que le capitaine de Stackelberg avait été arrêté , sous prétexte qu'il voulait enrôler , au lieu que les deux lieutenants de Kurfel & de Reutern ,

avaient été mis aux arrêts parce qu'ils avaient voulu quitter la Prusse, sans avoir obtenu leur congé. Il est aisé de voir que la Russie cherchait des prétextes de rupture. Le comte de Bestuchew grand chancelier de l'Empire excitait toutes ces chicanes, & la haine personnelle que l'Impératrice avait conçue contre Frédéric les fomentait sans cesse. (60)

AU mois de juillet de la même année, (1750) le Roi reçut une ambassade singulière. Le Chan de Crimée ayant entendu parler des grandes qualités de Frédéric, lui envoya un ambassadeur nommé Mustapha; (61) pour l'assurer qu'il était prêt à lui rendre tous les services qui dépendaient de lui. On raisonna beaucoup sur cette ambassade, on prétendit que le Roi avait conclu avec le Chan une alliance fort utile, au cas d'une rupture avec la Russie.

ENFIN en 1751, la diète de l'Empire accorda au Roi de Prusse la garantie de la paix de Dresde, qu'il demandait depuis 1746.

LES négociations au sujet de l'élection d'un Roi des Romains continuèrent toujours: le Roi déclara que cette élection ne pouvait avoir lieu sans contestation, à moins que les prétentions de l'Electeur palatin ne fussent décidées par la

médiation de la Prusse & de la France; & que l'Impératrice & ses alliés, ne garantissent le repos du Nord. Le Roi de son côté offrait de garantir, avec ses alliés, la constitution de la Suède. Après cela, le Roi demandait que l'on délibérât sur la tutelle du Roi des Romains, au cas qu'il vint à monter sur le trône avant sa majorité. La cour de Vienne rejetta ces propositions, & les affaires n'avancèrent point.

UN nouveau différent s'éleva cette année entre les cours de Russie & de Berlin, au sujet du commerce de Danzig. Quelques négocians Russes furent retenus à Königsberg avec leurs marchandises. La cour de Prusse défendit que cela arrivât dans la suite. Mais cette défense n'empêcha point le collège de commerce de Pétersbourg, d'ordonner que les marchandises Russes passeraient dorénavant par mer, ou par la Pologne, & ne toucheraient plus les frontières Prussiennes.

LES principales négociations de la Prusse en 1752 roulèrent encore sur l'élection d'un Roi des Romains. La cour Impériale & l'Electeur d'Hanovre travaillèrent avec ardeur à réunir toutes les voix en faveur de l'archiduc Joseph, & l'on se flattait que toutes les difficultés étaient

levées. Cependant l'élection n'eut point encore lieu , & l'on vit au contraire augmenter les obstacles. Les anciennes maisons princières, soutenues par le Roi & l'Electeur palatin, demandèrent à participer à l'élection , & le Margrave de Brandebourg-Anspach adressa une lettre circulaire à toutes ces maisons , pour leur proposer de déclarer au directoire de Mayence , que le collège des princes , ne consentirait point à l'élection d'un Roi des Romains , avant que l'on eût décidé , dans les trois collèges de l'Empire , *si cette élection étoit nécessaire ?* Cette lettre fit beaucoup de bruit ; & occasionna de grands mouvemens. La plupart des maisons princières , pensaient qu'il fallait profiter de l'occasion pour soutenir leurs droits. Mais tous leurs efforts ne firent qu'augmenter les difficultés de l'élection , sans leur procurer aucun avantage.

FREDÉRIC travailla aussi dans le cours de cette année à faciliter le commerce entre les sujets de l'Autriche & les siens ; pour cet effet , il envoya à Vienne Dewitz, vice-président de Poméranie. Mais les négociations ne réussirent point , & la cour de Vienne , loin d'écouter ses propositions , augmenta l'année suivante les droits & les impôts dont le Roi se plaignait.

DEPUIS quelques années, il y avait des différens entre la cour de Londres & celle de Prusse, au sujet de quelques vaisseaux prussiens que les Anglois avaient pris pendant la dernière guerre, au mois de novembre 1752. Le Roi de Prusse avait fait présenter à la cour de Londres, un mémoire où il déclarait que n'ayant reçu encore aucune satisfaction à cet égard, il était résolu de retenir le payement des sommes qu'il avait promis d'acquitter sur la Silésie. Au commencement de l'année suivante, (1753) les négociations continuèrent. Le Roi d'Angleterre avait établi une commission, pour examiner les raisons du Roi de Prusse. Elle décida, & sa décision fut communiquée au Roi. Frédéric n'était point satisfait. Il nomma des conseillers pour examiner l'affaire; & répliqua. Cette correspondance n'aboutit à rien. L'affaire ne fut terminée qu'en 1756, où de plus grands intérêts firent évanouir les petits.

DES gens mal intentionnés avaient fait courir le bruit qu'au printems de l'année 1753, le lieutenant-général de Bredow devait faire une irruption dans la Hanovre du côté d'Halberstadt, avec un corps considérable de Prussiens. On

s'était fervi des différens qui régnaient entre les deux cours, pour donner à ces bruits quelque ombre de vraisemblance. Mais le Roi les désapprouva positivement, & déclara qu'il était très-éloigné de troubler le repos de l'Allemagne, de quelque manière que ce pût être.

EN 1754, le Roi acheta de la princesse douairière d'Orange, les seigneuries de cette maison situées en Hollande. Il paya pour ces biens 705,000 florins de Hollande.

DANS la même année, les négociations continuèrent au sujet de l'élection d'un Roi des Romains; mais toujours avec aussi peu de succès.

EN 1755, les affaires de l'Europe étaient très-embrouillées; ou commençait à voir éclater le mécontentement des différentes cours les unes contre les autres; & on prévoyait une rupture prochaine. La France & l'Angleterre se disputaient quelques lieues de terrain dans le Canada, pays ou deux cens lieues de terres, n'en valent pas deux de celles d'Europe. Sans déclarer positivement la guerre, on en vint à des hostilités. La France qui soutenait que l'Angleterre les avait

commencées ; augmenta ses troupes de terre, & témoigna qu'elle avait dessein d'attaquer les états du Roi d'Angleterre en Allemagne. Le Roi d'Angleterre, soutenu par son parlement, travaillait à mettre son électorat à l'abri des attaques dont on le menaçait. Il s'allia avec la Russie & la Hesse. On était sur le point de voir paraître en même tems en Allemagne les Français & les Russes. Le Roi de Prusse qui n'ignorait pas l'union des cours de Pétersbourg, de Dresde & de Vienne, qui avaient conjuré sa perte, sentit alors redoubler le danger ; & tâcha de le détourner. Pour y parvenir, il déclara qu'il traiterait en ennemis, toutes les troupes françaises qui paraîtraient en Allemagne. Cette menace changea la scène. Les troupes Russes qui étaient assemblées en Livonie, où le voisinage de la Prusse, semblaient les faire soupçonner d'un double projet, ne purent plus rien faire pour le Roi d'Angleterre. Ce prince s'était adressé à la cour de Vienne pour demander du secours ; mais on avait refusé de prendre part à cette guerre contre la France, sous prétexte de la nécessité où l'on était de se défendre contre la Prusse qui faisait des préparatifs. L'Angleterre n'ayant aucun avantage à espérer de son union avec les cours de

Pétersbourg & de Vienne , & prévoyant que les Hollandois prendraient le parti de la neutralité ; se trouvait abandonnée à elle-même. Dans cette circonstance , Frédéric lui offrit ses secours en Allemagne. On n'eut garde de refuser un allié si puissant ; & le traité fut conclu au commencement de l'année suivante.



REMARQUES

ET

ANECDOTES.



REMARQUES

ET

ANECDOTES



REMARQUES,

A NECDOTES,

PIECES JUSTIFICATIVES

& autres particularités.

(1) **F**RÉDÉRIC I, rendit le cercle de Schwibus à l'Autriche aussitôt après la mort de son père. Quelques-uns de ses conseillers lui ayant fait des représentations à ce sujet, il leur répondit : *Je tiens ma parole ; mais ce que je fais aujourd'hui ne peut point lier mes successeurs ; je leur laisse le soin de faire valoir leurs droits sur la Silésie.*

(2) Ce Chapelain se nommait *Ūrsinus*. Le Roi l'ennoblit le jour de son couronnement sous le nom *d'Ūrsinus de Bær*, & il lui donna entre autres le droit de porter la sainte ampoule dans ses armes.

(3) Nous allons rapporter les patentes qui furent données alors au président ; elle dou-

VIE DE F. TOM. I.

L

neront un échantillon de l'espèce de plaifanterie qui régnaît à la cour de Frédéric-Guillaume.

» FRÉDÉRIC-GUILLAUME par la grace de
 » Dieu Roi de Prusse, &c. à tous ceux qui ces
 » présentes lettres verront, sçavoir faisons à tout
 » le monde sçavant, que nous avons nommé
 » président de notre société des sciences, le
 » noble, sage & expérimenté comte de Stein,
 » en considération de ses connoissances étendues
 » & célèbres au loin, dans les antiquités,
 » les monnoies nouvelles & anciennes; dans la
 » physique, mécanique, botanique, hidraudique,
 » pneumatique, statique, ainsi que dans la
 » cabale, dans la connoissance des bons & des
 » mauvais esprits; de même que dans la
 » doctrine des préadamites &c. . . . Ordonnons
 » aussi audit président d'observer les révolutions
 » particulières qui arriveront dans le ciel; com-
 » me, par exemple, lorsque Mars aura jetté
 » un regard malin sur le soleil; ou qu'il for-
 » mera un quarré avec Saturne, Venus & Mer-
 » cure; ou lorsque le Zodiaque se fera reculé;
 » ou lorsque, selon le systême de Descartes,
 » un tourbillon se fera usé & absorbé, & qu'il
 » y aura à craindre un nombre infini de
 » comètes. Nous voulons que, dans tous ces

„ cas, le dit président s'assemble aussitôt avec
 „ les autres membres de l'académie, pour
 „ conférer sur ces évènements, rechercher les
 „ causes de ces défords, & aviser aux
 „ moyens d'y remédier. . . . Nous lui or-
 „ donnons aussi de travailler de tout son
 „ pouvoir à détruire entièrement tous les esprits
 „ lutins, fardadets, revenants, cochemars, loups-
 „ garous, esprits maudits, & autres suppôts
 „ de satan; & nous promettons de donner six
 „ écus de récompense à ceux qui nous appor-
 „ teront un de ces mauvais esprits mort ou
 „ vif. &c. . . .

FRÉDÉRIC-GUILLAUME donna un jour à
 ses académiciens la question suivante à résoudre:
*Quelle est la raison physique pour laquelle deux
 verres pleins de vin de champagne choqués l'un
 contre l'autre, ne rendent pas un son si fort
 & si clair que lorsqu'ils sont pleins de tout
 autre vin; & pourquoi ce son est-il tout-à-fait
 sourd, & étouffé?*

Les académiciens répondirent, que comme
 ils n'étaient pas assez riches pour acheter du
 vin de champagne, ils ne pouvaient ni observer,
 ni expliquer ce phénomène. Alors le Roi leur
 envoya une douzaine de bouteilles de vin de

champagne. Mais ils les burent & ne répondirent plus.

(4) Le Roi qui prenait les Hollandois pour modèles dans plusieurs actions de sa vie privée, n'avait d'autre récréation que dans cette espèce de tabagie. On voit dans une chambre du château de Berlin un tableau qui représente une de ces assemblées. Le Roi est au milieu; & la Reine à côté de lui, allume sa pipe avec un morceau de papier. Autour du couple royal, sont les ministres & les généraux, avec leurs cordons & leurs pipes; placés selon leurs rangs.

On voit encore à Berlin & à Potzdam deux petits pavillons dans lesquelles il feisait ces tabagies hollandaises. Le premier est à Berlin sur le bord de la Sprée, dans la promenade dite *Lustgarten*, à côté de l'église du château; à Potzdam, il y a une grande pièce d'eau qui a conservé le nom de quartier-hollandais. Au milieu de cette pièce est un petit bâtiment quarré destiné au même usage. C'est dans ces pavillons que le Roi tenoit ses conseils de guerre, & tous les jours après diné, il y allait boire de la biere & fumer avec ses généraux. On y servait une espèce de soupé, composé de bœuf salé, de jambon & de grosse viande froide, & la biere était la seule boisson qui paroissait sur la table.

(5) Quand le Roi Frédéric-Guillaume avait fait sa revue, il allait se promener à pied par la ville. Alors tout le monde s'enfuyait au plus vite. Il ne pouvait pas souffrir sur-tout une femme dans les rues. Quand il en rencontrait quelqu'une, il la renvoyait chez elle, avec une paire de soufflets ou quelque coup de canne ou de pied; en disant; *que fait ici cette gueuse? les honnêtes femmes restent dans leur ménage.*

Un beau jour d'été, il surprit plusieurs femmes qui se promenaient derrière le château dans une place publique nommée *jardin du Roi*; mais qui n'est qu'une grande place d'exercice. A cette vue, il appella des soldats, envoya chercher des balais, & obligea les belles dames à balayer la place pendant une demi-heure.

Il ne pouvait souffrir non plus que les ministres de la parole de Dieu vinssent voir la parade; & quand il en appercevait quelques-uns, il les renvoyait à coups de canne lire la bible & faire des sermons.

(6) Il y avait déjà longtems que les cours d'Allemagne avaient pris la langue & les mœurs françaises. Ce goût augmenta sensiblement sous le règne de Louis XIV. Les guerres que ce monarque fit d'abord sur les frontières de l'Alle-

magne , puis dans l'Allemagne même , la révocation de l'édit de Nantes qui fit passer dans ce pays plus de la moitié des réfugiés , les arts & les sciences portés alors au plus haut point de perfection par les Français , l'urbanité , la politesse & les graces de ce peuple qui l'avaient fait prendre pour modèle chez presque toutes les nations de l'Europe ; tout concourait à donner à la langue française , la monarchie universelle dans le monde littéraire.

Le grand Electeur avait reçu dans ses états plus de vingt mille Français , qu'il avait distribués sagement dans les villes & les villages , pour y réparer le vide que la guerre de trente ans avait fait dans la population. Les réfugiés apportèrent dans le pays la langue , les mœurs , les arts & les manufactures de leur patrie.

Sous le règne de Frédéric I , on ajouta au goût des choses utiles venues de la France , le goût excessif de toutes les brillantes bagatelles qui naissent dans ce royaume , spectacles , habits , meubles , cuisiniers , gouverneurs & gouvernantes , tout était français. Frédéric naquit donc au milieu d'un monde français ; & il lut peu d'ouvrages allemands , dans un tems , où il était difficile d'en trouver de supportables.

(7) On a dit que Frédéric avait deffein d'aller en Angleterre , & qu'il voulait époufer une princeffe de cette cour. Le Roi crut d'abord que la priaceffe qui époufa depuis le prince héréditaire de Bareith était du complot , & dans le premier accès de fa colère , il la jetta à coups de pied , par une fenêtre qui s'ouvrait jufqu'au plancher. La Reine qui était présente retint la princeffe par fes juppons.

(8) Un des généraux de ce prince , s'étant plaint à lui d'une fentence que la chambre de juftice venait de rendre dans une affaire qui le regardait , le Roi fe rendit aufsitôt dans la falle d'audience où le tribunal était afsemblé ; & là , commençant par le préfident , il diftribua des coups de canne à tous les juges , en les apoftrophant de *coquins* & de *canaille*. C'était une vraie fcène de comédie , de voir tous ces graves magiftrats , courant de tous côtés dans la falle pour efquiver la canne du Roi qui les pourfuivait. Cette manière de traiter les officiers de juftice a laiffé dans l'efprit des tribunaux du Brandebourg , certaines traces qui s'effaceront difficilement.

(9) Cette fille fut mariée depuis à un directeur de voitures publiques. Le Roi Frédéric II

lui a fait une pension de cinq à six cents livres, pour lui faire oublier l'outrage qu'elle avait essuyé à cause de lui.

(10) Rheinsberg appartient maintenant au prince Henri de Prusse, frère aîné du feu Roi, qui y passe les trois quarts de l'année, & qui n'oublie rien pour y fixer tous les charmes des beaux-arts.

(11) Le mérite de Frédéric II n'échappa point à l'œil pénétrant du prince Eugène; & il prédit qu'il ferait un jour un grand capitaine.

Le prince royal étant allé reconnaître les lignes de Philipsbourg, & passant à son retour par un bois fort clair, était accompagné par le canon des lignes, qui grondait sans cesse. Quelques boulets fracassèrent plusieurs branches autour de lui sans que son cheval fortit du pas, & que la main qui tenait la bride, changeât un seul instant de mouvemens. Il continuait de parler tranquillement à quelques généraux qui l'accompagnaient, sans montrer la moindre altération.

Frédéric n'étant encore que prince royal, soupa un jour chez le Feld-maréchal Grumkow; on vint à parler du jeune Prince Eugène qui était mort sur le Rhin, & on demanda si ce

prince ferait devenu un jour un grand homme. Le prince décida que non, parce qu'il n'aurait jamais su se faire un ami qui eût osé lui dire la vérité.

(12) Quoique Frédéric II fut franc-maçon, il ne voulait pas que les usages de la maçonnerie s'étendissent hors de la loge. Quelques maçons lui ayant envoyé un placet pendant la guerre de la succession de Bavière, s'avisèrent de joindre à leurs signatures, leurs titres & grades dans l'ordre. Aussitôt le Roi renvoya le placet au lieutenant de police; & fit enjoindre à ces messieurs de ne plus se servir de ces titres.

Un tapissier qui travaillait un jour dans les appartements du Roi, voulut se faire connaître à lui pour franc-maçon; mais Frédéric lui tourna le dos & se retira.

(13) Frédéric écrivait à M. Suhm, envoyé de Saxe à Pétersbourg, qui avait vécu familièrement avec lui à Rheinsberg.

„ Il y a eu ces jours passés de nouvelles
 „ tracasseries. Le tout vient d'une jalousie que
 „ Bredow (*) a contre Wolden. (**) Le premier

(*) Ancien gouverneur du Pr. R.

(**) Maréchal de la cour du Pr. de P.

„ a trouvé le moyen d'insinuer au Roi que
 „ j'étais un homme sans religion, que Manteufel
 „ (*) & vous aviez beaucoup contribué à me
 „ pervertir, & que Wolden était un fou qui
 „ faisait le bouffon chez nous, & qui était mon
 „ favori. Vous savez que l'accusation d'irreli-
 „ gion est le dernier refuge des calomniateurs,
 „ & que cela dit, il n'y a plus rien à dire. Le
 „ Roi a pris feu, je me suis tenu ferré, mon
 „ régiment a fait merveille, & le maniement
 „ des armes, un peu de farine jettée sur la
 „ tête des soldats, des hommes de six pieds
 „ passés, & beaucoup de recrues ont été
 „ des arguments plus forts que ceux de mes
 „ calomniateurs. Tout est tranquille à présent,
 „ & l'on ne parle plus de religion, de Wolden,
 „ de mes persécuteurs, ni de mon régi-
 „ ment, &c. „

Lorsque Frédéric-Guillaume souffrait de la
 goutte, il avait des colères dont les accès
 étaient quelquefois fort plaisants. Son médecin
 lui avait dit que c'était une chose fort utile

(*) C'est ce célèbre Manteufel qui fut depuis
 premier ministre de la cour de Saxe, & auquel suc-
 cèda le comte de Brühl.

pour sa santé de laisser un libre cours à sa colère. Le cocher de Sa Majesté était chargé d'exciter ces crises salutaires, & de s'exposer à en ressentir les effets. Pour cela il se cartonnait bien les épaules, & lorsque le Roi commençait à se fâcher, il lui répondait grossièrement; alors le monarque furieux prenait sa canne & le frappait à tour de bras tant qu'il avait de forces.

Dans ses accès de goutte, il s'occupait ordinairement à peindre à l'huile; & ses grenadiers lui servaient de modèle; lorsque le portrait était plus pâle ou plus rouge que l'original, il prenait un pinceau, barbouillait de rouge le portrait ou les joues du grenadier, & admirait ensuite comme il avait fait la ressemblance. On voit encore au château de Berlin quelques-uns de ces tableaux, au bas desquels on lit:
Frider. Wilhelmus in tormentis pinsit.

(14) Voici les dernières volontés de Frédéric-Guillaume au sujet de son enterrement.

„ Mon cher fils, voici une instruction que je vous laisse sur la manière dont je veux que l'on traite mon corps, lorsque le Très-Haut m'aura retiré de ce monde. 1) Dès que je serai mort, il faudra laver mon corps, lui mettre une chemise blanche, & l'étendre ensuite sur

une table de bois, puis on me fera la barbe, on me nettoiera, & l'on me couvrira d'un drap. On me laissera quatre heures dans cet état. 2) Après cela mon corps fera ouvert en présence du lieutenant-général de Buddenbrock, du colonel de Derfchau, du lieutenant-colonel d'Ensfidel, du major de Bredow, des capitaines de Prinzen & de Hake, du lieutenant de Winterfeld, de tous les médecins & chirurgiens de régiments qui se trouveront dans la ville, & de mon valet-de-chambre. On examinera avec soin de quelle maladie je suis mort, & quel est l'état de toutes les parties de mon corps. Je défends expressément que l'on détache aucune partie de mon corps; on aura soin seulement d'en faire sortir autant qu'il sera possible l'eau & autres humeurs; après quoi, on le lavera bien proprement, puis on me mettra mon meilleur habit. 3) A ma mort, on donnera les uniformes & les chapeaux neufs. Le lendemain, on assemblera mon régiment, les bataillons se formeront; le premier bataillon formera le front vers le château, l'aile droite fera du côté de la rivière à l'endroit où le mur commence; le second bataillon sera auprès, & le troisième derrière le second. Tout sera

complet , & chaque grenadier aura deux car-
 touches. On mettra des crêpes aux drapeaux ,
 & les tambours feront garnis de drap noir.
 Les fifres & les hautbois feront auffi garnis
 de crêpes. Chaque officier aura un crêpe au
 chapeau & au bras. 4) Le char funèbre
 que l'on prendra des écuries de Berlin , fera
 placé vers *l'escalier verd*, la tête des chevaux
 tournée vers la rivière. Huit capitaines me
 porteront dans le char funèbre ; après cela,
 ils retourneront chacun à fa division. Ces mêmes
 huit capitaines me tireront auffi du char funèbre
 pour me porter dans l'église. 5) Dès que le
 char partira, le régiment fe préparera à la
 marche, les tambours battront la marche des
 morts, & les hautbois jouiront le cantique connu
O Haupt voll Blut und Wunden. Après cela le
 char funèbre avancera jufqu'à la porte de fer.
 Là, il s'arrêtera ; tout le régiment défilera
 devant le char. Le premier bataillon fe placera
 devant l'église, le fecond après, puis le troi-
 fième. Lorfqu'ils auront défilé, le corps fuivra.
 Mes deux fils Guillaume & Henri, refteront au
 régiment. Vous, comme mon fils aîné, avec
 le petit Ferdinand, vous marcherez en ordre
 derrière le char, ainfi que tous les généraux

& autres officiers qui se trouveront présents ; & qui n'étant point du régiment, voudront suivre le convoi. Les deux aumôniers Cochius & Oesfeld suivront aussi, parce qu'ils sont de mon régiment. 6) Alors le corps sera porté dans l'église par les huit capitaines de mon régiment, dont j'ai déjà parlé, & ils entreront par la porte, par laquelle j'entrais ordinairement à l'église. On mettra sur le cercueil ma plus belle épée d'ordonnance, ma plus belle écharpe, une paire d'éperons dorés & un casque doré. On trouvera tout cela dans l'arsenal. Quand les capitaines m'auront porté dans l'église de la manière que je l'ai dit, le cercueil sera déposé, un peu avant la voute, & alors les hautbois & l'orgue joueront un morceau de musique composée par l'organiste Sidon, & pendant ce tems là les capitaines qui m'auront porté, retourneront à leurs divisions. Les généraux & quelques officiers de l'état-major, voudront bien me rendre quelques-uns des derniers honneurs, & me porter dans le caveau. Alors quatre canons que l'on fera venir de Berlin & que l'on placera vers le plantage, feront chacun douze décharges coup sur coup. 7) Je défends qu'on me fasse une oraison funèbre ; mais après

la décharge, les bataillons seront rompus, les grenadiers porteront les drapeaux, où vous l'ordonnerez, mon fils, les compagnies marcheront vers les quartiers de leurs capitaines. On distribuera à chaque grenadier deux gros, comme dans le tems des exercices. 8) Le soir on donnera un festin dans la grande salle du jardin à tous les généraux, aux officiers de mon régiment & aux officiers étrangers qui auront été à la cérémonie. On mettra en perce la meilleure pièce de vin de Rhin que j'ai dans ma cave; & à ce repos on ne boira que du bon vin. 9) Quinze jours après on me fera une oraison funèbre dans toutes les églises de mes états; & on prendra pour texte *Ich habe einen guten Kampf gekämpft* (bonum certamen certavi.) On prêchera sur ce texte le matin, puis on chantera le cantique, *Wer nur den lieben Gott läßt walten*. On ne dira pas un mot de ma vie, de mes actions, ni rien de personnel; mais on dira au peuple que je suis mort comme un grand pécheur, & que j'ai demandé pardon à Dieu. En général dans ces oraisons funèbres, je ne veux point être rabaissé. Mais je ne veux pas non plus être loué. 10) On ne donnera point d'habit de deuil

à mes domestiques, ils porteront seulement un crêpe au chapeau; & du reste on ne fera aucune autre cérémonie à cause de moi. Je ne doute point, mon très-cher fils, que vous n'exécutez les dernières volontés que je vous fais savoir ici, fidèlement & avec la plus grande exactitude; du reste je suis jusqu'à la mort votre fidèle père & votre affectionné Roi

Potzdam le 29 mai 1740.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

AUTRES

*Autres ANECDOTES & particularités
relatives à la première Période de la Vie de
FRÉDÉRIC II.*

PENDANT le séjour de Frédéric à Custrin, le président de la chambre fit au Roi le rapport suivant.

„ J'ai l'honneur d'envoyer à votre Majesté
„ trois relations de la chambre des guerres &
„ domaines de la nouvelle Marche. Deux ont
„ été copiées de la propre main de S. A. R.
„ le prince de Prusse; & il n'a fait que signer
„ la troisième. „

Le Roi écrivit en marge

Il ne suffit pas que Fritze () signe, il faut
qu'il travaille lui-même.*

L'infortune de Catt condamné à perdre la tête pour avoir voulu accompagner Frédéric dans ses voyages, était âgé de 22 ans, & lieu:

(*) Diminutif de Frédéric comme Jannot de Jean.

tenant dans le régiment des gens-d'armes. Son père & son grand-père étaient encore vivants. Le premier était général & le second feld-maréchal-général au service du Roi. Le Roi fit juger d'abord le jeune de Catt par le conseil de guerre. On le condamna à la forteresse. Le vindicatif Frédéric-Guillaume qui sentait qu'après sa mort, son fils dédommagerait amplement de Catt de cette punition, changea de sa propre autorité la peine de cet infortuné, & prononça la sentence suivante.

» Le lieutenant de Catt ayant été jugé par
 » un conseil de guerre, a été condamné par le
 » dit conseil à être enfermé dans une forteresse.
 » Mais Sa Majesté ne voit pas pourquoi on a
 » prononcé une sentence si douce, pour un
 » crime si atroce; & à l'avenir elle ne peut
 » plus avoir que peu ou point de confiance
 » dans la fidélité de ses officiers & de ses
 » conseillers. Mais Sa Majesté a aussi été à
 » l'école, & elle a appris le proverbe: *Fiat*
 » *justitia & pereat mundus*. Or afin que
 » personne ne s'ingère plus d'en agir ainsi, &
 » qu'on ne puisse pas s'appuyer d'un tel exemple,
 » Sa Majesté se trouve obligée de prononcer
 » elle-même la sentence; & de donner un

„ exemple de justice. Or comme il s'agit ici
 „ d'un crime de lèze-majesté, d'autant plus
 „ grave qu'il a été commis par un des officiers
 „ de l'armée, qui doivent tous être fidèles à Sa
 „ Majesté, & sur-tout par un officier du corps
 „ des gens-d'armes, auquel est confié la garde
 „ du corps de Sa Majesté & de sa famille, ce ne
 „ serait point une peine au-dessus de son crime
 „ de le condamner à être déchiré avec des
 „ tenailles ardentes, puis pendu à un gibet;
 „ cependant Sa Majesté, ayant égard à sa famille,
 „ a bien voulu mitiger cette peine, & le con-
 „ damner à être décapité.

Berlin ce 2 novembre 1730.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

La Reine, toute la maison royale, les parens
 de l'infortuné & plusieurs autres personnes se
 jettèrent en vain aux pieds de ce Roi pour
 demander grace; Frédéric-Guillaume fut in-
 flexible. Le jeune de Catt écrivit au Roi & à
 ses parens des lettres qu'on ne peut lire sans
 attendrissement. La sentence fut exécutée à
 Custrin le 7 novembre, dans la cour du gou-
 vernement. Lorsqu'on vint chercher Frédéric
 dans sa prison pour le mener à l'exécution de

son ami , il ne doutait point qu'on ne vint le prendre pour le mener au supplice ; car l'officier qui exécutait l'ordre ne pouvait retenir ses larmes. Lorsqu'il fut vers la fenêtre sous laquelle était dressé l'échaffaut , & qu'il vit son ami entre les mains du bourreau , il tendit les mains vers lui en criant, *Catt ! Catt !* & aussitôt , il tomba sans connaissance.

Jamais prince ne reçut peut-être une leçon plus utile. Frédéric II eut toute sa vie horreur des peines de mort. Elles furent très-rares sous son règne.

Frédéric a glissé sur cet événement dans les mémoires de Brandebourg. Voici ce qu'il dit de son père :

„ Austère dans ses mœurs , rigoureux sur
 „ celles des autres , sévère observateur de la
 „ discipline militaire , gouvernant son état par
 „ les mêmes loix , que son armée ; il présumait
 „ si bien de l'humanité qu'il prétendait que ses
 „ sujets fussent aussi stoïques qu'il l'était. . . Nous
 „ avons passé sous silence les chagrins domesti-
 „ ques de ce grand prince. On doit avoir
 „ quelque indulgence pour les fautes des enfants ,
 „ en faveur des vertus d'un tel père. „

Ne pourrait-on pas dire aujourd'hui : *Il faut pardonner la sévérité du père en faveur des vertus d'un tel fils.*

Lorsque l'Empereur eut obtenu, par le moyen de Seckendorf, qu'on ne ferait point périr Frédéric, le Roi dit avec colère : *l'Autriche verra un jour quel serpent elle rechauffe dans son sein.*

Voltaire accuse Frédéric d'avoir été ingrat envers Seckendorf qui lui avait sauvé la vie, & d'en avoir fait un portrait affreux. Voici quelques fragments qui pourraient faire démêler la principale cause de la haine qu'il avait contre ce comte.

Fragment d'une lettre de Frédéric, encore prince royal, à Suhm, du 15 nov. 1737.

„ Vous ferez sans doute informé de la chute
 „ de Seckendorf, juste punition de toutes les
 „ méchancetés & de toutes les mauvaises ac-
 „ tions qu'il a commises. A la fin, il a son
 „ tour, & après avoir été pendant un tems
 „ infini l'idole de la fortune, il devient la proie
 „ de ses ennemis dans la décrépitude. On
 „ l'accuse de choses horribles, & toutesfois
 „ vraisemblables, puisqu'elles ont beaucoup

„ de rapport avec son caractère. On l'accuse
 „ d'avoir laissé manquer de tout l'armée impé-
 „ riale pour affouvir son avarice fordide. Il n'y
 „ a pas d'exactions qu'on ne lui impute. Ses
 „ ennemis rejettent sur lui le mauvais succès
 „ de la dernière campagne , & la prétraille
 „ anime tous les dévots contre lui, à cause de
 „ la religion. Après tout il me fait pitié. Il est
 „ vrai qu'une prospérité continuelle avait rendu
 „ Seckendorf d'une hauteur insupportable ; *il*
 „ *est vrai que tous les chagrins qu'il m'a causés*
 „ *méritaient rétribution.*

On lit dans un ouvrage attribué à Frédéric.

„ Le Roi séduit par les invitations de Se-
 „ ckendorf, s'était rendu à Prague auprès de
 „ l'Empereur, il n'en rapporta que les regrets
 „ d'avoir donné le spectacle d'un inférieur qui
 „ va voir son supérieur, que la certitude que
 „ les promesses qu'on lui avait faites étaient
 „ vaines , & *que le projet de marier son fils*
 „ *à la nièce de l'Impératrice.* „

Voici comme il peint le même Seckendorf dans les mémoires de Brandebourg :

„ D'abord après l'avènement de George II
 „ au trône (1726), le comte de Seckendorf

„ vint à Berlin. Il servit comme général en
 „ même tems l'Empereur & la Saxe. Il était
 „ d'un intérêt fordide : ses manières étaient
 „ grossières & rustres. Le mensonge lui était si
 „ habituel qu'il en avait perdu l'usage de la
 „ vérité. C'était l'ame d'un usurier , qui passait
 „ tantôt dans le corps d'un militaire , tantôt
 „ dans celui d'un négociateur. Ce fut cepen-
 „ dant de ce personnage que se servit la Pro-
 „ vidence pour rompre le traité d'Hanovre
 „ (1727). Il s'empara de l'esprit du Roi
 „ (Frédéric-Guillaume) avec tant d'adresse qu'il
 „ le disposa à signer à Wusterhausen un traité
 „ avec l'Empereur, &c.

Frédéric-Guillaume qui traitait son fils à la
 militaire , l'envoyait quelquefois aux arrêts ;
 & défendait qu'on lui donnât autre chose que
 du pain & de l'eau. Un cuisinier qui avait pitié
 de lui , & qui espérait , sans doute , recevoir
 une bonne récompense ; lui envoyait régulière-
 ment de quoi bien manger. Il fut trompé dans
 ses espérances. Quand Frédéric fut monté sur le
 trône , le cuisinier fut le premier des domesti-
 ques de son père qu'il renvoya , sous prétexte

qu'il n'avait pas exécuté fidèlement les ordres de son père. On prétend cependant qu'il fut récompensé d'une autre manière; mais on ne dit pas comment.

Une autrefois que le prince était aux arrêts, l'officier chargé de veiller sur lui, avait ordre d'ôter la lumière de sa chambre, dès que huit heures seraient sonnées. Son père qui connaissait son goût pour l'étude, voulait augmenter par là sa punition. A huit heures, l'officier se présente. Le prince le prie instamment de lui laisser la lumière encore une demi-heure, pour achever la lecture d'un livre qu'il avait à la main. Non, répondit l'officier, je ne peux. Il éteignit la chandelle, mais aussitôt il la ralluma, en disant: on m'a ordonné de la souffler, mais on ne m'a pas défendu de la rallumer. Lorsque Frédéric fut monté sur le trône, cet officier ne reçut aucune récompense. Il pensait avec raison qu'un homme capable d'é luder les ordres de son père, n'aurait pas été plus fidèle à remplir les siens dans des occasions semblables. Mais cette raison n'était guère concluante, pour ceux qui s'étaient exposés à être punis pour lui plaire.

Sous le règne actuel on a vu arriver une disgrâce politique de la même nature. Frédéric avait défendu que le prince royal, actuellement régnant, fût instruit des affaires du cabinet. Un homme osa instruire le prince. Au commencement de son règne, on paya ses soins d'une manière brillante; mais bientôt on craignit d'être mal obéi par un homme qui avait pu manquer à un Roi, auquel il devait toute sa fortune.

Frédéric passant quelques jours à Bonn avec son père; l'Electeur Clément-Auguste de la maison de Bavière les traita avec toute la magnificence possible. On leur donna entre autres un bal. Frédéric-Guillaume était toujours fort mal habillé; car il portait un uniforme aussi longtems qu'il pouvait; & quand il se faisait faire un habit neuf, on y mettait les boutons du vieux. Le prince royal n'était guère plus élégant; d'ailleurs il était fort triste & ne trouvait aucun plaisir à tous les divertissemens. Le Roi s'en étant aperçu, lui demanda la raison de sa tristesse & pourquoi il ne dansait pas. Frédéric baissa les yeux & regarda son habit

tout usé. Mais le vigoureux monarque, répondit en lui appliquant un ample soufflet, devant toute la compagnie, & le poussa au milieu de la salle en lui disant; *allons, allons, marche!* Des larmes coulèrent des yeux du prince; mais il fallut prier une dame, & danser avec elle.

Le Roi Frédéric-Guillaume qui était fort avare, donnait peu d'argent au prince Frédéric son fils; de sorte que ce dernier était obligé d'avoir recours à des emprunts. Quand il fut monté sur le trône, il ne paya point ses dettes, en disant: *Je vous apprendrai à prêter à un prince royal!* Quelques-uns de ceux qui lui avaient prêtés eurent des places, ou quelques autres dédommagements; mais plusieurs perdirent tout.

Sur la fin du règne de son père, M. de Suhm négociait pour lui en Russie des emprunts du duc de Biron, favori de l'Impératrice Anne. Voici des fragmens de lettres relatifs à cette affaire.

*De M. Suhm, au prince royal,
du 21 mars 1738.*

„ Vous recevrez au mois de mai une remise.
Ce fera apparemment la même somme que

l'année passée. Vous pouvez juger que le duc a envie de vous être utile ; car c'est un effort qu'il fait , ayant de terribles dettes à payer pour ses prédécesseurs. Il est vrai qu'il a une grande ressource. (l'Impératrice) C'est sans doute là qu'il faut puiser à l'avenir. Elle y est toute disposée. Elle vous aime & vous estime véritablement , & se fera un plaisir de vous rendre service ; persuadée qu'entre gens de même sorte & qui pensent grandement , on peut s'entr'aider sans conséquence. Il ne s'agit que de la manière. Elle ne voudrait pas vous offrir ces ressources , afin que vous ne puissiez pas penser qu'elle exigeât de vous d'autres sentimens que ceux qu'elle croit mériter d'ailleurs. Je n'ai pu que louer cette délicatesse, & j'ai en même tems fait le portrait de votre caractère qui l'a convaincue que vous pensiez aussi grandement qu'elle. Elle a souhaité que vous lui écrivissiez un mot en allemand ; j'ai protesté que cela ne se pouvait absolument point , quoiqu'elle ait donné sa parole de me remettre votre lettre aussitôt qu'elle l'aurait lue. Là-dessus j'ai dit que je vous proposerais de me charger de l'affaire , tout comme si c'était en mon nom. Si vous n'avez donc pas de scrupule sur ce sujet , envoyez - moi un

mémoire signé, ou une lettre par laquelle vous me laissez maître d'arranger la chose; mais en me recommandant bien sérieusement de m'y prendre avec toute la prudence possible, & de manière à ne laisser prise à aucune mauvaise interprétation; vous réservant expressément de vous en prendre à moi, en cas que vous soyez le moins du monde compromis dans cette affaire, ou qu'il s'y trouve la moindre irrégularité, parce que vous vous êtes fait une loi de ne jamais hasarder en votre vie la moindre démarche qui pût avoir seulement l'apparence de n'être pas absolument conforme à votre gloire, & à votre devoir, ou seulement à la bienfaisance. Vous terminerez enfin la lettre par quelques mots gracieux envers le duc, & par quelques assurances de votre confiance envers moi, &c. „

Réponse du Prince royal.

„ Votre lettre m'a si fort embarrassé que j'ai pris du tems pour y répondre; je n'ai pu me résoudre à suivre les propositions que vous me faites. L'idée de gueuser de l'argent est diamétralement opposée à ma façon de penser. Si j'avais pu rester sur le même pied avec le

duc, j'aurai accepté le parti. Mais la différence est très-grande. Je peux avoir des obligations à un duc; mais jugez des suites envers une Impératrice. Je suis court d'argent. Les recrues renchérisseient, & il faut en faire. Donnez-moi un bon conseil; & je vous rendrai ma résolution, lorsque je serai de retour de Wesel, le premier d'août. Je me confie à votre amitié & fidélité. Adieu. „

Dans la fuite le prince devint moins scrupuleux, il écrit le 2 déc. 1739, au même Suhm:

„ J'écrirai à l'Impératrice dès que vous m'aurez envoyé le modèle de la lettre avec les titres. Il me faudrait 24 mille écus par an. Si vous pouvez réussir, vous en prendrez deux mille sur ce nombre tous les ans; que le marché soit conclu s'il se peut vers le mois d'avril. „

—————
Lorsque M. de Suhm fut envoyé en Russie en qualité d'ambassadeur de la cour de Dresde, Frédéric lui écrivit:

Le 25 novembre 1736.

„ Permettez-moi de vous dire que votre cour s'est fort trompée, dans le choix qu'elle a fait de vous pour remplacer le comte de Linar. Il faut à cette cour barbare, de ces

„ hommes qui sachent bien boire & f. . . .
 „ vigoureusement. (*) Je ne crois pas que vous
 „ vous reconnaissiez à ces traits, &c. „

Un certain Deschamps, prêtre français à Rheinsberg, qui avait été disciple de Wolf, s'était avisé de traduire la logique de ce philosophe, & de la dédier au prince royal. Suhm que le prince avait chargé de traduire Wolf, en fut un peu jaloux; & en fit des espèces de plaintes à Frédéric. Le prince royal qui n'a jamais aimé les prêtres, n'avait pas besoin des insinuations de Suhm pour être prévenu contre Deschamps. Il répondit à Suhm :

„ Je vous avoue, que l'épître dédicatoire de
 „ M. Deschamps m'a paru bien platte. Est-il
 „ permis de donner de la force à quelqu'un
 „ de l'encensoir au milieu de la physionomie,
 „ louer une personne que l'on dit ne
 „ point connaître, n'est-ce pas faire l'éloge
 „ d'un héros de roman, d'un être imaginaire,
 „ qui n'a de réalité que dans le cerveau de
 „ l'auteur? . . . Lorsque le traducteur me l'en-

(*) Les éditeurs des lettres de M. Suhm ont remarqué ici que cette cour a bien changé depuis un demi-siècle.

„ voya (la traduction) je le fis remercier du
„ bel ouvrage qu'il avait bien voulu me dédier,
„ mais je lui fis dire en même tems, que sen-
„ sible à la bonne volonté qu'il m'avait témoi-
„ gnée dans sa dédicace, je croirais le payer
„ d'ingratitude, si je ne lui disais naturelle-
„ ment que je souhaiterais pour l'amour de lui
„ qu'il eût changé l'épître dédicatoire. „ Le
petit prêtre prit fort mal les effets de la recon-
noissance du prince royal; il avait espéré quel-
que récompense moins philosophique de ses
louanges. Pour s'en venger, il tâcha de tourner
en ridicule les gens de lettres que Frédéric
honorait de sa confiance. En 1740, Voltaire
étant venu à Berlin, Deschamps fit son portrait
dans un ouvrage en lettres qu'il publiait alors,
& lui donnait la figure la plus laide & la plus
ridicule. Le Roi ne dédaigna pas de battre le
petit Deschamps avec les armes qu'il employait
contre ses amis. Il fit représenter dans son
château, une comédie dont il était l'auteur,
& où le pauvre Deschamps n'était pas épargné.
Dans une des scènes, un libraire dans son ma-
gasin, indiquait les livres dont il avait eu bon
débit; puis montrant une grande pile de vo-
lumes entassés: il disait: *C'est la philosophie*

de Deschamps ; je la vends à l'aune. Deschamps eut la sottise d'être assez sensible à cette mauvaise plaisanterie royale , pour partir sans rien dire. Il est mort à Londres en 1760.

Le prince royal écrivit 1736 à M. Suhm.

„ Je crois que vous ne ferez pas fâché que je vous dise deux mots de nos passe-tems champêtres ; car avec les personnes qui nous sont chères , l'on aime à entrer jusques dans les plus petits détails. Nous avons partagé nos occupations en deux classes , dont la première est celle des utiles , & la seconde celle des agréables. Je compte au rang des utiles l'étude de la philosophie , de l'histoire & des langues ; les agréables sont la musique , les tragédies & les comédies que nous représentons , les mascarades & les cadeaux que nous donnons. Les occupations sérieuses ont cependant toujours la prérogative de passer avant les autres , & j'ose vous dire que nous ne faisons qu'un usage raisonnable des plaisirs , ne les prenant que pour délasser l'esprit & pour tempérer la morosité & la trop grande gravité philosophique , qui ne se laisse pas facilement dérider le front par les grâces. Notre malheureuse condition d'hommes nous fait passer par un chemin fort étroit,

étroit , aux deux côtés duquel il y a deux précipices que l'on nomme les *abus*. Il y a excès de fageffe , & excès de folie. Le ridicule en est à peu-près égal. Et pour éviter les petites maisons , l'on doit être soigneux d'éviter également ces deux extrêmes ; mêlant le badin au sérieux & les plaisirs à l'austerité. „

Dans une autre lettre il lui demande des détails sur le gouvernement de la Russie. Deux hommes l'occupaient alors , Pierre I & Charles XII , je voudrais favoir , dit-il :

1) Si au commencement du règne du Czar Pierre I , les Moscovites étaient aussi brutes qu'on le dit ?

2) Quels changements principaux & utiles le Czar a fait dans la religion ?

3) Dans le gouvernement qui tient à la police générale ?

4) Dans l'art militaire ?

5) Dans le commerce ?

6) Quels ouvrages publics commencés ? quels achevés ? quels projetés ? comme communications de mers , canaux , vaisseaux , édifices , villes , &c.

7) Quels progrès dans les sciences ? quels établissements ? quel fruit en a-t-on tiré ?

VIE DE F. TOM. I.

N

8) Quelles colonies a-t-on envoyées ? & avec quel secours ?

9) Comment les habillemens , les mœurs , les usages ont-ils changé ?

10) La Moscovie est-elle plus peuplée qu'auparavant ?

11) Combien d'hommes à peu-près ? *Et* combien de prêtres ?

12) Combien d'argent ?

M. de Suhm disoit un jour au prince royal, que s'il conservoit seulement la moitié de tous les grands sentimens qu'il avoit, il feroit toujours un grand Roi. Le prince répondit, je ferois au désespoir de changer jamais de façon de penser; mais cela ne prouve rien pour mon état futur;

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

Le prince royal étoit fort aimé des soldats de son régiment; & il ne craignoit pas qu'il leur prît envie de déserter. A une revue, le Roi qui connoissoit presque tous les soldats de ce régiment, s'aperçut qu'il manquoit deux Suisses qui étoient très-beaux hommes. Il demanda où ils étoient. Ils m'ont demandé

un congé de semestre , dit le prince ; ils ont témoigné tant d'envie de revoir leur patrie que je n'ai pu m'y refuser. Le Roi se mit en colère, fit des reproches au prince, en disant qu'ils ne reviendraient pas. Frédéric assura qu'ils reviendraient. En effet à la revue suivante, ils étaient revenus, & avaient amenés avec eux quelques beaux hommes qui s'engagèrent dans le régiment du prince.

Lorsque le prince royal reçut le régiment de Golz, il pria son père de faire mettre sur les uniformes de l'argent, au lieu de l'or que portaient les officiers. Le Roi y consentit. Lorsque les nouveaux uniformes furent faits, le prince invita tous les officiers de se rendre dans une prairie près de Rupin, où il se divertissait quelquefois avec eux. Ils y trouvèrent un grand bucher allumé, se placèrent autour, & prirent des rafraichissemens que Frédéric leur fit présenter. Lorsqu'ils furent bien en train, le prince royal leur dit : *Messieurs, puisque nous voici tous rassemblés, il faut que nous rendions les derniers honners à l'uniforme du régiment de Golz.* En disant ces mots, il ôte son habit

& sa veste, & les jette dans le feu, ainsi que son chapeau. Tous les officiers furent obligés de suivre cet exemple, bon gré, malgré. Ce ne fut pas tout, le prince prit un canif, coupa tout le drap des culottes, ne laissa que la doublure & jetta le reste dans le feu. Les officiers se trouvèrent fort embarrassés; mais il fallut faire comme le prince; ce qui fit rougir plusieurs d'entre eux dont la doublure n'était pas dans le meilleur état. La chose se fit en silence & avec un peu de honte; mais enfin tous partirent à la fois d'un grand éclat de rire, & quand on eut bien ri, Frédéric fit apporter les habits neufs.

Lorsque Frédéric était encore en exil à Custrin, il aimait la chasse avec autant de passion que son père. Sa charge de conseiller de guerre & des domaines l'obligeait d'aller de tems en tems dans quelques villes & villages, dont l'inspection dépendait de son département. Il voyageait dans une chaise, & mettait ordinairement un fusil chargé dans sa voiture; afin d'avoir le plaisir de tirer sur la route le gibier qui pourrait se présenter à lui. Dans un de ces voyages, il lui arriva de

laisser tomber un de ses gants ; il se baissa pour le ramasser , touche au fusil , sans le vouloir ; le coup part , perce son chapeau & lui effleure l'oreille. Effrayé du danger qu'il avait couru , il saute de voiture , brise son fusil contre un arbre , quoiqu'il lui eût coûté fort cher , & jure qu'il ne chassera de sa vie. Il a tenu parole.

(15) Jordan fut nommé conseiller-privé ; mais on lui donna un cercle d'affaires propres à lui bien faire gagner sa pension. Kaiserling fut colonel & aide-de-camp , & fut obligé de s'appliquer sérieusement aux connoissances de son état. Chafot eut un corps de chasseurs. Enfin il les plaça tous de la manière la plus propre à tirer parti de leurs talents.

Suhm , qui était en Russie , fut rappelé ; mais il mourut en route , à Varsovie. Il recommanda au Roi ses quatre enfants & sa sœur qui leur servait de mère , depuis son veuvage. Frédéric les appella à Berlin & eut soin d'eux.

L'aîné des fils de M. Suhm étant lieutenant dans les armées du Roi , eut la jambe emportée à la bataille de Prague. Le Roi le fit alors maître des postes à Dessau. Il est mort dans cette ville en 1785 & a laissé trois fils porte-enseignes.

dans les troupes du Roi. Il les a recommandés, en mourant, au Roi, qui lui répondit :

„ Ce n'est qu'avec bien de la peine que j'ap-
 „ prends par votre lettre du 12 que vous touchez
 „ à votre dernier moment. Le nom de Suhm
 „ m'est effectivement cher. J'ai connu quelques-
 „ uns de cette famille qui se distinguaient par
 „ leur mérite, & qui s'étaient concilié mon
 „ estime. Votre père & vous-même y appartenez,
 „ & vos fils y auront également part s'ils
 „ marchent sur leurs traces & imitent leurs
 „ exemples. Je suis bien aise de vous donner
 „ encore ce témoignage consolant avant de
 „ descendre du théâtre de ce monde, où vous
 „ avez joué le rôle d'un parfaitement honnête
 „ homme, qui est bien le plus glorieux pour les
 „ mortels. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous
 „ rétablisse, & vous ait en sa sainte & digne
 „ garde.

Potzdam ce 16 mai 1783.

FRÉDÉRIC.

Suhm était mort lorsque sa veuve reçut cette lettre. Elle avait besoin de quelque chose de plus que des *témoignages honorables* que le Roi donnait à la probité de son mari ; car on ne

vit pas avec les compliments des Rois. Elle écrivit une lettre touchante à ce monarque pour lui demander des secours pour l'éducation de sa famille. Il lui répondit :

„ La nouvelle de la mort de votre mari,
 „ maître des postes à Dessau, m'a fait beaucoup
 „ de peine. La dernière lettre que je lui ai
 „ adressée, il n'y a guère longtems, sur son lit
 „ de mort, vous en aura déjà prévenu. Je l'esti-
 „ mais pour son mérite, ainsi que pour les
 „ services qu'il m'a rendus tant dans le militaire
 „ que dans le civil, & je prends par cela même
 „ une part bien sincère à sa perte. Vos fils,
 „ s'ils marchent sur les traces de leur père,
 „ auront en tems & lieu, part à ma bienveillance
 „ & protection. Et pour vous, je vous souhaite
 „ toutes les consolations nécessaires dans votre
 „ juste douleur; priant sur ce, Dieu, qu'il
 „ vous ait en sa sainte & digne garde, &c.

(16) C'était le ministre Reinbeck, conseiller du consistoire qui avait été chargé d'écrire à Wolf, sous le règne précédent, pour l'inviter à revenir; c'est à lui que s'adressa aussi Frédéric II, pour le rappeler; voici la lettre qu'il lui écrivit à ce sujet.

Mon cher conseiller Reinbeck.

„ Vous n'avez qu'à écrire encore une fois au
 „ conseiller de régence Wolf, pour lui deman-
 „ der, s'il ne voudrait pas à présent se résoudre
 „ à entrer à mon service; & que je lui ferais
 „ des conditions raisonnables

Je suis votre affectionné Roi

FRÉDÉRIC.

Plus bas au liffait de la propre main
 du Roi.

„ Je vous prie de faire tout votre possible
 „ au sujet de Wolf. Un homme qui cherche
 „ la vérité & qui l'aime doit être précieux dans
 „ toutes les sociétés humaines. Je crois que
 „ vous aurez fait une conquête dans le pays
 „ de la vérité; si vous pouvez l'engager à
 „ revenir.

6 juin 1740.

FRÉDÉRIC.

Quoique Frédéric témoignât la plus grande
 admiration pour Wolf, & qu'il lui écrivit des
 lettres pleines d'éloges, il ne laiffait pas de se
 divertir quelquefois à ses dépends, & l'appellait
 un compilateur de fatras.

Dès qu'il fut monté sur le trône, il écrivit aussi à Suhm d'amener avec lui *Euler*. Un des plus savants mathématiciens de l'Europe, né en Suisse, & alors au service de Russie.

„ Amenez Euler, si vous pouvez, dit il
 „ dans une lettre, on lui donnera mille écus
 „ de pension ou douze cents. „

(17) Voici une des affaires qui occupèrent le Roi au commencement de son règne. Guillaume, Landgrave de Hesse-Cassel, en qualité de comte de Hanau, avait quelques démêlés avec l'Electeur de Mayence. Celui-ci voulant employer contre lui une violence injuste; le Landgrave s'adressa au Roi & lui demanda sa protection. Le 19 juin 1740, le Roi écrivit une lettre à l'Electeur pour l'avertir de cesser ses hostilités; & lui déclara qu'il était prêt à secourir dans le besoin, le Landgrave de Hesse-Cassel, qui était attaché à sa maison par des pactes de confraternité. Cette lettre fit effet, l'Electeur prit des sentiments plus doux & plus chrétiens, & tout s'arrangea à l'amiable.

(18) Un tailleur de Strasbourg auquel le Roi avait commandé des habits à la française, ayant appris que le prétendu comte était le Roi de Prusse, refusa de recevoir son paiement

en disant qu'il était trop payé par l'honneur
d'avoir travaillé pour Sa Majesté.

Le Roi a écrit une relation de ce voyage,
moitié prose & moitié vers, dans un goût ap-
prochant de Bachaumont & de Chapelle. Voici
quelques endroits de cette relation rapportés
par Voltaire,

„ Après des chemins affreux, nous avons
trouvé des gîtes plus affreux encore.

Car des hôtes intéressés,
De la faim nous voyant pressés,
Dans une chaumière infernale;

En nous empoisonnant nous volaient nos écus,
O siècle différent du tems de Lucullus!

Des chemins affreux, mal nourris, mal
abreuvés; ce n'était pas tout, nous effuyâmes
encore bien d'autres accidents; & il faut assu-
rément que notre équipage ait un air bien sin-
gulier, puisqu'à chaque endroit où nous passâ-
mes on nous prit pour quelqu'autre.

Les uns nous prenaient pour des Rois,
D'autres pour des filoux courtois,
D'autres pour gens de connoissance;
Par fois le peuple s'attroupaît,
Entre les yeux nous regardait,
En badaux curieux remplis d'impertinence.

Le maître de poste de Kehl nous ayant assuré qu'il n'y avait point de salut sans passe-port ; & voyant que le cas nous mettait dans la nécessité absolue d'en faire nous-mêmes , ou de ne point entrer à Strasbourg , il fallut prendre le premier parti ; à quoi les armes prussiennes que j'avais sur mon cachet , nous secondèrent merveilleusement. Nous arrivâmes à Strasbourg , & le corfaire de la douane & le visiteur parurent contents de nos preuves.

Ces scélérats nous épiaient ,
 D'un œil le passe-port lisaient ,
 De l'autre lorgnaient notre bourse ;
 L'or qui toujours fut de ressource ,
 Par lequel Jupin jouissait ,
 De Danaë qu'il caressait :
 L'or par qui César gouvernait
 Le monde heureux sous son empire.
 L'or plus Dieu que Mars & l'amour
 Le même or fut nous introduire
 Le soir dans les murs de Strasbourg , &c.

(19) Le tableau que fait Voltaire de l'état où il trouva le Roi auprès de Clèves , est peut-être un peu chargé ; mais le fond est certainement vrai , & caractérise la simplicité de ce prince qui faisait tout par lui-même , & ne gâtait point ses ministres.

„ De Strasbourg, dit Voltaire, il fut voir ses états de la basse-Allemagne, & me manda qu'il viendrait incognito me voir à Bruxelles; nous lui préparions une belle maison, mais étant tombé malade dans le petit château de Meuse, à deux lieues de Clèves; il m'écrivit qu'il comptait que je ferais les avances. J'allai donc lui rendre mes très-humbles hommages. Maupertuis qui avait déjà ses vues & qui était possédé de la rage d'être président d'une académie, s'était présenté de lui-même, & logeait avec Algarotti & Kaiferling dans un grenier de ce palais. Je trouvai à la porte de la cour un soldat pour toute garde, le conseiller-privé Rambonet, ministre d'état, se promenait dans la cour en soufflant dans ses doigts; il portait de grandes manchettes de toile sale, un chapeau troué, une vieille perruque de magistrat, dont un côté entrait dans une de ses poches, & l'autre passait à peine l'épaule, on me dit que cet homme était chargé d'une affaire d'état importante, & cela était vrai.

„ Je fus conduit dans l'appartement de Sa Majesté; il n'y avait que les quatre murailles, j'aperçus dans un cabinet à la lueur d'une bougie, un petit grabat de deux pieds & demi

de large, sur lequel était un petit homme affublé d'une robe de chambre de gros drap bleu, c'était le Roi qui suait & qui tremblait sous une méchante couverture, dans un accès de fièvre violent. Je lui fis la révérence, & commençai par lui tâter le pouls, comme si j'avais été son premier médecin. L'accès passé, il s'habilla & se mit à table. Algarotti, Kaiferling, Maupertuis & le ministre du Roi, auprès des Etats-généraux, nous fumes du souper, où l'on traita à fond de l'immortalité de l'âme, de la liberté & des androgines de Platon.

„ Le conseiller Rambonet était pendant ce tems là monté sur un cheval de louage, il alla toute la nuit & le lendemain arriva aux portes de Liège, où il instrumenta au nom du Roi son maître; tandis que deux mille hommes de troupes de Wéfel mettaient la ville à contribution. „

(20) La nouvelle de la mort de l'Empereur Charles VI, arriva à Rheinsberg, dans un tems où le Roi était au lit, & dans un accès de fièvre. Ses courtisans qui savaient qu'il était déjà occupé avec ardeur des suites de cette mort, & qui connoissaient la vivacité de son tempérament, craignaient que cette nouvelle ne fit sur lui une impression nuisible à sa santé. On dé-

libera longtems sur la maniere de la lui annoncer. Enfin on résolut d'en charger son valet-de-chambre. Celui-ci prit beaucoup de précautions pour préparer le Roi. On vit qu'on s'était trompé ; & qu'on pouvait s'épargner toutes ces craintes. On n'apperçut aucun changement sur sa physionomie, aucune altération dans ses traits. Il lut les lettres de son envoyé à Vienne, & se fit répéter ce que le courier avait dit des circonstances de cette mort. Après cela il se leva, fit écrire au général Schwérin & au comte de Podewils, son ministre des affaires étrangères, de se rendre à Rheinsberg. Il eut avec eux des entretiens secrets, & aussitôt on fit des préparatifs de guerre. L'énigme paroissait d'autant plus inexplicable, que Frédéric II fut le premier à reconnaître Marie-Thérèse, fille aînée de l'Empereur, comme légitime héritière de tous les états autrichiens. Il fit même assurer par écrit la cour de Vienne, qu'il était résolu, comme il l'avait promis à garantir la pragmatique-sanc-tion. En même tems, il commandait à 30,000 hommes de se tenir prêts à marcher, & il faisait faire des recrues de tous côtés. Aucun de ses généraux, ni de ses ministres ne fut un mot de son projet.

(21) L'instruction qui fut remise entre les mains du comte de Gotter, peut nous donner une idée de la manière dont ce prince fe fait traiter les affaires étrangères par ses ambassadeurs. Elle porte ce qui suit :

„ Vous direz à la cour où vous êtes. 1) Que je suis prêt de garantir de toutes mes forces les états que la maison d'Autriche possède en Allemagne, contre quiconque voudrait les attaquer. 2) Que j'entrerai là-dessus dans une alliance étroite avec la cour de Vienne, celle de Russie & les puissances maritimes. 3) Que j'emploierai tout mon crédit à faire parvenir le duc de Lorraine à la dignité impériale & à soutenir son élection *contra quoscunque*. Je pourrais même dire, sans risquer trop, que je me fais fort d'y réussir. 4) Pour mettre la cour où vous êtes, en état & bonne posture de défense, je lui fournirai d'abord en argent comptant deux millions de florins. Vous sentez bien que pour des services aussi essentiels, il me faut une récompense proportionnée & une sûreté convenable pour le dédommagement de tous les risques que je cours, & du rôle dont je veux bien me charger. En un mot, c'est la cession entière & totale de toute la Silésie que je

demande d'abord pour prix de mes peines , & des dangers que je veux bien risquer dans la carrière où j'entre , pour la conservation & la gloire de la maison d'Autriche.

FRÉDÉRIC.

(22) Louis de Halle , chancelier du Roi de Prusse , avait la réputation de trouver , d'expliquer , de contourner & même de fabriquer des titres.

(23) Le marquis de Beauveau envoyé auprès de Frédéric pour le complimenter , croyait qu'il allait se déclarer contre la France , en faveur de Marie-Thérèse , qu'il voulait appuyer l'élection de François de Lorraine époux de cette Reine , & qu'il pouvait y trouver de grands avantages. Ce qui pouvait confirmer cette opinion , c'est que trois mois auparavant , il avait envoyé à Voltaire un écrit politique de sa façon , dans lequel il regardait la France comme l'ennemie naturelle & la déprédatrice de l'Allemagne.

Il partit le 15 décembre pour la conquête de la Silésie , avec la fièvre quarte. En montant à cheval , il dit au marquis de Beauveau : *je vais jouer votre jeu ; si les as me viennent , nous partagerons.*

Il a écrit depuis, l'histoire de cette conquête; il l'a montrée toute entière à Voltaire, qui a transcrit les passages suivans :

„ Que l'on joigne à ces considérations des
 „ troupes toujours prêtes d'agir; mon épargne
 „ bien remplie, & la vivacité de mon caractère,
 „ étaient des raisons que j'avais de faire la
 „ guerre à Marie-Thérèse Reine de Bohême &
 „ de Hongrie. . . .

„ L'ambition, l'intérêt, le désir de faire
 „ parler de moi, l'emportèrent, & la guerre
 „ fut résolue. „

Voltaire avait retranché ce passage en corrigeant l'ouvrage.

Les troupes étant assemblées près de Crossen, le Roi se mit à la tête de l'armée & parla ainsi aux généraux & aux officiers.

MESSIEURS

„ Je ne vous regarde pas comme mes sujets,
 „ mais comme mes amis. Les troupes du
 „ Brandebourg se sont toujours distinguées par
 „ leur bravoure, & ont donné dans plusieurs
 „ occasions des preuves de leur courage. Je
 „ serai présent à toutes les expéditions. Vous
 „ combattrez sous mes yeux, & je récompens-

VIE DE F. TOM. I.

O

„ ferai non-seulement en père , mais encore
 „ en souverain , tous ceux qui se distingueront
 „ par leur zèle pour mon service.

(24) Voltaire étant un jour à Potzdam appuyé sur une table de marbre , disait en parlant du Roi , il ressemble à cette table : *dur & poli.*

Cette politesse de Frédéric n'était guère que pour les étrangers , & ceux dont il voulait tirer quelques services , ou qu'il avait intérêt de ménager. En général, il aimait beaucoup à tourner les autres en ridicules , à leur montrer sa supériorité , & souvent même il disait de but en blanc des duretés à des gens qui ne les méritaient pas. On en verra plusieurs exemples dans les anecdotes de sa vie privée.

(25) Le Roi fit distribuer de l'argent aux soldats qui avaient assisté à cette action & écrivit au prince Léopold la lettre suivante :

„ Je vous remercie mille fois de la belle
 „ action que vous venez de faire , & qui im-
 „ mortalisera votre nom. La reconnaissance
 „ que j'en ai , fera éternelle ; & redoublera
 „ l'amitié que j'ai toujours eue pour vous. Je
 „ salue le prince Charles & tous nos braves
 „ officiers, dites-leur de ma part , que je ne
 „ les oublierai de ma vie , & que dans toutes

„ les occasions , j'aurai soin de les avancer
 „ préféablement aux autres. „

FRÉDÉRIC.

(26) Frédéric regardait la discipline & la subordination comme l'essentiel dans la conduite d'une armée. Avec un cœur sensible, il a fait pour établir ou conserver ces qualités, des actions qui paraîtront cruelles à bien des gens. Mais quand il était une fois persuadé de la nécessité d'une chose, & qu'il avait fait son plan; il étouffait dans son ame tous les sentimens qui auraient pu en arrêter l'exécution.

Dans la première guerre de Silésie, le Roi voulant faire, pendant la nuit, quelques changements dans le camp, défendit sous peine de la vie, de garder, à une certaine heure, du feu ou de la lumière dans les tentes. Il fit lui-même la ronde. En passant devant la tente du capitaine de Zietern, il y aperçut de la lumière. Il entre, & trouve le capitaine occupé à cacheter une lettre. Il venait d'écrire à sa femme qu'il aimait tendrement. *Que faites-vous là ?* lui dit le Roi, *ne savez-vous pas l'ordre ?* Zietern se jette à genoux & demande grâce; mais il ne peut ni ne veut nier sa faute. *Asséyez-vous,* lui dit le Roi, & ajoutez à votre lettre

O 2

quelques mots que je vais vous dicter. L'officier obéit, & le Roi dicte: *demain je périrai sur un échaffaut*. Zieten écrivit, & le lendemain il fut exécuté.

(27) Le Roi qui croyait la bataille perdue s'était sauvé jusqu'à Oppeln. Un houfard autrichien le poursuit & était près de l'atteindre, lorsque tout-à-coup le Roi tourne son cheval, laisse approcher le houfard & lui dit: *laisse-moi, houfard, je t'en tiendrai compte*. Le houfard reconnoissant le Roi d'après des portraits, est fait de respect & de surprise, il laisse tomber son sabre & répond: *tope, après la guerre*. *A revoir*, dit le Roi. Ce houfard fut dans la suite lieutenant-général au service de Prusse, chef d'un régiment de houfards & chevalier du grand ordre du Roi de Prusse. Il se nomme Paul Werner.

(28) Le maréchal Schwérin était entré en 1720 au service de la Prusse, en qualité de général-major. Il avait été au service de la Hollande & du duc de Mecklenbourg, & avait appris l'art de la guerre dans les Pays-Bas & l'Allemagne, sous Marlborough & Eugène. Il fut blessé à cette bataille.

(29) Après la bataille, un général Autrichien écrivit une lettre où il s'exprime ainsi sur le compte des Prussiens :

„ Je n'ai jamais vu de ma vie rien de si excellent que l'armée prussienne. Elle garde un ordre merveilleux dans la bataille. Leurs rangs & leurs lignes étaient si bien fermés, & les évolutions se faisaient avec tant d'égalité & de précision, qu'on eût dit qu'ils faisaient l'exercice à la parade. Leur feu était si prompt & si égal, qu'il ressemblait à des coups de tonnerre. „

Frédéric était caché dans un moulin près de Ratibor, sur les confins de la Pologne. Il était au désespoir, couché sur un grabat; lorsqu'un de ses chasseurs arriva du camp de Molwitz, & lui annonça qu'il avait gagné la bataille. Cette nouvelle lui fut confirmée un quart d'heure après par un aide-de-camp. Les mauvais plaisants ont répété à ce sujet ce qu'on a dit d'un général Français, qui s'était aussi caché dans un moulin pendant une bataille, où ses troupes furent victorieuses. *Il s'est couvert de gloire... & de farine.*

Maupertuis avait suivi le Roi à la bataille de Molwitz, non sur un âne, comme le dit Voltaire, mais sur un cheval. Il monta sur un

arbre pour voir la bataille. Pendant qu'il était occupé à observer les deux armées, un parti de houfards autrichiens s'avança à bride abattue vers l'endroit où il était. Le pauvre académicien tranfi de frayeur, descendit de son arbre, & remonta sur son cheval, pour s'éloigner au plus vite; mais l'animal qui avait appartenu à un houfard, n'eut pas plutôt aperçu la troupe ennemie, qu'il prit le galop & courut, malgré les efforts du président, rejoindre ses anciens camarades. Les houfards voyant le pauvre académicien tranfi de peur, lui ôtèrent l'habit verd dont il était couvert, lui prirent sa montre, sa bague, une tabatière d'argent, & le couvrirent d'un de leurs vieux manteaux, qui était en lambeaux. Heureusement il fut reconnu par le prince de Lichtenstein qui l'avait vu à Paris, & qui le tira des mains des houfards. (V. la note 30.)

Après cette bataille, le Roi dit dans une lettre au prince d'Anhalt: *Il y a deux jours que je n'ai ni mangé ni dormi.*

(30) Marie-Thérèse répondit aux attentions du Roi, à l'égard de l'évêque de Silésie, en lui renvoyant M. de Maupertuis, président de son académie.

(31) Extrait des préliminaires.

Art. I. Il y aura une paix inviolable entre le Roi & l'Impératrice.

II. Les deux parties contractantes ne donneront aucun secours aux ennemis de l'une & de l'autre, & ne feront avec eux aucune alliance qui puisse être contraire à ces préliminaires, & dérogeront même à celles qui pourraient avoir été faites par le passé, en tant qu'elles feraient opposées aux préfens engagements; & tâcheront de détourner autant qu'il sera possible, la seule voie des armes exceptée, les dommages dont l'une ou l'autre des deux parties est, ou pourrait être menacée par quelqu'autre puissance.

III. Il y aura de part & d'autre une amnistie générale.

IV. Toutes les hostilités cesseront de part & d'autre à compter du jour de la signature des préliminaires; & seize jours après les troupes du Roi doivent être retirés dans les pays de sa domination.

V. L'Impératrice cède au Roi la haute & la basse-Silésie, à l'exception de la principauté de Teschen, de la ville de Troppau, de ce qui est au-delà de la rivière d'Oppau, & des hautes montagnes ailleurs dans la haute-Silésie; aussi bien que de la seigneurie de Hennersdorf & des

autres districts qui font partie de la Moravie quoiqu'enclavés dans la haute-Silésie.

L'Impératrice cède aussi au Roi, le comté de Glatz avec la ville & le château, en toute souveraineté & indépendance.

De son côté, le Roi renonce à perpétuité à toutes les prétentions qu'il pourrait avoir eues & avoir contre la Reine de Hongrie & de Bohème.

VI. Le Roi laissera dans la Silésie la religion catholique *in statu quo*.

VII. Le Roi se charge du seul paiement de la somme hypothéquée sur la Silésie aux marchands anglais.

VIII. Tous les prisonniers de part & d'autre seront élargis sans rançon, & toutes contributions cesseront en même tems.

IX. Tout ce qui regarde le commerce sera réglé dans le futur traité de paix.

X. On fera signer le traité de paix formel dans 4 semaines au plus tard.

XI. On comprend dans les préliminaires, le Roi d'Angleterre, l'Impératrice de Russie, le Roi de Dannemark, le Etats-généraux des Provinces-unies des Pays-Bas, la maison de Wolfenbittel, l'Electeur de Saxe; à condition que seize jours après que la signature des prélimi-

naires lui fera annoncée , il retire ses troupes de l'armée françoise , de la Bohème & des autres pays appartenant à la Reine de Hongrie & de Bohème.

XII. L'échange des ratifications se fera à Breslau dans 8 ou 10 jours ; à compter du jour de la signature.

(32) Dans le traité de paix , les articles du traité préliminaire sont énoncés avec de plus grands détails , & de plus :

Article VIII. On nommera des commissaires de part & d'autre pour régler le commerce entre les états & sujets réciproques , les choses restant sur le même pied , où elles étaient avant la présente guerre , jusqu'à ce qu'on soit convenu autrement.

IX. Le Roi promet de payer les sommes hypothéquées sur la Silésie aux sujets d'Angleterre & de Hollande , & la Reine se charge des sommes hypothéquées sur la Silésie aux Brabançons.

XI. La Reine de Hongrie & de Bohème fera renoncer les états de Bohème à tout droit de relief sur les états , villes & districts de la maison de Brandebourg.

XII. La Reine s'engage à obliger les états de Bohême à renoncer à tous les états de la couronne de Bohême, cédés au Roi par le traité.

Quelque tems avant que de conclure cette paix, on prétend que le Roi avait appris que la cour de France avait fait à la Reine de Hongrie des propositions secrettes de paix, & que les généraux avaient ordre de ne rien risquer, & de ne point se joindre aux Prussiens. La paix que conclut le Roi fut donc regardée comme une ruse qui prévenait une ruse. On a pensé que c'était par Pallant, général Autrichien, que le Roi fit cette découverte. Voici ce qu'en dit une lettre de Breslau datée du 8 juillet 1743.

„ Le Roi de Prusse ayant été voir le général
 „ Pallant qui avait été blessé & fait prisonnier
 „ à la bataille de Chotusitz ; ce général laissa
 „ échapper dans les entretiens qu'il eut avec
 „ Sa Majesté, qu'il mourrait content s'il pou-
 „ vait réconcilier S. M. P. avec la Reine. Il
 „ assura en même tems le Roi, qu'il ne pouvait
 „ pas manquer d'être la dupe de la France,
 „ & qu'il en parlait avec la conviction la plus
 „ certaine.

„ Le Roi feignit de l'incrédulité, & dit qu'il
 „ avait des preuves du contraire. Le général

„ Pallant répondit sur le champ que ce qu'il
 „ avançait était si vrai , qu'il ne demandait
 „ que six jours , pour convaincre le Roi ; &
 „ que Sa Majesté avait déjà été trop généreuse
 „ pour accepter les propositions du Cardinal.
 „ Le Roi le somma de sa parole & se retira,
 „ Le général Autrichien dépêcha aussitôt
 „ un exprès à Vienne , qui revint au bout de
 „ quelques jours. M. Pallant en fit avertir le
 „ Roi qui vint le trouver. Dans cette visite ,
 „ après quelques compliments , le Baron de
 „ Pallant lui remit une lettre en le priant de
 „ la lire avec attention. Le Monarque la lut
 „ & pâlit en la lisant. C'était une lettre du
 „ cardinal à la Reine de Hongrie , par laquelle
 „ Son éminence offrait à cette princesse , que
 „ le Roi de France lui garantirait la Silésie &
 „ la Moravie , si elle voulait céder à l'Empereur
 „ la Bohême avec une partie de la haute-
 „ Autriche. „

Le Roi de Prusse , après avoir lu cette lettre,
 demanda au général s'il pouvait la garder quel-
 ques jours. Pallant y consentit. Le Roi de retour
 chez lui , dit en présence de quelques-uns de
 ses généraux : *Le cardinal me prend pour un
 sot , il veut me tromper , mais j'y mettrai ordre.*

Sa Majesté donna aussitôt ordre au comte de Podewils, son premier ministre, de traiter de la paix avec Mylord Hintford.

Dès que le Roi avait eu la promesse du général; il avait annoncé sa victoire au maréchal de Broglie: dans les termes suivans:

„ Je suis quitte envers mes alliés, M. le
 „ maréchal; car mes troupes viennent de rem-
 „ porter une victoire complete: c'est à vous
 „ à en profiter incessamment, sans quoi vous en
 „ pourrez répondre envers vos alliés. Je prie
 „ Dieu, M. le maréchal, qu'il vous garde
 „ *Fédéric*. „ Le Style de cette lettre surprit
 le maréchal de Broglie & causa beaucoup d'in-
 quiétude au maréchal de Belle-isle. Elle redoubla
 lorsqu'ils virent arriver un courier anglais, que
 M. de Chevert, commandant à Prague, avait fait
 arrêter à son passage dans cette ville, & qu'il
 envoyait à leur quartier-général. Ce courier
 interrogé, répondit qu'il venait de Vienne &
 qu'on y regardait, ainsi que dans le camp du Roi
 de Prusse où il avait passé, la paix comme
 assurée entre Sa Majesté prussienne & la Reine
 de Hongrie. Cette circonstance détermina le
 maréchal de Belle-isle à se rendre au camp du

Roi de Prusse , pour favior du monarque même ,
 si en effet les bruits qui se répandaient étaient
 fondés. Il y arriva le 2 juin. Le Roi lui parla
 sans détour & lui dit : „ Je crois , M. le Maréchal ,
 „ que le traité dont vous me parlez est à peu-près
 „ conclu. J'ai prescrit des conditions de paix
 „ à la Reine de Hongrie , elle les accepte. Ayant
 „ tout ce que je veux , je fais la paix , & tout
 „ le monde en ferait autant , s'il se trouvait
 „ dans mon cas. Mais si j'abandonne l'alliance
 „ de l'Empereur , je ne quitte pas pour cela les
 „ interêts de ce prince ; mais la Reine de Hon-
 „ grie en accordant tout ce que je lui demande,
 „ ne me laisse plus aucune raison de lui faire
 „ la guerre. „ *Comment, dit le maréchal, oseriez-*
vous, Sire, abandonner le meilleur de vos
alliés, & tromper un monarque aussi respec-
table que le Roi de France ? Le Roi ne répondit
 d'abord à ce discours insolent que par un regard
 majestueux & plein d'indignation. Ensuite il lui
 dit : *Et vous, osez-vous me parler ainsi ?* A ces
 mots , Frédéric tire de sa poche la lettre du
 cardinal & la porte sous les yeux de Belle-isle
 en lui disant , *lisez !* Après avoir lu , le maréchal
 confus , se retira en maudissant le cardinal.
 (*Voyez la note 40.*)

(33) Extrait de la convention de Klein-Schnellendorf, signée le 9 octobre 1741.

1) Il est libre au Roi de Prusse de prendre la ville de Neisse par manière de siège.

2) Le commandant aura ordre de remettre la place après un siège de 15 jours.

5) Après cette prise, S. M. le Roi de Prusse n'agira plus offensivement ni contre la Reine de Hongrie, ni contre le Roi d'Angleterre, ni contre aucun des alliés présens de la Reine jusqu'à la paix générale.

6) Le Roi de Prusse ne demandera jamais plus de la Reine de Hongrie que la basse-Silésie avec la ville de Neisse.

7) On tâchera de faire un traité définitif vers la fin du mois de décembre qui vient.

8) Le comte de Neuperg a déclaré au nom de la Reine de Hongrie, qu'elle cédera sans difficulté au Roi de Prusse par le traité à faire vers la fin du mois de décembre prochain, toute la basse-Silésie jusqu'à la rivière de Neifs, la ville de Neisse inclusivement, & de l'autre côté de l'Oder jusqu'aux limites ordinaires du duché d'Oppeln, avec toute souveraineté & indépendance.

9) Le 16 de ce mois, le maréchal de Neuperg se retirera avec toute son armée vers la Moravie, & delà où il voudra.

10) Le château d'Ottmachau fera vidé en même tems que l'armée de la Reine se retirera.

12) Une partie de l'armée du Roi de Prusse prendra les quartiers d'hiver dans la haute-Silésie jusqu'à la fin du mois d'avril 1742.

17) De part & d'autre on fera sortir quelques petits partis pour continuer les hostilités *pro forma*, & on conviendra pendant l'hiver de quelle manière s'y prendre le printems futur, en cas que le traité ou la paix générale n'ait pu se faire avant ce tems-là.

18) Ces présents articles seront gardés comme un secret inviolable.

(34) Cet ouvrage est de Jean Pierre de Ludewig, conseiller-privé & chancelier de la régence de Magdebourg; il a pour titre.

Catholica religio in tuto: vicinia regni Poloniae in tuto, vindicatis Silesiae Ducatibus adversus austriacam vim.

(35) Le titre de cet ouvrage est: *Summaria recensio pretensionum sacrae regiae majestatis Prussiae, sacri romani Imperii Electoris & Marchionis Brandenburgensis, in quibusdam*

Silesiæ & Lusatia tractibus, filo historico deducta, interprete Rudolph. Augufi. Noltenio, &c.

(36) Le Roi étant à Pirmont, envoya à Caffel le général comte de Schmettau, demander en mariage la fille unique du Landgrave, Marie-Amélie, pour le margrave Charles de Brandebourg. Elle fut accordée; mais sa mort qui arriva le 19 nov. 1744, empêcha la célébration.

(37) Le prix excessif des denrées peut donner une idée de l'état où se trouvèrent les alliés. On payait 22 fols la livre de chair de cheval; & il y eut 8000 chevaux de mangés. Un lièvre coûtait 45 fols, une oie 24 livres, soixante œufs quinze francs, une vache 20 louis, un bœuf 50 louis, &c.

(38) Ce traité d'union comprend quatre articles. Par le I on détermine le but du traité qui est la conservation & le maintien de la paix en Allemagne.

Le II, dit que les alliés se réuniront auprès de l'Impératrice, pour l'engager à reconnaître l'Empereur.

Le III, parle d'arranger les contestations au sujet de la succession d'Autriche & d'établir une trêve en Allemagne.

Le

Le IV porte la garantie réciproque de tous les états que possèdent les parties contractantes.

Le V promet assistance & secours mutuel, à celle des parties contractantes qui serait attaquée dans ses états à cause de cette union.

(39) Dans cet écrit le Roi donne pour raison de sa conduite, la nécessité d'appaiser les troubles de l'Empire; d'y rétablir l'ordre & la paix, d'y remettre les loix en vigueur. Il y reproche à la Reine de Hongrie les cruautés que ses troupes ont exercées dans les provinces héréditaires de l'Empereur, le dessein de détruire la liberté germanique & de donner des fers à l'Allemagne; il dit que depuis un siècle, la maison d'Autriche a pris pour principe fondamental de sa politique, de foumettre tous les princes de l'Empire sous le joug du despotisme; *Et il apporte pour exemple la conduite de la cour de Vienne depuis deux ans.*

L'Allemagne, dit-il, est inondée de troupes étrangères, que l'on a entretenues à grands frais, aux dépens d'un grand nombre de princes de l'Empire, qui ne prennent aucune part à ces différens. On a fait passer des armées nombreuses par des provinces neutres de l'Empire, sans avoir envoyé auparavant des lettres de réqui-

fition , selon l'usage. La Reine a conclu des alliances pour dédommager certaines puissances des grands secours extraordinaires qu'elles lui fournissent. Ses généraux ont voulu s'emparer de force des villes impériales ; ses ministres ont travaillé à détacher du chef de l'Empire, les Electeurs & les autres princes , par des promesses , des menaces & autres voies illicites. On a voulu jeter du ridicule & du mépris sur la personne sacrée de l'Empereur. Le but de la cour de Vienne est de ravir de force la couronne impériale , pour la mettre sur la tête d'un prince qui ne réside pas même dans l'Empire. Ce serait une honte pour les Electeurs , que la Reine de Hongrie les privât de la liberté de l'élection , & des droits dont ils ont toujours joui , selon la constitution de l'Empire , &c.

(40) Article secret de l'union de Francfort , publié par la cour de Vienne , & nié par celle de Prusse.

„ D'autant que l'éloignement que la cour de Vienne & ses alliés ont témoigné , jusqu'à présent pour le rétablissement du repos & de la tranquillité dans l'Empire , ne donne que trop de sujet de craindre , que bien loin de se prêter à des voies amiables conformément au but du

traité entre... Elle , on rejettera ou éludera tout au moins l'effet que l'on devait s'en promettre , il sera indispensable de recourir à des moyens plus forts & plus efficaces : S. M. le Roi de Prusse , toujours animé du désir de coopérer à la pacification de l'Allemagne ; après mûres réflexions , a considéré qu'il ne pouvait point y avoir d'expédients plus courts & plus décisifs que de promettre & de s'engager ; ainsi qu'elle promet & s'engage par le présent article séparé , de se charger de faire l'expédition de la conquête de toute la Bohême , & de mettre en possession de cette couronne , Sa Majesté Impériale , & de la lui garantir pour elle , ses successeurs & ses héritiers à l'infini ; S. M. Imp. touchée de la plus vive reconnaissance , cède à cette condition , dès à présent , à S. M. Pr. irrévocablement & à perpétuité pour elle , ses héritiers & descendants à l'infini , de la manière la plus forte & la plus authentique , les droits qui lui appartiennent sur les cercles , seigneuries & villes , ci-après nommées , savoir : la ville & tout le cercle de Kœnigsgrätz en son entier. En outre , S. M. Imp. cède à S. M. le Roi de Prusse les cercles de Bunzlau & de Leutmeritz , enforte que tous les pays qui se trouvent situés

entre les frontières de la Silésie & la rivière de l'Elbe, ainsi que, depuis la ville & le cercle de Kœnigsgrätz, jusqu'aux confins de la Saxe, appartiendront à S. M. le Roi de Prusse; de manière que le cours de l'Elbe fera la barrière des deux états; ainsi ce qui se trouvera situé sur l'autre bord de cette rivière, & en dedans de la Bohême restera à S. M. Impériale; quand même ce serait des dépendances des cercles cédés à S. M. Prussienne, à l'exception de la seigneurie & ville de Partuwitz, & de la ville de Collin, que S. M. Imp. cède dès à présent à S. M. Pr. pour elle, &c. S. M. Imp. s'engage à la même susdite condition, dès à présent, de garantir S. M. Pr. pour elle, &c. les pays qu'elle lui a cédé, ou lui cède en vertu de ce présent article, bien entendu, que la Bohême, sur le pied qu'elle doit demeurer à S. M. Imp., ne pourra plus être susceptible d'aucun démembrement. De plus, S. M. Imp. cède à la même susdite condition à S. M. Pr. irrévocablement & à perpétuité pour elle, &c. les droits qui lui appartiennent sur la haute-Silésie. Elle s'engage en outre, de la lui garantir, aussitôt que S. M. Prussienne en aura fait la conquête, & s'en fera mise en possession; de même que S. M. Pr. promet de garantir à

S. M. Impériale la haute-Autriche pour elle, &c. ; aussitôt que S. M. Imp. en aura fait la conquête, & s'en sera mise en possession, &c. „

Ce n'est pas la seule fois dans cette guerre que les puissances nièrent des démarches qu'on leur attribuait. Charles VII se trouvant dans un besoin pressant, avait proposé de séculariser quelques évêchés & chapitres, tels que Salzbourg, Passau, &c. & de s'emparer de leurs biens. Ce dessein le rendit l'objet du courroux du Pape & du clergé. Il ne trouva d'autre moyen pour les apaiser que de déclarer que cette idée ne lui était jamais venue. Louis XV, que la guerre obligeait à mettre de nouveaux impôts, désirait la paix ; le cardinal Fleuri écrivit, dit-on, au général Kœnigsek, la lettre dont nous avons parlé, où il s'excusait & rejetait la conduite de la cour de France sur le maréchal de Belle-isle. En effet, on montra une lettre de cette nature ; mais le cardinal nia publiquement qu'il eût jamais écrit rien de semblable. Voltaire dit dans le *siècle de Louis XV*, que ce désaveu ne trompa personne.

(41) Il est aisé de s'imaginer qu'un corps de troupes poursuivi par une armée considérable, & par des essaims de troupes légères, obligé

de traverser un pays plein de montagnes, par des chemins incommodes, & dans une saison pluvieuse, ne peut faire une telle retraite sans beaucoup de difficultés & de pertes. Il faut cependant que le Roi n'ait pas jugé le mal si grand qu'on se l'imaginait généralement; car il parut si content de la conduite du général de Nassau qui avait couvert la marche, que dès qu'il arriva au camp, il ôta son propre cordon de l'aigle noir, & le lui passa au cou.

(42) Dans cet écrit, on assure aux Hongrois qu'on n'a autre chose en vue dans cette guerre, que le maintien de la paix dans l'Empire, & le soutien de la dignité impériale. Que le Roi de Prusse ne songe point à faire de nouvelles conquêtes; ni à s'enrichir aux dépens de l'Impératrice-Reine. Que toute cette guerre ne regarde que le bien de l'Empire, & point du tout le royaume de Hongrie. En conséquence, on espère que la noble nation hongroise, ne se portera point à des hostilités & des ravages contraires à la bonne amitié, & à la bonne intelligence qui doit régner entre des voisins; on prie ensuite la nation, de ne point faire d'incurSIONS ni de ravages dans les états de

Sa Majesté ; & on l'assure si elle veut y consentir qu'elle n'a rien à craindre des troupes prussiennes ; que si au contraire, elle se porte à quelques hostilités, on exercera contre le royaume de Hongrie & ses habitans, tout ce que permettent de justes représailles, &c.

(43) La Reine rapelle dans cet écrit aux habitans de la Silésie, la douceur & la bonté, avec lesquels ils ont été gouvernés par ses prédécesseurs ; elle leur promet les mêmes soins, les mêmes égards, la même douceur. Elle promet de les soutenir dans tous leurs droits & privilèges ; offre d'écouter toutes leurs plaintes, & de redresser tous les griefs qu'ils pourraient lui présenter ; & elle promet sa protection & ses grâces particulières à ceux qui se distingueront par leur zèle & leur attachement à son service. Elle défendit aussi d'obéir aux lettres avocatoires que le Roi publia dans le même tems.

(44) La réponse du Roi est à peu-près de la même nature que celle de la cour de Vienne. On y prodigue aux Silésiens les caresses & les menaces ; & on déclare qu'on regardera comme des traîtres tous ceux qui entretiendront quelque correspondance, ou intelligence avec les ennemis du Roi.

(45) *Lettre d'un officier prussien sur la bataille de Landshout.*

Pour vous mettre au fait de la petite action de Landshout, dont vous me demandez le détail, il faut que je remonte plus haut, & vous fasse souvenir, que le colonel Winterfeld, ayant été rappelé de la haute-Silésie, fut détaché de l'armée du Roi avec 1500 hussards & quatre bataillons de grenadiers, vers les montagnes de Schmiedeberg & Hirschberg, pour faire tête à une troupe de Bosniaques & de Lycaniens, qui y ravageaient le pays. Il les atteignit bientôt, les défit & les dispersa totalement; mais les ennemis en furent si piqués, qu'ils résolurent de prendre leur revanche le plutôt qu'il serait possible, d'autant plus que leur but principal était de percer avec toute leur armée par Landshout, & ce pays montagneux limitrophe de la Bohême. On chargea de cette expédition le lieutenant-général comte de Nadafti, qui avait sous lui le prince Esterhafi, & le colonel Patafchutz, commandant de la troupe Bosniaque, si maltraitée par le colonel Winterfeld. Ce dernier ne respirait qu'une vengeance meurtrière, & avait juré par tous ses saints, qu'il prendrait les

Prussiens ou se ferait prendre ; engagement dont il a rempli une partie comme vous allez voir.

Pendant que l'ennemi faisait ses dispositions, & qu'il avait pris poste à Friedland & Schœmberg, Winterfeld s'avança de Hirschberg vers Landshout, tandis que le lieutenant-général du Moulin marchait vers le même endroit avec deux bataillons de grenadiers, dix escadrons de Moellendorf dragons, & 300 hofards de Schweidnitz. Le 20 mai, Winterfeld s'établit à Landshout. Les dix escadrons commandés par le major-général de Stille, se cantonnèrent à Giesmandorf, & du Moulin à Reichenau avec les grenadiers & les hofards. Les premiers à un mille, les autres à deux mille de Landshout.

On y séjourna le 21, parce que l'ennemi ne remuait point, & que nos avis portaient que son dessein était de nous donner le change pour tomber sur le magasin de Schweidnitz, où il n'y avait que deux bataillons. Le lieutenant-général s'aboucha le 22, avec Stille & Winterfeld, sur le parti qu'on aurait à prendre, & on convint que le lieutenant-général avec les dragons, grenadiers & hofards qu'il avait amenés, s'approcherait le lendemain de Schweidnitz, pendant que Winterfeld, avec quatre

bataillons & 1400 houfards continuerait d'observer ce qu'il y avait d'ennemis à Schœmberg & Friedland.

Le 23, à 3 heures du matin, Winterfeld envoya un chasseur au général de Stille, le prier de suspendre sa marche, parce qu'il avait des raisons pour croire qu'on viendrait l'attaquer; mais il lui fit dire en même tems, de ne pas quitter ses quartiers, jusqu'à ce qu'on serait mieux éclairci, ce dont il ne manquerait pas de l'avertir, en cas que sa présence devint nécessaire. Stille envoya d'abord le même messager à du Moulin. Il fit sonner à cheval, sortit de ses cantonnemens, forma ses escadrons sur le grand chemin de Landshout, & attendit des avis plus précis. Entre 5 & 6 heures, on crut entendre quelques coups de canon, mais faiblement & à grands intervalles; le vent contraire, nous déroband le bruit des décharges. Cependant Winterfeld était attaqué dans toutes les formes. Il était parti de Landshout à la petite pointe du jour avec trois bataillons, pour se poster sur les hauteurs qui sont immédiatement devant la ville du côté de Liebau & de Griffau, par où l'ennemi devait nécessairement venir; ses houfards campaient en avant,

près de Reichen-Hennersdorf, & étaient à cheval au front de leur camp, lorsqu'ils virent défilér vis-à-vis d'eux un gros de houfards avec quelqu'infanterie & grand nombre de pandours. La partie n'étant point égale pour nos houfards, ils furent obligés de se replier vers nos grenadiers, sur quoi les pandours se glissant par le village, entrèrent dans le camp abandonné, & mirent le feu aux huttes de paille, pendant que d'autres troupes de houfards & d'infanterie continuaient à se couler le long de la montagne, derrière les grenadiers, à cause que ceux de l'ennemi étaient du triple plus forts & soutenus de l'infanterie hongroise; aussi celle-ci, dans la persuasion que Winterfeld plierait toujours, s'avisa de descendre dans la vallée, & fit mine de l'attaquer sur les hauteurs. Elle avait du canon, & s'avancait en assez bon ordre, lorsque Winterfeld fit à son tour descendre à sa rencontre les houfards, du canon & quelques compagnies de grenadiers, lesquels faisant un feu réglé par pelotons, réussirent si bien, qu'un bataillon de Haller hongrois se retira en confusion, & que l'autre se jeta derrière un rideau pour se mettre à couvert. Cependant ils ne quittèrent pas tout-à-fait la partie; mais ils

se réunirent en ordre de bataille au pied de la montagne, par laquelle ils étaient venus. D'un autre côté, les pandours gagnèrent un petit bois, vis-à-vis les hauteurs du flanc de nos bataillons, & tuèrent & blessèrent quelque monde. Ils eurent même l'audace de grimper ces hauteurs à quatre pattes, de lâcher leurs coups à brûle pour point, & de se rejeter ensuite en-bas, où ils n'avaient rien à craindre. Un parti de Tolpatfches & de hofsards passèrent en même tems les fauxbourg de Landshout, & se répandirent sur les collines de l'autre côté de la ville, de sorte que les affaires ne prenaient pas un trop bon tour, nos grenadiers n'osant pas s'éloigner de leur poste, ni les hofsards se remettre en activité. Ce fut donc très-à propos que le major-général de Stille arriva avec ses dragons. Le premier effet de cette arrivée fut que dès que leur tête parut, tout ce qui était déjà en deça de la ville se replia vers le gros de la troupe, & que l'infanterie ennemie quitta tout de bon la vallée pour se remettre sur la crête de la montagne, en se couvrant de trois lignes de hofsards, qui faisaient au-delà de 300 chevaux. Dès que les dragons eurent passé les fauxbourg & joint le bataillon de Winterfeld,

on les rangea en bataille sur l'aile droite vis-à-vis de l'ennemi. Nos houfards furent mis sur une ligne devant les dragons, & le signal s'étant donné, on s'ébranla, puis on s'élança à toute bride en descendant les hauteurs sur lesquelles nous étions, & en remontant à pleine course celle où se tenait l'ennemi. Les houfards autrichiens ne voulurent point faire l'expérience de l'impétuosité de ce choc, & regagnèrent le sommet de la montagne, dans l'espérance que leur infanterie & leurs pandours postés dans les bois, nous arrêteraient par leur feu. Mais quoique ceux-ci firent sur nous une décharge générale, & que la montagne que nous montions fut escarpée, nous ne nous arrêtâmes point, & nous y fîmes aussitôt que les fuyards, de sorte que tout fut enfoncé & culbuté. Cinq cens furent fabrés; soixante & deux, parmi lesquels se trouva le colonel Patafschutz, furent faits prisonniers, & le reste entièrement dispersé. Nous les poursuivîmes jusque dans la plaine de Griffau, & nous aurions pris tout le gros détachement, si les étangs, digues & autres défilés, qui sont près de l'abbaye, ne nous eussent empêchés de pousser notre pointe. On a trouvé & ramassé au-delà de mille fusils, sabres, &c.

le long du chemin de leur fuite, & les payfans nous ont rapporté depuis, que Nadafti avait envoyé en Bohème vingt-trois chariots chargés de blessés.

Après ce coup, nous sommes restés tranquilles à Landshout jusqu'au 26; mais apprenant que la tête de l'armée ennemie entière, tant Autrichienne que Saxonne, n'était qu'à une grande lieue de nous, nous nous sommes retirés la nuit du 27, à Schweidnitz, sans être inquiétés dans notre retraite, &c.

Du camp sous Schweidnitz, 29 mai 1745.

(46) A cette bataille, le prince de Prusse, frère du Roi, marchait au milieu du feu à la tête de sa brigade; le marquis de Valori, envoyé de France, qui était auprès du Roi, en paraissant étonné, le prince répondit: *on ne saurait être mieux qu'avec de tels camarades, mais il faut leur montrer que l'on est digne d'eux.*

Louis XV avait envoyé au Roi un officier nommé de La Tour, pour lui annoncer la victoire de Fontenoi: Cet officier fut témoin de la bataille de Strigau, ou Hohenfriedberg, & Frédéric écrivit au Roi de France: *j'ai acquitté à Friedberg la lettre de change que vous avez tirée - ur moi à Fontenoi.*

On lit dans Voltaire : „ Cet officier rencontra
 „ le Roi de Prusse au fond de la *basse-Silésie*
 „ du côté de Ratibor , dans une gorge de
 „ montagne , près d'un village , *Frideberg*.
 „ C'est là qu'il vit remporter à ce monarque
 „ une victoire signalée contre les Autrichiens. „

Un auteur allemand remarque , au sujet de ce passage que Frideberg est au pied des montagnes de Bohême , dans la basse-Silésie ; & Ratibor dans la haute-Silésie sur l'Oder , à plus de 40 lieues de Frideberg.

Le Roi dit à La Tour , avant la bataille : vous voulez donc voir , à qui restera la Silésie ? Non , répondit La Tour , je veux seulement être témoin de la manière dont Votre Majesté punit ses ennemis & défend ses états.

A la fin de cette bataille , le général Gosler , à la tête du régiment de Bareith dragons , fit une attaque vraiment héroïque. Le Roi , pour récompenser ce régiment , lui donna un diplôme , dans lequel toutes les circonstances de cette attaque sont détaillées , & où tous les officiers qui y ont contribué , sont nommés avec des éloges dignes de leur bravoure. Ce diplôme est toujours gardé par le commandant du régiment.

Le major de Chafot, qui était alors dans ce régiment, se distingua particulièrement. Le Roi pour le récompenser, ajouta à ses armes l'aigle prussienne, avec les mots *Friedberg 76*, pour marquer le nombre de drapeaux que l'on avait pris sur les ennemis dans cette bataille.

Dans la même bataille, on prit quelques généraux, parmi lesquels il se trouvait un nommé *Rœmer* (mot allemand qui signifie *Romain*.) Le lendemain de la bataille, ils furent tous invités à dîner chez le Roi. *A présent*, dit le Roi, *que j'ai battu une fois votre armée, je vous battraï par-tout où je vous trouverai.* Le général Rœmer répondit: *Sire, Annibal battit quatre fois les Romains, mais la cinquième il fut battu, & la guerre fut terminée.* Oui, répondit Frédéric, *mais Annibal ne commandait pas des Prussiens; & il n'avait contre lui que des Romains.* (*)

(*) Pour bien sentir cette réponse, il faut se souvenir que le mot ROEMER dont le Roi se servit en Allemand pour désigner les ROMAINS, faisait allusion au nom du général.

Réflexions

*Réflexions d'un officier Prussien, sur la bataille
de Hohen-Friedberg.*

On ne peut que louer infiniment la conduite que le Roi de Prusse a tenue avant & le jour de cette mémorable action. La situation des affaires demandait quelque évènement décisif. En se tenant sur la défensive, & se bornant à empêcher les ennemis de pénétrer en Silésie à travers les montagnes; il aurait été obligé de sacrifier bien du monde, & d'énerver ses provinces & ses finances, parce que son armée aurait été obligée de subsister à ses propres dépens, & tout cela encore au risque de ne pas réussir; car l'ennemi était supérieur ou passait pour l'être. Il avait derrière lui toutes les forces de la Bohême, & supposé même que la campagne eût pu se passer en petite guerre, son expérience dans ce genre d'escrime & la supériorité de ses troupes légères, ne nous faisaient pas espérer par-tout des succès égaux. Il faut de plus ajouter à ces considérations, que le Roi ayant besoin de toutes ses troupes pour faire tête au prince Charles de Lorraine & au duc de Weissenfels, devait abandonner les hauteurs de Silésie, d'où le corps des insurgents pouvait se répandre par-tout, & rendre notre

VIE DE F. TOM. I.

Q

substance très-difficile , d'autant plus qu'il venait de surprendre la forteresse de Cosel. Il était donc absolument nécessaire d'amener le plutôt possible les ennemis à une bataille , afin de parvenir au but désiré , c'est-à-dire , de les chasser de la Silésie , & de transporter le théâtre de la guerre en Bohême. Ainsi le Roi fit un coup de maître , en feignant de craindre la supériorité de l'armée combinée , & en faisant courir le bruit qu'il ne l'attendrait point dans le voisinage de Schweidnitz , mais qu'il prendrait un poste sûr entre Breslau & Glogau , sur la rivière de l'Oder , pour la commodité de ses convois. En conséquence de ces faux bruits , il fit évacuer les montagnes , la haute-Silésie & le pays de Glatz , rassembla tous ces différens corps , & se tint clos & couvert dans son camp entre Schweidnitz & Striegau , usant de toutes les précautions imaginables , pour dérober à la connoissance de l'ennemi , & ses véritables desseins & le nombre de ses troupes ; bien persuadé que le prince Charles une fois descendu dans la plaine , il ne tiendrait qu'à nous de le forcer à en venir aux mains.

L'évènement a justifié le sage parti que le Roi a pris ; & s'il faut être grand capitaine pour

imaginer de beaux projets & pour en dresser les plans ; il ne faut pas l'être moins pour mettre les mouvements à profit dans l'exécution , & agir avec vigueur & dextérité. C'est en cela que Frédéric a fait connaître encore l'étendue de ses lumières. Lorsqu'il vit que son stratagème réussissait , & que le prince Charles & le duc de Weissenfels donnaient dans le panneau , il saisit le moment favorable avec une promptitude merveilleuse ; & supposant avec raison , que l'armée combinée descendue des montagnes avec le soleil couchant , n'aurait pas le tems de s'arranger pendant la nuit , il l'attaque & la surprend au lever de l'aurore , & remporte une victoire complète.

Il n'en est pas de même de l'armée combinée & de sa conduite. La cour de Vienne , dans le dessein de reprendre la Silésie , avait cru pouvoir terminer la guerre dans cette seule campagne.

Je ne prétends pas décider si l'endroit par lequel le prince Charles entama la Silésie , était , ou non , le plus convenable à ses desseins. C'est à ceux qui ont plus d'expérience que moi dans cette grande partie de la guerre , à décider cette question. Cependant il me semble que la

Saxe étant entièrement dans les intérêts de la cour de Vienne, & presque sur le point d'éclater contre nous, on ne pouvait mieux choisir que de nous attaquer de ce côté, & qu'on n'a manqué que dans la manière de s'y prendre. N'aurait-il pas été plus à propos de ne pas se presser de descendre fitôt les montagnes? N'aurait-on pas mieux fait de s'établir le long de la Lusace, de nous donner des inquiétudes perpétuelles, & de faire pendant ce tems-là, agir de tous côtés les troupes légères, pour nous harceler & rendre nos convois plus difficiles?

On m'objectera qu'une grande armée comme celle du prince Charles, était difficile à nourrir, & qu'en suivant ces idées, le prince risquait de manquer du nécessaire, parce que ses magasins de Bohême n'étaient pas trop bien pourvus.

Mais tout le monde fait que la Saxe avait assez de quoi fournir, que cette puissance n'attendait qu'un moment favorable pour lever le masque, & qu'elle tenait un train d'artillerie tout prêt pour le prétendu siège de Glogau; ainsi que perdait-on à jouer au plus sûr, en nous tenant quelque tems en échec, & en fortant ensuite tout à coup par un autre débouché,

plus haut ou plus bas ? Car il nous aurait été presqu'impossible de faire face à tous ces débouchés, à moins que de diminuer nos forces, qui, indépendamment de cette raison, n'auraient été que trop dispersées par les fréquentes escortes & détachements, si les troupes hongroises avaient bien fait leur devoir. Mais peut-être que le prince de Lorraine avait des ordres précis du conseil de guerre de Vienne, de brusquer les affaires & de tenter la fortune d'un combat ? Dans ce cas, la faute retombe encore sur lui. Car apparemment le conseil de guerre ne donnait ces ordres, que conséquemment aux rapports que le général faisait à la cour de la situation des deux armées : & lui de son côté, s'était tellement aveuglé sur les avis faux, mais flatteurs de notre diligence à éviter sa rencontre, qu'il ne prit pas le tems de s'en défier, & se fonda sur des suppositions dont lui & sa cour furent les dupes.

Tout ceci cependant n'est rien, en comparaison de ce qu'il fit la veille du combat. Il sortit des gorges des montagnes vers le soir, & nous savons de bonne part, que plusieurs régiments de son armée n'arrivèrent dans la plaine que bien avant dans la nuit, lorsque nous étions déjà en pleine marche pour aller

l'attaquer. Pourquoi ne fit-on pas cette manœuvre de meilleure heure ? on aurait eu le tems de se mettre en bataille, & l'on n'aurait pas mal fait de s'y tenir pendant toute la nuit. Au lieu de cela, on arrive au milieu des ténèbres qui empêchent les arrangements nécessaires, on met les chevaux au piquet, & on prend du repos, comme si l'ennemi était éloigné de 20 lieues. Je passe sous silence ce qu'on dit d'un diner trop long, que le prince doit avoir donné ce jour-là au duc de Weissenfels, & qui suspendit, dit-on, pour quelques heures, l'activité des généraux ; j'aime mieux attribuer cette anecdote à la malice des ennemis du prince.

Au reste je n'ignore pas qu'on rejette la cause du malheur que produisit cette sécurité déplacée, sur le peu de vigilance du général Nadaſti. Mais il est sûr, que la situation de notre camp & nos précautions empêchaient ce général de nous observer de près ; circonstance seule qui aurait dû faire penser au prince de Lorraine, que les choses n'étaient pas telles qu'il se les imaginait.

D'un autre côté, toute l'armée avait la tête pleine de préjugés sur le compte des Prussiens. On répétait sans cesse aux simples soldats que les Prussiens affaiblis & découragés par la

dernière campagne, lâcheraient pied par-tout, & que les Autrichiens n'auraient d'autre peine que de piller à leur gré la Silésie. Que durent penser ces gens endormis par ces idées flatteuses, lorsqu'à leur réveil, ils virent devant eux une armée formidable de ces mêmes Prussiens, qui loin de se faire relancer, avançaient d'une contenance ferme & d'un pas rapide, pour leur faire sentir le contraire? De pareilles surprises sont toujours funestes; & s'il est bon d'inspirer quelquefois de la confiance au soldat; on ne doit pas d'ailleurs la fonder sur des principes dont l'illusion peut se dissiper si promptement. Dans ce cas même, les Autrichiens n'avaient pas pour eux l'expérience. Nous les avons battus dans plus d'une rencontre, & dans celle-ci, ils se trouvèrent bientôt à même de se convaincre que les idées dont les berçaient leurs généraux, n'étaient que des chimères. Les généraux eux-mêmes furent pris au dépourvu; les soldats surpris & consternés, que pouvait-on attendre d'une telle situation, sinon la confusion & la défaite?

Il faut cependant rendre justice à ces mêmes généraux, & dire qu'ils firent des efforts dignes de gens de cœur & de résolution, en tâchant

de mettre à profit & le terrain & leurs forces. Mais notre vivacité devança l'effet de leurs soins trop tardifs, avec trois fois plus de valeur encore, ils n'auraient jamais pu éviter leur défaite. Ils sentirent par leur propre expérience la vérité de l'axiome: *à la guerre on ne fait jamais des fautes impunément.*

(47) La bataille de Soor fait le plus grand honneur à Frédéric II. Il avoue lui-même qu'il avait fait une faute auparavant; c'était de détacher un corps de troupes de son armée pour l'envoyer dans la haute-Silésie. *J'aurais mérité, d'être battu à Soor, dit-il dans une instruction à ses généraux, & je l'aurais été sans l'habileté de mes généraux & le courage de mes troupes.*

Mais qu'on se représente ce prince surpris par une armée de 40,000 combattants, environné de tous côtés par des essaims de troupes légères, & n'ayant à leur opposer que dix-huit à dix-neuf mille hommes. Le danger ne le trouble point, il conserve tout le sang-froid de la réflexion. Il n'a qu'un instant pour se former, & il l'emploie si bien que sa disposition passe pour un chef-d'œuvre. Il profite des fautes de l'ennemi; & remporte une victoire complète sur des troupes qui se jouissaient déjà de sa défaite.

Dans la liste des prisonniers faits par les Autrichiens à cette bataille, on trouve le secrétaire du cabinet du Roi, quelques pages, domestiques & valets de bagages. Les Autrichiens avaient pris aussi la caisse militaire, qui était peu considérable, & même les bagages du Roi. Frédéric qui n'avait ni plume ni encre, écrivit avec du crayon à son ministre à Breslau: *J'ai battu les Autrichiens, j'ai fait des prisonniers, chantez le Te Deum.*

FRÉDÉRIC.

Après la bataille, le Roi fit remercier l'armée en ces termes : „ Sa Majesté remercie tous les
 „ officiers & soldats de la bravoure, de la fidélité & de la bonne volonté avec lesquelles ils
 „ l'ont servi à la bataille de Soor. Sa Majesté
 „ ne manquera pas autant qu'il sera possible de
 „ manifester dans toutes les occasions, sa reconnaissance à ses braves officiers, & d'avoir
 „ soin de leur avancement & de leur fortune.
 „ Elle est aussi dans la ferme confiance que
 „ tant qu'il vivra encore un seul de ces dignes
 „ officiers, on verra toujours subsister la gloire
 „ des armes prussiennes, & la pureté de la
 „ patrie. „

(48) Le grand-Visir, par ordre du grand-Turc, invita à une conférence extraordinaire, les ministres des princes chrétiens qui se trouvaient à Constantinople. Il leur peignit avec chaleur les ravages & les malheurs de la guerre, & ajouta que le grand-Seigneur son maître, après avoir considéré ce que souffrirait le commerce si les princes chrétiens vivaient en guerre, il avait résolu de leur offrir sa médiation; qu'il leur avait écrit sur ce sujet; & qu'il espérait en recevoir une réponse telle qu'il la désirait.

Le grand-Visir fit entendre à M. de Benkler, ministre de la Reine de Hongrie, „ que son
 „ maître ne pouvait voir qu'avec déplaisir la
 „ guerre présente, non-seulement parce qu'il
 „ vivait en bonne intelligence avec plusieurs
 „ des puissances belligérantes; mais aussi parce
 „ que le commerce des Turcs en souffrait beau-
 „ coup; & qu'il était même à craindre que la
 „ continuation de ces troubles ne le ruinât
 „ entièrement. „

Ensuite il se tourna vers M. des Bordes, secrétaire d'ambassade de Hollande, & lui dit;
 „ N'est-il pas honteux que vous autres chré-
 „ tiens, qui voulez passer pour les vrais croyants,
 „ ayez banni du milieu de vous, tout esprit

„ de paix , & que nous autres Musulmans que
 „ vous nommez infidèles , nous nous voyons
 „ obligés de vous inspirer des sentimens que
 „ vous devriez avoir. Le grand-Seigneur mon
 „ maître est touché des malheurs qui désolent
 „ l'Europe , & il m'a chargé d'offrir sa haute
 „ & puissante médiation à vos maîtres & aux
 „ autres puissances chrétiennes , & de leur re-
 „ commander la paix. Je dois donc vous dé-
 „ clarer de la part de Sa Hauteffe , que ses
 „ sujets souffrent beaucoup de ces guerres , &
 „ qu'en conséquence il désire de les voir finies. »

En même tems il donna à chacun des minis-
 tres & résidents étrangers, un long écrit aussi
 singulier par le style que par les idées , & qui
 commençait par la création du monde. Voici ce
 qu'il portait en substance :

„ Dieu après avoir créé le monde , a aussi
 „ fait l'homme , pour mettre la dernière main
 „ à un si bel ouvrage ; & lui a donné avec les
 „ qualités de l'esprit & du corps , une puissance
 „ entière sur la terre & sur la mer. L'homme ,
 „ pour se procurer une vie agréable , s'appli-
 „ que aux arts & aux métiers. Il faut employer
 „ beaucoup de modération pour bien gouver-
 „ ner le corps du genre humain. Ceux qui

„ font récalcitrants doivent être ramenés à la
 „ raison par la guerre & par les armes. Mais
 „ dès qu'on remarque que les affaires vont
 „ leur train , il faut songer à faire la paix ,
 „ qui est la source de tout bonheur. Quoique
 „ l'homme ait une horreur naturelle pour
 „ les armes , les princes sont cependant
 „ souvent obligés de les prendre. Mais quelques
 „ justes que soient leurs querelles , il faut
 „ pourtant qu'ils les finissent bientôt, parce que
 „ la guerre a de tristes suites. . . . La Porte
 „ Ottomane a espéré que les puissances chré-
 „ tiennes seraient enfin lassés de la guerre ;
 „ mais elle apprend par ses ambassadeurs , que
 „ des armées nombreuses vont entrer en cam-
 „ pagne au commencement du printems. Or ,
 „ comme il ne peut en résulter que de grands
 „ maux , on fait les représentations suivantes
 „ aux ambassadeurs chrétiens , qui se trouvent
 „ à la très-gracieuse cour de l'invincible Empe-
 „ reur , qui est le trésor de Dieu , & un modèle
 „ de la majesté d'Alexandre le grand.

„ 1) Que ces guerres répandent tant de sang
 „ humain.

„ 2) Qu'elles causent le malheur de tant
 „ de pauvres jeunes filles , qui sont exposées
 „ à être déshonorées.

„ 3) Qu'elles arrètent le commerce & la
 „ nourriture d'une grande multitude d'hommes.
 „ Dans l'espérance que les princes chrétiens
 „ se laisseront toucher par ces représentations,
 „ on offre de se rendre médiateur entre eux,
 „ &c.

A cette pièce on avait joint en même tems
 certaines propositions touchant le congrès &
 les articles préliminaires : en voici les princi-
 paux articles.

„ 1) Le grand-Seigneur veut en même tems
 „ admettre dans la médiation l'Impératrice de
 „ Ruffie , la couronne de Suède , la république
 „ de Venise & la Hollande.

„ 2) Venise fera le lieu du congrès , parce
 „ que cette ville est située de manière à faire
 „ passer commodément des nouvelles fures
 „ de l'état des négociations à Constantinople , &
 „ dans les capitales des autres princes chrétiens.

„ 3) La sublime Porte donnera des pleins-
 „ pouvoirs à deux ministres qui résideront
 „ pendant quelques années à Vienne & à Paris ,
 „ & auxquels la politique des chrétiens sera
 „ connue. On leur joindra encore un homme
 „ habile.

33 4) Si le grand Pontife des chrétiens, en-
 33 voyait au congrès un de ses apôtres, pour
 33 faciliter l'ouverture de la paix par ses repré-
 33 sentations; la Porte est toute prête aussi à y
 33 envoyer pareillement un Dervis ou moine
 33 mahométan de l'ordre du Mufti, qui ne fera
 33 point de difficulté de conférer avec le prêtre
 33 chrétien.

33 5) Les puissances belligérantes qui enver-
 33 ront leurs ministres au congrès, leur donneront
 33 les ordres les plus précis & les plus détermi-
 33 nés, afin qu'on ne perde pas le tems à de-
 33 mander de nouvelles instructions.

33 6) Tous les princes & états, qui n'ont
 33 pris aucune part à cette guerre, mais qui
 33 font cependant quelques autres prétentions,
 33 pourront envoyer leurs ambassadeurs au con-
 33 grès; afin d'éviter les nouvelles disputes qui
 33 pourraient résulter de ces prétentions.

Voici la substance des articles préliminaires.

33 1) On commencera par établir une trêve
 33 générale sur terre & sur mer.

33 2) Chaque partie conservera les conquêtes
 33 qu'elle aura faites dans cette guerre.

33 3) La France laissera ses troupes dans les
 33 places autrichiennes qu'elle a prises au nom de

33 l'Empereur Romain, & elle ne sera point forcée
 33 de les retirer de l'Empire, jusqu'à ce que la
 33 paix ait été généralement conclue & établie.

33 4) Dans la future élection d'un Empereur,
 33 on procédera à *l'unanimité* & non à la *plu-*
 33 *ralité* des voix; condition sans laquelle
 33 l'élection sera nulle.

33 5) Par cette raison, cette élection sera
 33 différée jusqu'après la conclusion de la paix.

33 6) Les parties belligérantes, s'engageront
 33 d'avance à recevoir volontairement les pro-
 33 positions de paix qui leur seront faites par
 33 les arbitres & médiateurs.

33 7) Si elles s'y refusaient, ces dernières
 33 rassembleraient toute leur puissance, pour
 33 forcer la partie qui ferait difficulté, à faire la
 33 paix, & à payer tous les frais & dépenses.

33 8) Mais si la paix est conclue, les puis-
 33 sances conciliées s'arrangeront pour dédom-
 33 mager la Porte des frais d'ambassade & autres
 33 dépenses.

33 9) De son côté, la sublime Porte, ne re-
 33 fusera point la médiation d'une puissance chré-
 33 tienne entre elle & la Perse. „

On ne douta point à Vienne, ni à la Haye,
 que cette démarche du grand-Turc ne fût une

1 suite des intrigues secrettes de la France dans le Divan.

Lorsque l'abbé de Ville, ministre de France à la Haye, reçut la nouvelle de ces propositions du grand-Turc, il demanda un entretien au pensionnaire Fagel. *Avouez, monsieur*, lui dit l'abbé, *que la conduite du grand-Turc est bien touchante, & que le Turc a des sentimens vraiment chrétiens.* *Oui*, répondit Fagel, *mais il y a des pays où en voulant passer pour très-chrétien, on ne cesse d'agir comme des Turcs.*

(49) La cour de Prusse dit dans cet écrit, *que si la probité était bannie de la terre, elle devrait se retrouver chez les souverains.* Beau principe ! elle étale après cela sa conduite à l'égard de la Saxe, accuse l'Autriche de ne faire aucune différence entre les puissances belligérentes & les puissances auxiliaires, & en conclut qu'elle était fondée à en agir de même envers la Saxe. Cependant elle détaille les voies de douceur qu'elle a employée vis-à-vis du Roi de Pologne, aussitôt après la mort de l'Empereur Charles VII, elle remarque qu'elle n'a laissé échapper contre la Saxe aucun indice d'aigreur de haine ou de vengeance. On parle ensuite de *la Providence qui gouverne les Empires, & qui*
par

Par la sagesse entière à son gré , les actions des hommes, & se fait un plaisir de dissiper les desseins des superbes qui se contentent & se glorifient dans leurs propres forces.

Enfin cette cour , pour donner sur le champ une preuve de sa modération & de sa douceur ; pour montrer qu'elle est incapable de laisser échapper contre la Saxe , le moindre indice de haine , de colère , d'animosité , de vengeance ; accuse cette même Saxe de jalousie , d'injustice , de cruauté , d'animosité , d'ambition démesurée ; reproche à ses ministres des vues particulières & des intérêts personnels , & traite de ridicule la conduite qu'ils ont tenue , & les raisons qu'ils ont déduites.

La cour de Saxe répondit à ce mémoire , au mois de septembre , on ne finirait point si on voulait faire des extraits de toutes ces disputes de plume , qui ne décident rien , & dont se moquent les souverains mêmes au nom desquels elles sont faites.

(50) Nous donnerons ici les principales pièces des négociations de paix ; elles peindront une partie du caractère de Frédéric. La lettre dont il est particulièrement question ici , est celle

du 13 décembre 1745, & qui est l'avant-dernière de cette collection.

Lettre du comte de Podewils, Ministre du cabinet de Sa Majesté Prussienne, à M. de Villiers, Ministre plénipotentiaire du Roi de la Grande-Bretagne à la Cour de Saxe.

De Berlin le 28 novembre 1745.

MONSIEUR

C'est par un ordre exprès du Roi mon maître que j'ai l'honneur de vous écrire celle-ci.

„ S. M. est persuadée que vous êtes pleinement informé, monsieur, de tous les soins infatigables que S. M. Britannique s'est bien voulu donner jusqu'ici; pour rétablir la paix en Allemagne, & une bonne harmonie entre le Roi mon maître & les cours de Vienne & de Drefde, par la convention conclue & signée à Hanovre le 26 août, n. ft. de l'année courante, entre le Roi mon maître & S. M. Britannique, & ratifiée de part & d'autre.

„ Vous ne sauriez ignorer non plus, monsieur, la modération que le Roi mon maître a témoignée immédiatement après la signature de cette convention, puisque, sans attendre que les cours

de Vienne & de Dresde eussent déclaré qu'elles la voulaient accepter, S. M. dans le dessein de montrer ses grands égards & son attention infinie pour S. M. Britannique, a bien voulu suspendre les effets de son juste ressentiment contre l'invasion hostile des troupes saxones en Silésie, en ordonnant à S. A. S. le prince d'Anhalt, dès que la nouvelle de la signature de convention d'Hanovre nous fut parvenue, de ne point entrer en Saxe, quoiqu'il se trouvât sur le point de le faire avec une armée bien supérieure à celle que la cour de Dresde lui pouvait alors opposer.

„ C'est dans les mêmes sentimens de modération, & pour témoigner d'autant plus les dispositions pacifiques du Roi, que S. M. notwithstanding le refus des cours de Vienne & de Dresde, d'acquiescer à un accommodement aussi juste & équitable, que celui qui est stipulé dans la convention d'Hanovre, a bien voulu surseoir constamment toutes les hostilités contre la Saxe, auxquelles l'invasion de la Silésie l'avait assez autorisé. Et le Roi, pour convaincre encore plus S. M. Britannique, & toutes les puissances bien intentionnées, de son désir pour la paix & le prompt rétablissement d'une bonne union & harmonie avec la cour de Dresde, est allé plus

loin , & pour ne plus donner ombrage à la Saxe, il a fait retirer la plus grande partie de l'armée de S. A. le prince d'Anhalt , des frontières de la Saxe , ayant fait déclarer à votre cour , monsieur , aussi bien qu'à celle de Russie , qu'il ne tiendrait jamais à S. M. de donner les mains à un prompt accommodement avec S. M. le Roi de Pologne , & d'accepter les bons offices que S. M. l'Impératrice y voulait employer , de concert avec S. M. Britannique.

33 Mais comme , malgré toutes ces démarches les plus amiables & les plus pacifiques du Roi mon maître , la cour de Dresde , bien loin d'y répondre en aucune façon , avait pris la funeste résolution d'appeler deux armées autrichiennes dans le cœur de la Saxe , pour traverser d'un côté , avec leurs forces réunies , la Lusace , & pénétrer de là , non-seulement en Silésie , mais aussi dans les anciens états héréditaires de S. M. tandis que l'armée saxonne proche de Leipzig , était destinée à faire , de concert avec le corps de troupes autrichiennes , qui est sous les ordres du général comte de Grune , une invasion dans le pays de Magdebourg , & même tout droit vers cette capitale.

„ Le Roi s'est vu forcé à regret , & bien malgré lui , de prendre les mesures les plus vigoureuses , que les loix divines & humaines permettent & ordonnent même pour détruire des desseins si dangereux , & pour ne point attendre dans le cœur de ses états, des ennemis acharnés à sa perte , & qui s'avançaient de tous côtés pour l'écraser. C'est dans cette fâcheuse nécessité que S. M. s'est trouvée obligée d'aller au devant de l'armée combinée autrichienne & saxonne en Lusace , pour lui couper le chemin , & l'empêcher de percer dans le cœur des états héréditaires du Roi. La Providence qui jusqu'ici a donné des marques de sa protection si visibles au Roi , contre tant d'ennemis conjurés contre lui , a bien voulu bénir encore cette fois les justes armes de S. M. ; & elle a non-seulement eu le bonheur de défaire entièrement à son entrée en Lusace , le corps de troupes auxiliaires saxonnes , qui faisaient l'avant-garde de l'armée autrichienne , après avoir fait plus de mille prisonniers , parmi lesquels se trouvent une centaine d'officiers avec le général de Buchner , le colonel Obyrn & d'autres officiers de marque , outre quatre pièces de canon , trois drapeaux , deux étendarts , & deux paires de timbales ; mais

de plus , S. M. ayant marché ensuite du côté de Gœrlitz , pour attaquer l'armée autrichienne , celle-ci n'a pas trouvé à propos de l'attendre , mais après avoir abandonné son corps de troupes auxiliaires saxons , & un grand magasin à Gœrlitz , dont nos troupes se sont emparé , en y faisant encore 200 hommes & plusieurs officiers du régiment des gardes saxons , prisonniers ; le prince Charles , s'est retiré avec tant de diligence & de désordre vers Zittau & les frontières de la Bohême , que ses troupes ont même pillé tous les villages saxons où elles avaient cantonné.

„ Cependant & malgré tous ces avantages qui rendent le Roi maître de toute la haute-Luface , & qui feront , s'il plaît à Dieu , suivis bientôt de plus considérables encore ; S. M. est toujours prête à se réconcilier sincèrement avec S. M. le Roi de Pologne , à oublier tout le passé , & à retirer incessamment toutes ses troupes des états de Saxe , aussitôt qu'il aura plu à ce prince d'accéder formellement à la convention d'Hanovre , de renvoyer les troupes autrichiennes , & de ne leur plus accorder jamais aucun passage par ses états pour faire la guerre au Roi mon maître , ni en Silésie , ni

dans aucune autre province de la domination du Roi.

„ S. M. dans les termes où elle en est avec le Roi votre auguste maître, croit pouvoir s'adresser hardiment à un ministre aussi éclairé & aussi bien intentionné que vous l'êtes, monsieur, pour vous prier, ainsi qu'il m'a expressément ordonné de le faire de sa part, de vouloir bien informer sans perte de tems, de ces sentimens de modération & de ces dispositions pacifiques, Son excellence, M. le comte de Brühl, & même S. M. le Roi de Pologne, & de nous faire favoir au plutôt les résolutions & la réponse de la cour, où vous êtes, sur tout cela.

„ Le Roi m'enjoint expressément de vous dire, monsieur, que vous pouvez compter sur sa parole, & que vous n'aurez jamais aucun démenti à craindre sur tout ce que je viens de vous mander de la part de S. M. & par ses ordres exprès.

„ Mais vous pouvez bien juger aussi, monsieur, que le Roi ne saurait discontinuer de profiter de ses avantages, & de les pousser aussi loin qu'il est possible, pour prévenir les dangereux desseins de ses ennemis, jusqu'à ce qu'il aura plu à la cour où vous êtes, d'accéder purement

& simplement à la convention d'Hanovre, du 26 d'août de l'année présente.

„ Au reste, comme jusqu'à présent on a fait un assez mauvais usage à Dresde de toutes les ouvertures qui ont été faites de notre côté pour un accommodement, j'ose me flatter, que vous ne donnerez point de copie de ma lettre au ministère de Saxe. Il y aura d'autres moyens, pour le rassurer sur la sincérité & la bonne foi du Roi, si l'on est disposé, autant que S. M. l'est, à écouter la voix de la modération & de la réconciliation.

„ J'espère que vous voudrez bien m'honorer d'une prompte réponse, par l'envoi d'une estafette; & je suis charmé que cette occasion me procure celle de vous assurer de la plus parfaite considération, avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c. „

H. C. de PODEWILS.

Réponse de M. de Villiers à M. le Comte de Podewils.

De Dresde le 30 novembre 1745.

MONSIEUR,

„ Je reçus hier à 10 heures du soir l'honneur de la lettre de votre excellence du 28 du cour-

rant. Celui que S. M. le Roi de Prusse me fait en me choisissant pour l'instrument d'un ouvrage aussi important que celui de couronner ses victoires par une paix équitable, m'animera à y travailler conformément aux instructions, que j'ai depuis quelque tems reçues là-dessus du Roi mon maître, avec autant de zèle que d'impartialité. Je commençai, dès le soir même du 29, à m'acquitter de ce devoir. Je fis rapport du contenu de la lettre de votre excell. à M. le comte de Brühl, qui me promettait, en montrant une disposition agréable aux intérêts des deux cours, d'en faire autant au Roi son maître, d'assembler un conseil d'état & de donner une réponse aujourd'hui. Son excell. n'a rien omis, & la résolution de cette cour sur ce que j'ai eu l'honneur de proposer de la part de S. M. prussienne, porte en substance

I) Que le Roi de Pologne n'est point éloigné d'accéder à la convention d'Hanovre, mais qu'il faut nécessairement en communiquer avec la cour de Vienne, comme la partie principale; ce qu'on va faire incessamment.

II) Que le Roi de Pologne s'engage de faire sortir les troupes d'autriche de son pays, en très sur des lettres réquisitoriales, aussitôt que

Sa Majesté le Roi de Prusse, selon sa propre déclaration, fera rétrograder & fortir son armée de tous les états du Roi de Pologne.

III) Que le Roi de Pologne s'engage de ne plus permettre aucun passage aux troupes d'Autriche, dans le but d'attaquer S. M. Prussienne, soit en Silésie, soit dans son électorat.

„ Je laisse à la pénétration supérieure de votre excell. de décider, si les engagements du Roi de Pologne ne paroissent pas d'une nature à l'empêcher, tel que soit son désir de rétablir une parfaite harmonie entre les deux cours, à parler plus cathégoriquement, & encore moins à accéder à la convention d'Hanovre, avant que celle de Vienne, qui devrait être une partie principale contractante, ne l'accepte. Ma sincérité m'oblige à avouer à votre excellence, que malgré mon envie extrême de mériter la confiance dont un aussi grand Roi, que celui que vous servez, monsieur, m'honore, je n'oserais me mêler de cette commission, à l'exclusion de la maison d'Autriche. Mais les sentimens de S. M. Prussienne sont trop marqués dans la lettre obligeante & instructive de votre excellence, pour n'avoir pas lieu d'espérer que la disposition, que la cour de Dresde témoigne,

dans sa réponse, fera regardée comme un grand acheminement à la paix si désirée & si nécessaire, pour sauver tous les états des bien-intentionnés de l'Europe.

„ Votre excellence peut être assurée que je ne donnerai point de copie de sa lettre à cette cour. Le premier témoignage de son opinion en ma faveur, m'est trop flatteur, pour que j'en fasse un autre usage que celui que vous voulez bien me prescrire; mon étude sera de paraître digne des ordres que votre excell. me donne, & de profiter de toutes les occasions, pour faire voir la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

Tho. VILLIERS.

Lettre de M. de Villiers à Sa Majesté le Roi de Prusse.

De Dresde le 30 nov. 1745.

SIRE,

„ Me trouvant honoré d'une lettre de M. le comte de Podewils, ministre d'état de votre Majesté, par laquelle il me charge, par les gracieux ordres de votre Majesté, de certaines insinuations à faire à cette cour, tendant au but salutaire du rétablissement de la paix, je n'ai pas manqué de m'en acquitter avec tout l'em-

preffement que l'importance du fujet exige ;
 auffi ai-je la fatisfaction de pouvoir affurer votre
 Majefté, que les propofitions généreufes qu'elle
 a fait faire à Sa Majefté polonoife, ont été reçues
 avec des fentimens qui y répondent. La réponfe
 qu'on m'a donnée confifte en ce I., &c. (*)

„ J'en ai inceffamment fait part à Son excell.
 M. le comte de Podewils ; mais pour gagner
 du tems, & pour épargner une plus grande
 effufion de fang, je n'ai pas voulu manquer
 d'en rendre auffi compte à votre Majefté, en
 lui propofant, par ordre de cette cour, de
 cefler de part & d'autre toutes les opérations
 & exactions militaires.

„ Je n'ofe représenter à un prince fi éclairé,
 combien un pareil témoignage d'amitié tendra
 à la confolider ; je me bornerai à obéir aux
 ordres de votre Majefté, & à montrer la véné-
 ration avec laquelle je prends la liberté de me
 déclarer,

SIRE

De Votre Majefté

le plus obéiffant & dévoué ferv.

VILLIERS.

(*) M. de Villiers répète ici les 3 articles que l'on
 a lus dans la lettre précédente.

*Réponse de S. M. le Roi de Prusse à M. de
Villiers.*

Du quartier de Gärnitz, le 1 déc. 1745.

MONSIEUR,

„ Je crois que l'Angleterre & toute l'Europe doit être convaincue de ma modération. Si le Roi de Pologne ne m'avait pas forcé par ses mauvais procédés d'entrer dans son pays, je ne m'y ferais jamais porté; mais indépendamment de tous les avantages que toute l'Europe voit que j'ai sur mes ennemis, je suis porté à souscrire à un accommodement.

„ Cependant ayant trop appris à connaître par l'expérience combien la cour de Dresde se fert de ses avantages, je ne puis faire cesser les hostilités, ni retirer mes troupes de ce pays; avant que le Roi de Pologne n'acquiesce purement & simplement à la convention d'Hanovre. Vous pouvez être persuadé que j'en attends la nouvelle avec toute l'impatience imaginable, & que du moment que je l'aurai, je prendrai des arrangemens en conséquence. Vous sentez vous-même que ce que vous m'écrivez, n'est pas suffisant pour arrêter les progrès d'une armée

victorieuse ; & que la cour de Drefde paraît fe réserver une porte de derrière , en attendant le confentement de la cour de Vienne. Pour peu que je voie plus de fincérîté de leur part , & que vous vouliez , au nom du Roi d'Angleterre , me garantir les fuites , je fuis prêt à me prêter à tous les arrangements pacifiques que vous pourrez prendre , pour rétablir une paix folide & bien durable entre nos deux cours.

„ Je ne vous demande qu'une réponfe cathégorique là-deffus , moyennant laquelle le Roi de Pologne verra que je ne fouhaite moi-même que la confervation de fes fujets , & le rétabliffement d'une amitié durable avec mes voifins. Il ne dépendra que de lui de la cultiver à l'avenir , & d'en retirer plus d'avantages que de celle de fes autres alliés.

„ Je vous prie de vous employer , avec toute la dextérité que je vous connais , à finir cette négociation , qui répond fi bien aux intentions du Roi votre maître , en rétabliffant la paix de l'Allemagne , & en appaiffant une guerre entre deux voifins , qui ne laisserait pas d'être ruineufe & funefte aux deux parties belligérantes.

„ Vous pouvez compter que de votre négociation dépendra le sort de la Saxe. „

Je suis avec des sentimens d'estime,

Monfieur,

Votre bien affectionné

FRÉDÉRIC.

P. S. Je suis dans l'intention de faire la paix selon la convention d'Hanovre ; j'ai chassé les Autrichiens de la Saxe , ainsi il ne s'agit plus de les renvoyer. Mais que le Roi de Pologne se déclare , sous la garantie de l'Angleterre , d'accepter cette convention , ou avec la cour de Vienne , ou séparément ; alors les hostilités cesseront. Vous sentez bien que je veux des sûretés , & que ce que je demande est conforme à la justice & au bon sens , & je veux agir à jeu sûr.

Lettre de M. de Villiers à Sa Majesté le Roi de Prusse.

De Drefde le 4 déc. 1745.

S I R E ,

„ Je reçus le deux du courant les ordres de Votre Majesté du premier ; & pour m'y conformer , sans perte de tems , je priai les ministres d'état chargés du soin de ce gouverne-

ment, pendant l'absence de leur souverain, de s'assembler.

„ Je leur fis rapport des déclarations de votre Majesté touchant le rétablissement d'une parfaite harmonie entre les deux cours ; & dans cet instant je reçois de leur part la déclaration ci-jointe. J'ose avancer, Sire, que j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi, pour qu'elle fût conforme aux désirs que votre Majesté a daigné me marquer, non-seulement pour le rétablissement d'une amitié solide entre les deux cours, mais aussi pour remettre la tranquillité en Allemagne ; & que l'intention de cette cour répond parfaitement à ces principes.

„ Il faut que j'avoue à votre Majesté que je ne suis pas autorisé de garantir formellement cette déclaration au nom du Roi mon maître, n'ayant des instructions que de m'exercer avec toute l'activité possible, pour exhorter cette cour à consentir elle-même à la convention signée à Hanovre le 26 d'août, n. st., 1745, & à persuader celle de Vienne de l'accepter.

„ Je ne saurais les outre-passer, mais je puis déclarer que le Roi mon maître n'a rien plus à cœur que de voir l'accomplissement de cette convention.

„ Je

„ Je puis aussi ajouter que je suis convaincu que le Roi de Pologne est sincèrement intentionné d'y accéder purement & simplement, & de vivre dans une parfaite amitié avec votre Majesté. Si c'est trop présumer que d'offrir mes sentimens, je péche par trop de zèle.

„ Je sens que je ne saurais mieux montrer que par le silence, la vénération avec laquelle je suis

SIRE

De Votre Majesté

VILLIERS.

Déclaration du Ministère de Dresde, telle qu'elle a été remise à M. de Villiers. Du 3 décembre 1745.

Nous soussignés ministres d'état de S. M. le Roi de Pologne, sommes très-obligés à M. l'envoyé d'Angleterre, de la communication de la déclaration ultérieure de S. M. Prussienne, concernant la réconciliation proposée par M. le comte de Podewils.

Nous regrettons cependant en même tems beaucoup, de ce que les trois points énoncés dans la première déclaration donnée d'ici à M. l'envoyé, n'ont point été aussi bien reçus qu'on

VIE DE F. TOM. I.

S

l'avoit espéré. Mais pour lever au possible tout doute, nous ne balançons pas un moment, dans l'absence du Roi notre maître, de déclarer en son nom, que S. M. est non-seulement disposée, mais prête à rétablir la bonne harmonie entre elle & S. M. prussienne sur le pied de la convention arrêtée à Hanovre le $\frac{13}{26}$ d'août de l'année courante 1745.

En échange de quoi, elle se promet de la part de S. M. prussienne, suivant la déclaration déjà faite, qu'elle fera cesser dès à présent toute hostilité & poursuite de marche, qu'elle n'exigera plus aucune livraison ou contribution nouvelle ou ancienne, & bonifiera toutes celles qui pourraient déjà avoir été levées; qu'elle retirera aussi dès à présent toutes ses troupes des états du Roi, & ne les arrêtera sous quelque prétexte que ce soit; qu'elle évacuera tous les forts & places, & les rendra dans l'état qu'elles étaient avant leur occupation; qu'elle relâchera & fera restituer toutes les caisses faïsses, soit royales ou particulières; qu'elle ne permettra pas qu'aucun tort soit fait dans la retraite, ni aux personnes qui sont au service du Roi, ni aux vassaux, ni à aucun sujet, soit en leurs personnes, soit en leurs biens, &

qu'elle relâchera enfin sans rançon tous les prisonniers faits sur les troupes du Roi. Ecrit à Dresde ce 3 décembre 1745.

Signé

De GERSDORF.

Le Comte de ZECH.

Le Comte de HENNIKE.

De REX.

Réponse de S. M. le Roi de Prusse à la lettre précédente de M. de Villiers.

Du quartier-général de Bautzen,
le 5 déc. 1745.

MONSIEUR,

„ Je ne fais qui, de moi ou des Saxons, vous fera le plus obligé du rétablissement de la paix. Le mal que je fais à mes voisins se fait très-à contre cœur : je suis forcé d'en venir à cette extrémité, mais je procure en même tems toutes les facilités qui dépendent de moi, au Roi de Pologne, pour sortir d'embaras.

„ Il fera donc nécessaire, pour mettre radicalement fin à cette funeste guerre, que le Roi de Pologne expédie incessamment des pleins-pouvoirs à un de ses ministres, pour lequel je vous envoie le passe-port ci-joint. J'ai expédié

mes ordres à mon ministre du cabinet, le comte de Podewils, de se rendre incessamment ici, après quoi l'on pourra dresser la convention convenablement; & dès qu'elle sera ratifiée du Roi de Pologne, j'évacuerai son pays, ses forteresses, & ferai cesser les hostilités.

„ Quant à l'article de la cessation des contributions, & de l'indemnification du dommage fait, les contributions ne peuvent cesser qu'après que le Roi de Pologne aura ratifié les préliminaires dressés par nos ministres. Et je peux aussi peu indemnifier le Roi de Pologne des dommages de ses sujets, que lui & la Reine de Hongrie m'indemniferaient de ceux qu'ils m'ont faits & font encore actuellement en Silésie.

„ Vous me ferez plaisir, monsieur, d'accompagner le ministre saxon, chargé des pleins-pouvoirs de son maître; cela me procurera la satisfaction de voir un homme que j'estime beaucoup, & qui, rempli des véritables sentimens qu'un ministre doit avoir, procure la paix & la tranquillité aux nations, en éteignant le flambeau de la discorde & de la guerre.

„ Je crois de plus que vous n'aurez point de tems à perdre pour être muni de votre cour des pouvoirs dont vous avez besoin pour la

garantie de la Grande-Bretagne, & de faire que M. de Bestucheff, & le ministre de Hollande agissent en conséquence.

„ Je regarde cette paix-ci comme la base de la pacification de l'Allemagne. Ou la Reine de Hongrie y accédera d'abord, ou elle ne tardera pas de le faire.

„ J'ai appris d'ailleurs avec douleur que le Roi de Pologne a quitté sa capitale. C'est un affront qu'il fait à ma façon de penser. Je l'ai toujours estimé personnellement, & dans le plus grand acharnement de la guerre, on aurait respecté son caractère & sa famille. Vous pouvez assurer ce prince de la cordialité & de la sincérité de mes sentimens, & qu'il ne tiendra qu'à lui, que désormais les deux cours vivent dans la plus étroite amitié. Je vous prie d'être assuré des sentimens d'estime avec lesquels, &c.

FRÉDÉRIC.

Lettre de M. de Villiers à S. M. le Roi de Prusse.

De Prague le 9 décembre 1745.

SIRE

„ Pour exécuter moins mal les ordres de votre Majesté, je me suis rendu auprès du Roi

de Pologne. C'est pourquoi je n'ai reçu qu'hier ceux dont votre Majesté m'honore du 5 du courant. Je les ai communiqués sur le champ au comte de Brühl ; & pour mieux convaincre Sa Majesté polonoise des sentimens de votre Majesté à son égard, j'ai même pris la liberté de lui donner un extrait de la lettre de votre Majesté, croyant que ses expressions d'amitié auraient trop perdu par un rapport de ma part. Si en cela j'ai surpassé ses intentions, ce n'est qu'en les voulant mieux accomplir. Il suffit que je les sache, pour les observer religieusement. Le comte de Brühl vient de me donner pour réponse le mémoire ci-joint. Votre Majesté a montré tant d'empressement à rétablir la tranquillité en Allemagne, elle entend si bien ses intérêts, & elle voit si clairement toutes les circonstances qui y ont rapport, qu'il ne m'est pas permis d'alléguer mes raisons là-dessus. J'ose seulement répéter que cette cour souhaite ardemment le rétablissement de la bonne harmonie avec celle de votre Majesté, & de parvenir au but général que votre Majesté se propose. Il est donc à espérer qu'étant d'accord sur les principes, on le fera sur les moyens, & que le petit retardement dans l'envoi d'un ministre, n'en

causera presque aucun dans l'avancement de l'ouvrage, quoique le moindre délai ne saurait qu'affliger ceux qui souhaitent véritablement le bien.

» Mon espérance est dans la grandeur d'ame de votre Majesté. Sa modération ne lui fera pas moins de gloire que ses victoires. Je dis peut-être trop, quoique je supprime plus que je ne dis. Je ne saurais exprimer l'impatience que j'ai de faire ma cour à votre Majesté, & de mériter ce qu'elle a bien voulu dire sur mon sujet. J'espère qu'elle paraîtra par mon zèle pour mon service, & par la dévotion avec laquelle je suis,

SIRE

De Votre Majesté, &c.

VILLIERS.

P. S. Je n'ai pas manqué de marquer à ma cour ce que votre Majesté m'a fait l'honneur de me dire, touchant la garantie de la Grande-Bretagne. Je suivrai avec la même exactitude les ordres de votre Majesté, par rapport à M. de Bestucheff, & au ministre de Hollande.

Mémoire de la Cour de Dresde.

Prague le 9 décembre 1745.

Sur ce que M. l'envoyé d'Angleterre a communiqué de la réponse reçue de S. M. Prussienne, & dont rapport a été fait au Roi de Pologne, S. M. a ordonné de faire connaître au dit ministre britannique qu'elle avait espéré, après avoir de son côté apporté tant de facilité pour le rétablissement d'un accommodement, & de la bonne harmonie avec S. M. Prussienne, en se déclarant prête d'accéder à la convention d'Hanovre, que le dit Roi ne refuserait pas d'accepter les conditions ajoutées à cette déclaration amiable; c'est-à-dire, la cessation des hostilités, de l'exaction des contributions demandées, & la restitution de celles qui ont déjà été levées.

Ce refus ne saurait qu'être d'autant plus sensible à S. M. Polonoise, puisqu'il fait entrevoir la ruine de son pays, vu sur-tout la rigueur avec laquelle on presse le paiement des contributions exigées, sans parler du monde qu'on enlève par force, des recrues qu'on exige du pays, & des autres molestations sans nombre qu'on exerce malgré l'union des Electeurs, des pactes de famille, qui subsistent entre les deux maisons, & contre toutes les loix de l'Empire.

S. M. Polonoise ne demande pas mieux que de se réconcilier sincèrement avec S. M. Prussienne, & elle souhaiterait que cela pût se faire conjointement avec S. M. l'Impératrice. Le moyen d'y parvenir n'est pas, si l'on veut, au préalable ruiner la Saxe d'une façon que de longues années elle, ne pourra s'en relever.

C'est pousser les choses tellement à bout, que ruine pour ruine; S. M. Polonoise n'a pas besoin d'entrer dans un tel accommodement, devant en ce cas, plutôt sacrifier jusqu'au dernier homme, & attendre à s'en dédommager dans la fuite par le secours de ses alliés & de tout l'Empire.

D'ailleurs si S. M. Prussienne, qui connaît la source de cette guerre, avait voulu, ou voulait encore entrer dans les justes desirs de S. M. Polonoise, l'envoi d'un ministre muni des pleins-pouvoirs nécessaires, pour arrêter l'accordement entre les deux cours, n'aurait pas souffert la moindre difficulté; & le Roi est tout prêt d'en expédier un aussitôt que Sa Majesté Pr. voudra se déclarer plus favorablement sur les points ci-dessus mentionnés, & donner incessamment les ordres nécessaires pour ménager le pays,

Le Roi est du reste fort sensible aux sentimens d'estime que S. M. prussienne proteste lui porter. Il y répondra toujours parfaitement, & n'oubliera sur-tout jamais les égards dus à tout souverain, & plus encore aux têtes couronnées.

Aussi S. M. qui juge des autres souverains par elle-même, n'aurait-elle jamais quitté sa capitale & son pays, pour se réfugier ici, si elle n'avait craint, qu'on n'aurait pas plus de ménagement dans une guerre ouverte, qu'on n'en a eu dans les écrits qui l'ont précédée.

D'ailleurs elle répond à la politesse de S. M. par toute la reconnaissance possible, & ne manquera pas, après la réitération de ces dignes sentimens pour la sûreté de sa capitale, d'y retourner.

Requérant ainsi M. l'envoyé d'Angleterre, de faire part du contenu de ce mémoire à S. M. prussienne; on préparera éventuellement tout pour l'expédition d'un ministre; dans l'attente d'une réponse favorable.

Fait à Prague ce 19 décembre 1745.

*Réponse de S. M. le Roi de Prusse , à M.
de Villiers.*

Du quartier - général de Bautzen,
le 11 décembre 1745.

MONSIEUR,

„ Je ne puis assez me louer de l'empressement & de l'activité que vous témoignez pour proposer des paroles de paix & d'accommodement au Roi de Pologne. Autant que j'ai lieu d'être satisfait, monsieur, de votre conduite; autant suis-je étonné que vous, par vos soins infatigables, & moi avec tant de modération, & les avantages de la fortune, nous ne puissions fléchir l'esprit irréconciliable de la cour de Dresde.

J'avoue qu'il était difficile de prévoir qu'une cour, qui se croit obligée d'abandonner sa capitale, voulût prescrire des loix dures, dans le tems qu'on lui demande sincèrement son amitié, & la paix. Il dépendra du Roi de Pologne de la faire toutes fois & quant il voudra. Je suis de mon côté les loix de la guerre, & je vous répète ce que je vous ai dit dans ma lettre précédente, que du jour de la signature du traité par le Roi de Pologne, on fera cesser les hostilités, & les contributions ultérieures.

„ Si la fortune avait favorisé les armes de mes ennemis , je ne fais point si l'on se ferait contenté de faire contribuer mon pays , & si on n'y aurait pas tout mis à feu & à sang , en me demandant le sacrifice des provinces entières. Après cela , vous avouerez que mon procédé est bien plus humain ; & que si j'ai eu le bonheur de déranger les projets dangereux , que les cours de Vienne & de Drefde avaient formés contre moi , je n'use en tout cela que des droits de la guerre , & comme c'en est l'usage par toute l'Europe. S'il est vrai , que le Roi de Pologne veut éviter la ruine de ses états héréditaires , il me semble que le moyen le plus sûr pour la prévenir , est d'accepter la paix , que j'offre si cordialement à ce prince. Car sans haine & sans animosité particulière , tout le monde conviendra , que quatre-vingt mille hommes dans un pays , comme la Saxe , ne peuvent pas manquer de le ruiner à la longue.

„ Mes mains sont innocentes de tout le mal qui arrivera , & j'en atteste le ciel , & les yeux de toute l'Europe , que si le Roi de Pologne persiste dans son irréconciliation , personne ne pourra trouver à redire , que de mon côté je me porte aux plus grandes extrémités. Pour

l'amour de l'humanité, monsieur, employez tous vos soins pour que deux maisons voisines ne se déchirent point. Soyez l'organe de mes sentimens, comme vous êtes le dépositaire de mes intérêts, & sauvez la Saxe de ses calamités présentes & du dernier des malheurs qui la menace. Je suis, &c.

P. S. Le comte de Podewils est ici depuis hier; il attendra encore pour voir, s'il n'y aura pas moyen de porter le ministère saxon à des sentimens plus justes & plus équitables. Que le Roi de Pologne profite donc de mes dispositions, & qu'il ne me pousse point à bout.

Je vous enverrai demain mes remarques sur le mémoire du comte de Brühl, vous en ferez l'usage que vous trouverez le plus convenable; & en cas que vous les croyiez moins propres à radoucir les esprits qu'à les aigrir, il dépendra de vous de n'en point faire usage à la cour.

En attendant, je pars pour donner une nouvelle activité à mes opérations, & pourvoir à mes propres sûretés, soit en écrasant mes ennemis, ou en les obligeant à faire une paix raisonnable. Quoiqu'il puisse arriver; j'aurai toujours beaucoup de reconnaissance pour vos

bons procédés; & si je puis vous être utile à votre cour, j'employerai chaudement tout mon crédit, pour vous prouver que vous n'avez pas servi un ingrat.

De Prague le 13 décembre 1745.

Lettre du Comte de Podewils à M. de Villiers.

Bautzen, le 12 décembre 1745.

MONSIEUR,

„ J'ai l'honneur de vous communiquer, par ordre du Roi mon maître, les réflexions ci-jointes sur le mémoire que la cour de Saxe vous a remis, en date de Prague du 9 de ce mois. Je suis persuadé, monsieur, qu'un ministre aussi éclairé & aussi bien intentionné que vous l'êtes, en fera le meilleur usage du monde.

„ Il me semble que le prompt envoi d'un ministre muni de pleins-pouvoirs suffisants de la cour où vous êtes, pour la conclusion de la paix, avancerait de beaucoup un ouvrage si salutaire, & rapprocherait peut-être les esprits.

„ Serait-il possible que l'on méconnût assez ses véritables intérêts en Saxe, pour pousser le Roi à bout par la demande extraordinaire de la cessation des hostilités & des contributions, avant la signature du traité de paix? S'est-on

jamais avisé de vouloir donner de cette façon-là des loix au vainqueur ; & ne doit-on pas profiter en Saxe de la modération du Roi , de vouloir bien , malgré ses avantages , s'en tenir au simple rétablissement de la paix qu'on offre , & qu'on tient en main , à la cour où vous êtes , en faisant cesser tous les mouvements de la guerre , du jour même de la signature de la paix ?

„ Au reste , monsieur , il paraît qu'on veut surprendre votre religion par des imputations mal-fondées , que le Roi veut la ruine de la Saxe , dont les habitans ne sauraient assez reconnaître le bon ordre & l'exacte discipline que S. M. fait observer à ses troupes dans tout le pays qu'elle occupe , à la honte des alliés de la Saxe , qui l'ont ravagé par-tout où ils sont venus. Vous sentirez bien qu'on s'y prend tout autrement , quand on veut ruiner un pays. Mais les contributions & l'entretien de l'armée sont une partie trop essentielle des loix de la guerre , qu'on nous a forcés de faire , pour y pouvoir trouver à redire tant qu'elle subsiste , sur-tout quand on est le maître , comme on l'est en Saxe , de les finir d'un jour à l'autre.

„ Enfin redoublons nos soins pour jeter par la paix avec la cour où vous êtes, les fondemens de la tranquillité de l'Allemagne, & pour nous acquitter dignement l'un & l'autre de la tâche la plus glorieuse de notre ministère, qui est de contribuer autant qu'il dépend de nous au bonheur des nations. Mon séjour en ce pays-ci ne fera pas long, je ferais au désespoir, si mon voyage devenait entièrement infructueux; & si je devais me voir privé de la satisfaction, de vous assurer de bouche qu'on ne saurait rien ajouter aux sentimens de considération & d'estime, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Le Comte de PODEWILS.

*Remarques sur le mémoire de la Cour de
Dresde.*

Si le Roi a continué jusqu'ici de donner des preuves de sa modération & de son désir sincère, de parvenir au rétablissement d'une paix solide & d'une bonne union & harmonie avec la cour de Dresde, par un traité duement conclu, signé & ratifié entre les deux puissances belligérantes, ainsi que l'usage & la nécessité, aussi bien que la sûreté des deux cours l'exigent, S. M. ne s'est point

point attendue , qu'au lieu d'envoyer ici un ministre chargé des pleins-pouvoirs suffisants, pour achever d'autant plus promptement un ouvrage si salutaire, & finir les calamités d'une guerre, que la cour de Dresde s'est attirée par sa propre faute, on voudrait les prolonger par la demande exorbitante & inusitée des restitutions & des redressements préalables de toutes inconveniens, qui sont les suites ordinaires & inséparables d'une guerre, à laquelle on a forcé le Roi par la conduite qu'on a tenue à Dresde à son égard, ainsi qu'il est connu de toute l'Europe.

On devrait savoir bon gré à la façon de penser du Roi, & reconnaître comme la marque la plus éclatante de sa modération & de ses sentimens pacifiques; que S. M., au lieu d'insister sur une indemnisation pleine & entière de l'invasion & des ravages, faits par l'armée combinée autrichienne & saxonne en Silésie, par les contributions & fourages qu'on y a extorqués aux habitans, & par la ruine des plus riches contrées de ce duché, veut bien oublier tout le passé, & ne demande que la simple paix & la sureté de ses états contre un voisin qui, non content d'avoir envahi la Silésie, était sur le

VIE DE F. TOM. I.

T

point d'en faire autant, avec les secours étrangers qu'il avait appellés dans le cœur de ses pays, pour tomber sur les anciens états héréditaires de S. M., le fer & le feu à la main.

Si donc le Roi renonce généreusement à la juste demande contre la Saxe, de toute indemnification pour le passé, à plus forte raison, celle-ci le doit-elle faire dans le cas présent, où elle ne saurait ignorer que les loix de la guerre autorisent pleinement les inconvénients dont on se plaint.

Tout ce qu'on peut exiger avec justice & raison d'un vainqueur en pareille occasion, c'est de faire cesser les hostilités, les contributions & l'entretien des troupes du jour même de la conclusion & de la signature de la paix.

Tel est l'usage une fois établi & constamment pratiqué entre tous les souverains qui sont en guerre, & dans tous les traités de paix qu'on conclut.

Vouloir s'en écarter & insister opiniâtement sur le contraire, c'est autant que de refuser tout accommodement raisonnable.

C'est la situation où les deux cours se trouvent, & les offres du Roi sur cet article, justifient autant sa conduite que le refus de la cour

de Drefde, d'y acquiescer, fait douter de sa sincérité pour un prompt accommodement. On a mauvaise grâce, à Drefde, d'en vouloir appeler à l'union des Electeurs, aux pactes de famille, qui subsistent entre les deux maisons, & aux loix de l'empire. Ces barrières respectables auraient dû arrêter & empêcher la cour de Saxe d'attaquer la première les états du Roi, & de leur préparer la ruine totale dont elle les a menacés assez publiquement. C'est pour le Roi comme partie lésée & attaquée, que ces engagements & ces loix parlent contre ses ennemis & agresseurs qui, après lui avoir fait tout le mal possible, & manqué celui qu'ils lui avaient préparé, doivent reconnaître leur tort, & se trouver bien heureux qu'on veut se contenter de passer l'éponge sur tout le passé, & donner la main à une abolition réciproque de toute indemnification. Cela se peut-il appeler pousser les choses à bout du côté du Roi, & en vouloir à la ruine totale d'un pays, que S. M. souhaite avec tant d'ardeur de prévenir par une prompt conclusion de la paix, & par la cessation totale de toute hostilité & contribution, du jour même de la signature de la paix.

A qui en fera la faute , si la Saxe continue de souffrir les calamités d'une guerre défensive, de la part du Roi , qui offre & qui presse de les finir par le simple rétablissement de la paix, sans exiger le moindre sacrifice ou dédommagement ? Qui fera cause de la prolongation des troubles ? Est-ce celui qui insiste sur un prompt raccommodement pour les faire cesser , ou celui qui les fait accrocher à des conditions que l'usage de toutes les guerres du monde n'admet point , & que les avantages du Roi rendent d'une nature à ne devoir pas même être proposées , si on a sincèrement envie de se raccommoder avec lui ?

Au reste , si S. M. le Roi de Pologne souhaite, comme le mémoire l'insinue, de se réconcilier sincèrement , de concert avec la cour de Vienne, avec le Roi , S. M. n'en fera jamais éloignée , & l'on se souviendra qu'on a laissé le choix à la cour de Dresde de se raccommoder , conjointement ou séparément de celle de Vienne, avec le Roi , qui de son côté a apporté tant de facilités pour l'une ou pour l'autre, qu'on peut hardiment défier toute l'Europe de pouvoir faire le moindre reproche à la pureté de ses sentimens là-dessus.

Enfin, il faut espérer que la cour de Dresde, faisant réflexion sur la situation présente de ses affaires, & sur la dure nécessité où elle a réduit le Roi, d'user de ses avantages pour se procurer toutes les sûretés imaginables, ne voudra plus différer l'envoi d'un ministre autorisé, pour conclure promptement une paix si désirée & si nécessaire au bien des états réciproques, sans accrocher davantage une œuvre si salutaire, à des demandes incompatibles avec les loix de la guerre & l'usage pratiqué constamment en pareille occasion. Ce sera la pierre de touche de la sincérité de la cour de Dresde; & si elle refuse, on n'en saurait inférer d'autres conséquences; sinon qu'elle veut amuser le Roi, lui faire perdre ses avantages présents, & gagner assez de tems pour exécuter les vastes projets qu'on avait médités contre les états de S. M., & que la Providence divine & les glorieux succès des armes du Roi, ont jusqu'ici fait échouer si heureusement.

Lettre de M. de Villiers à S. M. le Roi de Prusse.

De Prague le 13 décembre 1745.

SIRE,

„ En conséquence des ordres de votre
Majesté, du 11 du courant, j'ai de nouveau

représenté ici ses sentimens pour la paix & pour la personne du Roi de Pologne, & je n'ai pas manqué non plus de faire voir la résolution où est votre Majesté, de continuer les opérations jusqu'à ce que l'accommodement soit assuré; & les malheurs qui en résulteront à la Saxe, quoique menée sans haine ou animosité, & par des troupes dont la discipline, aussi-bien que la bravoure, fait l'admiration de toute l'Europe. J'ai encore pris la liberté de me servir d'un extrait de la lettre de votre Majesté, pour rendre avec précision & énergie ce qu'elle désire pour le bien de l'Allemagne; & le comte de Brühl vient de me dire, de faire savoir à votre Majesté, que le Roi son maître a toujours l'esprit sincèrement porté à se réconcilier avec votre Majesté, & qu'il enverra M. de Saul ce soir à Dresde, pour instruire son cabinet sur les instructions à donner au ministre qui sera employé pour cette négociation, & qu'on l'expédiera sans perte de tems.

» Le Roi de Pologne souhaite que j'aïlle avec lui, mon obéissance à ses ordres sera accompagnée du plus grand empressement à faire ma cour à votre Majesté. Le comte de Brühl croit que ledit ministre pourra partir vers samedi

ou dimanche. En attendant on reconnoit la nécessité de faire vivre les troupes ; mais on se flatte que celles de votre Majesté n'exigeront rien de plus.

„ Comme cette réponse parait un acheminement à l'objet principal de votre Majesté, je la lui communique, sans attendre les remarques qu'elle a eu la bonté de dire qu'elle m'enverrait sur le mémoire de cette cour, du 9 du courant.

„ Ses expressions pleines d'indulgence m'encouragent à offrir à sa considération, si ce ne serait pas le moyen de perfectionner plutôt cet ouvrage, & de le rendre plus solide, que d'engager la cour de Vienne à y entrer. Les discours que j'ai eus avec le comte de Harrach, depuis que je suis ici, me donnent lieu d'espérer que l'on trouverait de la facilité du côté de sa maîtresse, prête à vivre dans une parfaite amitié avec votre Majesté ; pourvu que l'on puisse obtenir, à ce qu'il dit, quelque adoucissement aux articles de la convention d'Hanovre. L'approbation de votre Majesté augmenterait, si cela se pouvait, mon zèle pour son service ; c'est une récompense bien au-delà de mon mérite. L'étude de mes jours fera de la

conserver, & de montrer la parfaite dévotion
avec laquelle je suis

SIRE

De Votre Majesté

le plus soumis & le plus fidèle serv.

Th. VILLIERS.

*Réponse de Sa Majesté le Roi de Prusse, à
M. de Villiers.*

De Dresde le 18 déc. 1745.

MONSIEUR,

„ J'ai été fort surpris de recevoir des propositions de paix le jour d'une bataille, & j'ai été convaincu suffisamment du peu de sincérité des ministres saxons, par le retour du prince Charles de Lorraine en Saxe. La fortune, qui a secondé ma cause, m'a mis en état de ressentir ces fortes de procédés bien vivement; mais bien loin de penser de cette façon-là, j'offre encore pour la dernière fois mon amitié au Roi de Pologne. Mes succès ne m'aveuglent point; & quoique j'aurais raison d'être enflé de ma situation, je suis toujours dans les sentimens de préférer la paix à la guerre; & j'attends que M. de Bulow, M. de Rex ayent leurs

pleins-pouvoirs , pour que le comte de Podewils, qui arrivera ce soir ou demain , puisse entrer d'abord en conférence avec eux.

„ D'ailleurs , je ne puis pas vous cacher ma surprise, de ce qu'un ministre Anglais puisse me conseiller de me départir d'un traité que j'ai fait avec le Roi son maître, & que la Grande-Bretagne a garanti.

„ Vous me verrez plutôt périr, moi & toute mon armée, que de me relâcher sur la moindre minutie de ce traité. Si la Reine de Hongrie veut donc enfin faire une fois la paix, je suis prêt de la signer, selon la convention d'Hanovre; & si elle le refuse entièrement, je me verrai en droit de hauffer mes prétentions contre elle.

„ Apportez-moi donc les dernières résolutions du Roi de Pologne, & que je sache, s'il préfère la ruine totale de son pays à sa conservation, les sentimens de la haine à ceux de l'amitié; & en un mot, s'il aime mieux attiser l'embrasement funeste de cette guerre, que de rétablir la paix avec ses voisins, & pacifier l'Allemagne. Je suis avec toute l'estime possible, &c.

FRÉDÉRIC.

(51) *Relation de la bataille de Kesselsdorf.*

Le quatorzième décembre on se mit en marche en quatre colonnes, & l'on se porta près du village de Rœhrsdorf, en ordre de bataille.

Le lendemain 15, on continua la marche en quatre colonnes, & on laissa à gauche la petite ville de Wilsdorff. L'avant-garde toute composée de hofards, commença à escarmoucher en cet endroit avec le corps de Sybilsky, & après une bonne demi-heure de marche, on aperçut l'armée ennemie en front de bandière sur les hauteurs de Bennerich & Kesselsdorf, de façon que l'aile droite était devant Bennerich & la gauche derrière Kesselsdorf, que le comte de Rontowsky avait garni de sept à huit bataillons de grenadiers, tant Autrichiens que Saxons, & d'un bon nombre de canons. Toute la première ligne, & la plus grande partie de la seconde, savoir depuis l'aile gauche jusqu'au centre, était infanterie. Le reste de la seconde ligne, comme aussi la troisième toute entière, consistait en cavalerie. Les batteries du front & des flancs de Kesselsdorf, étaient soutenues à la droite par douze escadrons de dragons, & à la gauche par le corps de Sybilsky & quelques com-

pagnies de grenadiers, postés dans des ravins & chemins creux. L'aile gauche commença derrière le village, tirant vers celui de Zoelmen : elle était encore couverte par une grande batterie; le centre derrière Zoelmen avait devant son front, un marais & deux batteries. La droite devant le village de Bennerich, était fortifiée d'une batterie & du vallon de Ztschou, qui rendait son abord presqu'impossible. Un peu plus haut, à droite, entre les villages d'Ockerwitz & Brifewitz, se tenait le corps du comte de Grune, à l'exception de deux régiments de cavalerie, savoir Bentheim & Hohenzollern; lesquels faisaient l'aile droite de la seconde ligne des Saxons.

Le prince d'Anhalt ayant examiné la position de l'armée ennemie, se détermina pour l'attaque de la gauche; bien sûr de la victoire, s'il pouvait parvenir à s'emparer du poste de Keffelsdorf, & gagner moyennant cela, le flanc. Conséquemment à ce dessein, il rangea son armée, de sorte que la droite de sa cavalerie passait le front du village, entre le chemin des princes & le bois des alouettes (Lerchenbusch); que toute l'infanterie formait deux lignes entre ce petit bois & le grand bouleau, par le chemin

de Wilsdrouff; & que la cavalerie de la gauche remplissoit l'entre deux du chemin & du village de Rœtsch, faisant aussi front de toute l'étendue de l'armée saxonne, & ne s'embarraffa guères du corps du comte de Grune qui, à force de chercher un poste inaccessible, s'était tellement couvert de ravins, marais & défilés, qu'il lui était impossible d'en fortir pour faire un mouvement en avant. Il était alors deux heures après midi, & le peu de durée du jour ne permettant pas des arrangements superflus, le prince se hâta de commencer l'attaque du village par trois bataillons de grenadiers, sous les ordres du major-général de Hertzberg, suivis de trois bataillons du régiment d'Anhalt, & soutenus par cinq escadrons de Stille cuirassiers. Ils y allèrent en braves gens : mais le feu de trente canons bien servis, & celui de sept bataillons de grenadiers, dont le village était garni, fut si meurtrier, qu'on fut obligé de faire un peu à droite, pour ne pas sacrifier toute la troupe d'un seul coup. On recommença pourtant la même attaque, mais elle fut encore malheureuse; ce qui enhardit les grenadiers ennemis à en fortir, pour mieux pousser les assaillans, ou peut-être pour

se faisir de leurs piéces de campagnes. Tant il y a que cette faillie causâ leur perte & le salut des Prussiens. Car le prince ayant ordonné aux dragons de Bonin, de se précipiter bride abbatue sur les grenadiers; ils en eurent bientôt raison, les culbutèrent, entrèrent pêle-mêle avec eux dans le village, & y firent une horrible boucherie, pendant que quelques bataillons s'emparèrent des batteries & de tout ce poste, & que le régiment de Stille cuirassiers, laissant Kesselsdorf à droite, chassa des défilés & des hauteurs, ce qu'il y avait d'infanterie ou de cavalerie, & parvint jusque sur le flanc de leur armée.

Sur ces entrefaites, tout notre front se porta en avant, & l'affaire devint à peu-près générale. L'aile droite de notre infanterie passa le village & ses environs, poussa les régiments de l'ennemi qu'elle avait devant elle, & mit la confusion dans toutes ses deux lignes, d'autant plus que la cavalerie de cette même droite, achevait non-seulement de gagner le flanc, mais aussi de tourner sur leurs derrières, n'ayant rencontré que peu de vigueur dans la plupart des escadrons ennemis, qui dès les premiers chocs, plièrent & prirent le large. Ce mouve-

ment fut accompagné de celui du centre & de l'aile gauche. On détacha de cette dernière quelques bataillons, qui se postèrent vers Zœlmen, & s'y maintinrent malgré la difficulté du terrain & du feu terrible de l'artillerie saxonne, qui battait leurs flancs. Peu après, toute la ligne s'avança à travers les marais entre Kesselsdorf, Zœlmen & Bennerich, attaqua le centre & la droite de l'ennemi, & les mit en déroute sans trouver beaucoup de résistance; leur aile gauche y étant déjà pleinement. Il restait encore cinquante escadrons sur les hauteurs derrière Zœlmen, qui auraient pu causer quelque mal, s'ils s'étaient jettés sur nos bataillons, lesquels ayant passé les ravins derrière le rivage à la hâte & sans se rallier, montaient vers ces hauteurs par troupes débandées. Mais le feu quoiqu'irrégulier qu'ils firent, en se portant rapidement vers cette cavalerie, la déconcerta tellement, qu'elle fit volte face, & ne songea qu'à se sauver; tandis que le corps du comte de Grune ayant été jusqu'ici tranquille spectateur, rétrograda de même, & alla grossir le nombre des fuyards. Ainsi la défaite des ennemis fut entière.

(52) (Voyez page 296, note 50; *Lettre du Roi de Prusse à M. de Villiers*, de Dresde le 18 décembre 1745.)

(53) Voici un extrait des articles du traité de la paix de Dresde; entre le Roi de Prusse & le Roi de Pologne, Electeur de Saxe.

Article I.

Il y aura une paix solide & une réconciliation & amitié sincère & union étroite & bon voisinage, entre S. M. le Roi de Prusse, d'un côté, & S. M. le Roi de Pologne, de l'autre; de sorte que les deux hautes parties contractantes cultiveront entre elles une bonne harmonie, & parfaite intelligence, en tâchant d'avancer leurs intérêts réciproques & d'écarter tout ce qui pourrait les troubler ou y donner atteinte.

Art. II.

Il y aura aussi entre leurs fufd. Majestés & leurs états une amnistie générale, & un oubli éternel de tout ce qui s'est passé à l'occasion de la présente guerre, & il n'en fera plus fait mention ni demandé dédommagement; mais toutes les prétentions réciproques, occasionnées par les deux dernières guerres, après la mort de Charles VI, entre leurs Majestés le

Roi de Prusse & le Roi de Pologne, soit par l'entrée ou passage des troupes de part & d'autre dans les états réciproques, avant ou pendant cette guerre, soit pour d'autres exactions, contributions, fourages, magasins ou excès, & autres dommages, de quelque nature & quelque nom qu'ils puissent être, demeureront entièrement éteintes, annullées & anéanties, de sorte qu'il n'en fera jamais plus fait mention.

Art. III.

Toutes les hostilités & opérations militaires, de part & d'autre, cesseront entièrement à compter du jour de la date du présent traité de paix, si elles n'ont pas déjà cessé; & quant aux contributions, les états de Saxe, & la ville de Leipzig, sous la garantie spéciale & la plus prompte exécution de S. M. le Roi de Pologne, s'engagent solennellement & fermement de payer à Sa Majesté le Roi de Prusse, outre les contributions ou telle autre somme, qu'elle a tirée déjà, sous quelque prétexte, que ce puisse être, jusqu'au 22 de ce mois, des pays appartenants à S. M. le Roi de Pologne, encore la somme d'un million d'écus d'Allemagne, à raison de 24 gros l'écu; laquelle somme sera payée à Sa Majesté le Roi de Prusse, tout
à la

à la fois , en argent comptant , & en bons ducats & louis d'or , à la prochaine foire de Pâques de Leipzig de l'année 1746 , avec les intérêts de cinq pour cent , à compter depuis le 23 de ce mois , jusqu'au terme du paiement , & sa dite Majesté le Roi de Pologne s'engage & promet de tenir la main , comme garant de ce paiement , pour qu'il se fasse dans le terme stipulé , sans le moindre rabais , liquidation , compensation ou exception , de quelque nom , prétexte , ou nature que ce puisse être ; moyennant quoi , S. M. le Roi de Prusse a fait cesser , depuis le 22 de ce mois ; toutes les contributions & demandes en argent , recrues , chevaux , chariots & valets , dans tout l'électorat de Saxe , ses dépendances , & nommément la haute & basse-Lusace , le tout en conformité de l'acte d'assurance , donné par le conseil d'état de S. M. le Roi de Pologne , daté de Dresde le 21 de ce mois , lequel acte sera restitué au dit ministère , après le paiement fait de la dite somme d'un million d'écus d'Allemagne. Mais si contre toute attente , & par l'impossibilité que les ordres de S. M. de Prusse , quoiqu'expédiés & partis déjà le 21 de ce mois , n'aient pu parvenir assez à tems en certains endroits

éloignés, il devrait être arrivé que par ignorance, on eût contrevenu le 22 ou 23 de ce mois aux susdits ordres, & demandé & pris par ci par là quelqu'argent, la disposition de ce qui est stipulé ci-dessus, n'en restera pas moins dans toute sa valeur, sans qu'on en puisse prendre le moindre prétexte de l'invalider.

Les armées de S. M. le Roi de Prusse évacueront entièrement tous les états & pays héréditaires, villes, places & forts, appartenants à S. M. le Roi de Pologne, dans l'état où elles se trouvaient, par rapport à leurs fortifications, défenses & enceintes, lorsqu'elles furent occupées, en restituant les armes aux bourgeoisies de ces places, excepté celles qu'on a trouvées de l'armée de S. M. le Roi de Prusse, & qu'on a achetées des déferteurs des troupes prussiennes, dans l'espace de 15 jours au plus tard, à compter de celui de l'échange des ratifications du présent traité, & on commencera par évacuer la ville de Dresde, d'abord après l'échange des ratifications; & celle de Leipzig, le huitième jour après, &c.

Art. IV.

Tous les prisonniers, officiers & soldats saxons, y compris les cadets & les milices du pays, seront relâchés sans rançon, & leurs armes

rendues après la ratification du présent traité, excepté ceux qui ont pris service dans les troupes de S. M. le Roi de Prusse, mais on rendra les miliciens, qui sont établis & possédés dans le pays.

Art. V.

S. M. le Roi de Pologne s'engage pour elle & ses successeurs & héritiers des deux sexes, à perpétuité, d'accéder & d'accepter purement & simplement, la convention arrêtée à Hanovre le 26 du mois d'août, nouveau stile, de cette année, entre S. M. le Roi de Prusse & S. M. le Roi de la Grande-Bretagne, pour le rétablissement de la paix en Allemagne.

Art. VI.

S. M. le Roi de Pologne s'engage & promet également de fournir dans l'espace de trois semaines, à compter de la date de ce présent traité, de la part de S. M. la Reine son épouse, pour elle & ses héritiers de l'un & de l'autre sexe, un acte solennel de cession des droits éventuels, qu'ils pourraient vouloir prendre un jour, en vertu de la sanction-pragmatique, de la maison d'Autriche, & comme héritiers éventuels de cette maison, après son extinction, à tous les états & pays cédés par la cour de

Vienne, par le traité de Breslau de l'an 1742, à S. M. le Roi de Prusse, ses successeurs & héritiers de l'un & de l'autre sexe, à perpétuité; promettant de plus de ne jamais inquiéter S. M. le Roi de Prusse, ses successeurs & héritiers de l'un & de l'autre sexe, à perpétuité, dans la tranquille & paisible possession des susdits états & pays cédés par le traité de Breslau, sous quelque prétexte, nom ou titre que ce puisse être, ni directement, ni indirectement; comme aussi de donner toujours à S. M. le Roi de Prusse, & ses héritiers & successeurs, les mêmes titres à l'égard de ces états, qui sont stipulés dans le susdit traité de Breslau.

Art. VII.

Pour obvier à toutes les contestations & disputes, qui se sont souvent élevées entre S. M. le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, à l'occasion du péage de Fürstenberg sur l'Oder & du passage de Schildo; S. M. le Roi de Pologne cède pour lui & ses héritiers, &c. à S. M. le Roi de Prusse ses héritiers, &c.; contre un équivalent de quelques parcelles de la Siténie enclavées dans la Lusace, ou tel autre équivalent en terres & sujets (& les hautes parties contractantes nommeront des commissaires pour

régler l'affaire & achever le troc , dans l'espace de six semaines , à compter du jour de la signature du présent traité , de manière qu'aucune des h. p. contr. ne perde par ce troc.) la ville & le péage de Fürstenberg sur l'Oder , avec ses dépendances & le village de Schildo ; sauf les droits des particuliers & le *dominium utile* qu'ils y pourraient avoir ; de sorte que les deux rives & bords de l'Oder , de ce côté-là , appartiendront désormais à S. M. le Roi de Prusse , ses successeurs , &c. sans que S. M. le Roi de Pologne & ses successeurs y puissent jamais rien prétendre , ou vouloir établir un autre péage sur l'Oder , ou en incommoder en quoi que ce puisse être , le libre cours ; de même que S. M. le Roi de Prusse ne pourra jamais rien prétendre sur l'équivalent qu'il cédera au Roi de Pologne.

Art. VIII.

La religion protestante sera maintenue & conservée dans tous les états & provinces de l'électorat de Saxe , y compris la haute & basse-Lusace , aussi bien que dans tous les états & provinces de S. M. le Roi de Prusse , suivant la teneur de la paix de Westphalie , sans qu'on y puisse jamais faire la moindre innovation.

Art. IX.

Le cartel conclu l'an 1741 à Breslau , entre leurs Majestés le Roi de Prusse & le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, subsistera dans toute sa vigueur & sera religieusement observé de part & d'autre.

Art. X.

On redressera réciproquement & de bonne foi tous les abus , qui se sont glissés dans le commerce au préjudice des pays , états & sujets respectifs des deux puissances contractantes , soit en les abolissant entièrement de part & d'autre , soit en convenant amiablement par une convention ultérieure.

S. M. le Roi de Prusse accordera aussi le libre passage sur les passe-ports de S. M. le Roi de Pologne , & sur ceux de la cour pour la Silésie en Pologne , tant pour ce que S. M. fera venir de Pologne en Saxe , que pour ce qu'elle y enverra.

Art. XI.

Tous les vassaux & sujets de S. M. le Roi de Prusse , de même que ceux qui sont dans son service , soit militaire ou civil , & qui ont des capitaux sur la Saxe , seront fidèlement rem-

bourfés de leurs capitaux & intérêts, aux termes échus, fuivant la teneur de leurs obligations.

Art. XII.

S. M. le Roi de Pologne, agira par rapport à la maifon électorale Palatine, en conformité du XI^{me} article de la convention d'Hanovre (*) du 26 d'août de l'année préfente.

Art. XIII.

S. M. l'Impératrice de toutes les Ruffies, S. M. le Roi de la Grande-Bretagne, & leurs Hautes-Puiffances les Etats-généraux des Pays-Bas, feront invités par les deux parties contractantes, de vouloir bien garantir ce traité de paix, de réconciliation & d'amitié ; mais il ne fubfiftera pas moins dans toute fa vigueur & dans tous fes points & articles, quand même ces garanties ne pourraient pas être obtenues.

Art. XIV.

Le préfent traité de paix fera ratifié de part & d'autre, & les ratifications expédiées & échangées dans l'efpace de 8 ou 10 jours, à compter de la date de la fignature de ce traité, ou plutôt fi faire fe peut.

(*) Voyez ci-après la convention d'Hanovre.

*Extrait du traité de paix entre l'Impératrice-
Reine & le Roi de Prusse.*

Dresde le 25 décembre 1745.

Art. I.

Il y aura paix & amitié constante & inviolable entre les parties contractantes, &c.

Art. II.

Les articles préliminaires de la paix de Breslau du 11 juin 1742, & le traité définitif de la même paix signé à Berlin, le 28 juillet de la même année; comme aussi le récé des limites de l'année 1742, & la convention des articles préliminaires de la paix, signée à Hanovre le 26 d'août de la présente année, serviront de fondement & de base au présent traité définitif de paix, entre S. M. l'Impératrice-Reine & le Roi de Prusse, &c. tous les précédents traités allégués ci-dessus étant renouvelés par celui-ci, & confirmés de nouveau, de la manière la plus forte & la plus solemnelle, avec toutes les renonciations, faites par des actes solennels, tant de la part des princes de la maison R. de Pr. & Elect. de Brand., que de la part des états de Bohême, lesquels actes de part & d'autre sont censés subsister

à jamais &c. ... Et comme S. M. l'Imp. Reine renonce à toutes les prétentions qu'elle pourrait avoir ou former contre les états de S. M. le R. de Prusse, & sur tous ceux qui lui ont été cédés par le traité de Breslau, comme aussi à toute indemnification & dédommagement, des pertes & dommages qu'elle & ses états & sujets pourraient avoir souffertes dans la présente dernière guerre, & à toutes sortes de prétentions ou autres demandes, pour les arrérages des contributions tant anciennes que modernes, &c. Dans les états de S. M. le Roi de Prusse & nommément dans ceux qui lui ont été cédés par le traité définitif de la paix de Breslau, répétant tout ce qui a été stipulé dans l'article V de ce traité, pour abolir de part & d'autre toutes les prétentions de quelque nature qu'elles puissent être. S. M. l'Imp. Reine renonce de même à toute les expectances & survivances, que feu l'Empereur Charles VI pourrait avoir données sur des fiefs, terres, &c. dans les états & pays cédés par le traité de Breslau.

S. M. le Roi de Prusse renonce également à toutes prétentions sur les états & pays de S. M. l'Impératrice-Reine, comme aussi à toute indemnification ou dédommagement, des pertes

& dommages soufferts dans la présente dernière guerre, &c.

Art. III.

Il y aura de part & d'autre un oubli éternel, & une amnistie générale de toutes les hostilités, pertes, dommages & torts commis des deux côtés, &c.

Art. I V.

Toutes les hostilités de part & d'autre, cesseront de part & d'autre, tant en Silésie que dans le comté de Glatz & en Bohême & Moravie, le 28 de ce mois; & S. M. l'Impératrice-Reine promet de faire évacuer, dans le terme de douze jours après la signature du présent traité, tous les pays, villes, places, &c. de tous les états cédés par le traité de Breslau, à S. M. le Roi de Pr.; & S. M. le Roi de Pr. fera retirer ses troupes dans le même terme, des états & pays appartenants à l'Impératrice; remettant tout sur le même pied réglé par le récess des limites fait après la paix de Breslau.

S. M. l'Imp. Reine fera aussi restituer, d'abord après l'échange des ratifications de ce traité de paix, à S. M. le Roi de Pr. la baronie de Tournhout, située dans le Brabant, avec ses dépendances, &c.

Art. V.

Tous les prisonniers faits pendant la dernière guerre, feront incessamment relâchés de part & d'autre sans rançon, & échangés en bonne foi.

S. M. l'Imp. Reine fera également remettre en liberté, par l'amirauté d'Ostende, tous les sujets, matelots & vaisseaux des sujets de S. M. le Roi de Pr. pris par les armateurs de cette ville, avec toutes les personnes, effets & marchandises, qui se sont trouvés à bord de ces vaisseaux.

Art. VI.

S. M. l'Imp. R. & S. M. le R. de Pr. s'engagent mutuellement de favoriser le commerce entre leurs états, pays & sujets respectifs.

Art. VII.

S. M. le R. de Pr. s'engage d'acceder par sa voix électorale, à l'élection faite du nouveau chef de l'Empire, & de reconnaître le grand-duc de Toscane, dans la qualité d'Empereur; comme aussi l'activité de la voix électorale de Bohème.

Art. VIII.

Les deux parties contractantes se garantiront mutuellement leurs états; l'Imperatrice-Reine,

tous ceux du Roi de Prusse sans exception ;
& le Roi de Prusse tous ceux que l'Impératrice-
Reine possède en Allemagne.

Art. IX.

S. M. le Roi de la Grande-Bretagne, outre la
garantie particulière de ce traité dans toute
son étendue, travaillera avec les parties con-
tractantes, à se faire garantir par les Provinces-
Unies, & tout l'Empire, & de faire comprendre,
inclure & garantir dans le futur traité de paix
général, & par toutes les puissances qui y
prendront part, tous les états & pays du R.
de Pr., & en particulier le traité de paix de
Breslau, & le présent traité, ainsi que les
états & pays de S. M. l'Impératrice-Reine de
Hongrie & de Bohême.

Art. X.

S. M. le Roi de Pologne, Electeur de Saxe,
doit être compris dans cette paix sur le pied
de la convention d'Hanovre, du 26 d'août de
l'année présente.

Art. XI.

Le Roi de la Grande-Bretagne, comme Elect.
de Brunswick-Lunebourg, sera compris dans cette
paix; de même que la maison de Hesse-Cassel,
avec tous ses pays & états en Allemagne.

Art. XII.

S. Alt. Elect. Palatine est nommément & spécialement incluse & comprise dans ce traité de paix, avec tous ses pays & états, elle sera rétablie dans tous ses pays & états héréditaires, &c. aussitôt que la susdite Alt. Elect. aura fait à l'égard de Sa Majesté l'Empereur, & de la voix de Bohême, les mêmes déclarations que S. M. le Roi de Prusse, Electeur de Brandebourg, veut bien faire à cet égard dans le présent traité.

Art. XIII.

Le présent traité sera ratifié, & les ratifications échangées dans le terme de 10 jours, à compter de la date de sa signature, &c.

Extrait de la convention d'Hanovre du 26 août 1745, entre le Roi de la Grande-Bretagne & le Roi de Prusse.

Cette convention était destinée à servir de base au traité de Dresde; voici la substance des articles qu'elle contient :

- I. Que la convention restera secrète, jusqu'à la conclusion du traité de paix.
- II. Le Roi de Prusse conservera la Silésie, ainsi qu'elle a été cédée par le traité de Breslau.

III. Le Roi d'Angleterre garantira au Roi de Prusse la Silésie, & promet de la faire garantir par les Etats-généraux, lesquels la feront comprendre dans la future paix générale, & par l'Empire.

IV. Le Roi de Pologne donnera au Roi de Prusse un acte de cession sur la Silésie.

V. Le Roi de Prusse s'engage de donner sa voix électoriale au duc de Toscane, pour la dignité Impériale, après la signature de la paix.

VI. La Reine de Hongrie & le Roi de Prusse se garantiront mutuellement leurs états.

VII. L'on travaillera à moyenner un échange entre quelques parcelles de la Silésie, enclavées dans la Lusace contre le péage de Fürstenberg, qui reviendra au Roi de Prusse.

VIII. Tous les prisonniers seront relâchés sans rançon.

IX. La ville de Cosel fera remise entre les mains du Roi de Prusse; avec ses fortifications, munitions & canons.

X. L'Impératrice-Reine & le Roi de Prusse ne mettront point d'entraves au commerce de leurs sujets réciproques.

XI. Le Roi de la Grande-Bretagne, comme Electeur de Brunswick-Lunebourg; & le Roi

de Pologne, comme Electeur de Saxe, seront compris dans cette paix ; & toutes prétentions réciproques entre le Roi de Pologne & le Roi de Prusse, seront annullées. La maison élect. Palatine fera aussi comprise dans cette paix ; ainsi que celle de Hesse-Cassel.

XII. S. M. Britannique, aussitôt après la signature de la convention, fera expédier secrètement des couriers à Vienne, pour presser cette cour de faire cesser les hostilités tant en Bohême & en Silésie qu'en Saxe.

XIII. La présente convention sera ratifiée, &c.

(54) Ce traité conclu à Pétersbourg est d'autant plus important, qu'il a servi de prétexte à la rupture du Roi de Prusse, qui a commencé la guerre de sept ans. Il porte en substance.

2) Si l'une des parties contractantes est attaquée par qui que ce puisse être, l'une des parties enverra du secours à l'autre, à sa réquisition.

3) Si l'une des parties contractantes, vient à être attaquée, l'autre lui enverra dans le terme de trois mois un secours de 30,000 hommes.

15) Les parties contractantes ont concerté d'inviter conjointement à l'accession de la présente alliance, non-seulement le Roi & la

république de Pologne, mais aussi d'autres états, & particulièrement le Roi de la Grande-Bretagne, en qualité d'Electeur de Brunswick-Lunebourg; en cas qu'elles jugent à propos de le faire.

16) Si la république ne voulait pas accéder à cette alliance, on ne laissera pas d'y inviter le Roi de Pologne, en qualité d'Electeur de Saxe.

Article secret de l'union de Pétersbourg.

Sa Majesté l'Impératrice-Reine de Hongrie & de Bohême, déclare, qu'elle observera religieusement & de bonne foi, le traité de paix conclu entre-elle & S. M. le Roi de Prusse, à Dresde le 25 décembre 1745; & qu'elle ne fera point la première à se départir de la renonciation qu'elle a faite à ses droits sur la partie cédée du duché de Silésie & du comté de Glatz.

Mais si, contre toute attente, & les vœux communs, le Roi de Prusse était le premier à s'écarter de cette paix, en attaquant hostilement, soit S. M. l'Impératrice-Reine, soit S. M. l'Imp. de Russie, ou bien la république de Pologne, dans

dans tous lesquels cas , les droits de S. M. l'Impératrice-Reine, sur la partie cédée de la Silésie & du comté de Glatz ; par conséquent aussi les garanties renouvelées dans le second & troisième article , de la part de l'Impératrice de Russie , auraient de nouveau lieu , & reprendraient leur entier effet ; les deux parties contractantes sont convenues expressément , que dans ce cas , mais pas plutôt , ladite garantie sera remplie entièrement & sans perte de tems , & elles se promettent solennellement , que pour détourner le danger commun d'une pareille agression hostile , elles uniront leurs conseils , enjoindront la même confiance réciproque à leurs ministres dans les cours étrangères , se communiqueront confidemment ce que de part & d'autre on pourrait apprendre des desseins de l'ennemi ; & enfin l'Impératrice-Reine tiendra prêt dans les comtés adjacents de Hongrie , un corps de 20,000 hommes d'infanterie , & de 10,000 hommes de cavalerie , & que l'Impératrice de Russie tiendra prêt un pareil corps en Livonie , Esthonie & autres provinces voisines ; de façon qu'en cas d'une attaque hostile de la part de la Prusse , soit contre l'une , soit contre l'autre partie , ces 30,000 hommes pourront &



devront aller au secours de la partie attaquée, en deux, ou tout au plus tard, en trois mois, à compter du jour de la réquisition faite.

Mais comme il est facile de prévoir que 60,000 hommes ne suffiront pas pour détourner une pareille attaque, pour recouvrer les provinces cédées par la paix de Drefde, & pour assurer en même tems la tranquillité générale pour l'avenir, les deux parties contractantes se font en outre engagées, d'employer pour cet effet, le cas existant, non-seulement 30,000 hommes, mais même le double, savoir 60,000 hommes de chaque côté, d'assembler ce corps avec autant de célérité que la distance des provinces les moins éloignées le permettra. Les troupes de l'Impératrice de Russie seront employées par terre & par mer, selon ce qui sera trouvé le plus convenable; mais celles de l'Impératrice-Reine ne seront employées que sur terre. Chaque partie commencera à faire du côté de ses propres états, une diversion dans ceux du Roi de Prusse; mais ensuite on tâchera de se joindre & de poursuivre les opérations conjointement. Mais avant que cette jonction se fasse, il se trouvera un général de part & d'autre, dans les deux armées respectives, tant pour concerter

les opérations ; que pour en être témoin oculaire , & pour se communiquer, par ce canal, les avis qu'on aura à se donner.

L'Impératrice de Russie , en promettant un si puissant secours à l'Impératrice-Reine , n'a aucun dessein de faire des conquêtes à cette occasion ; mais comme elle veut bien faire agir son corps de 60,000 hommes , tant par mer que par terre , & que l'équipement d'une flotte causerait des dépenses considérables , de forte qu'en partageant, ainsi les forces de l'ennemi , on aurait lieu de regarder le corps Ruffien comme fort excédent le nombre de 60,000 hommes ; l'Impératrice-Reine s'engage & promet que pour témoigner d'autant plus efficacement sa reconnaissance , elle payera à l'Impératrice de Russie la somme de deux millions de florins du Rhin , dans un an , à compter du jour qu'elle aura la Silésie en son pouvoir , sans pouvoir en décurter quelque chose , sous titre de ce qu'on aura tiré du pays ennemi.

Ce quatrième article séparé & secret , aura la même force , que s'il était inféré mot pour mot au corps du traité , &c.

(55) Cet ouvrage allemand est intitulé : *Politische Historie der Staatsfehler*, &c. c'est-à-dire, *histoire politique des fautes qu'ont faites les puissances de l'Europe, à l'égard des maisons de Bourbon & de Brandebourg*, &c. On l'a attribué à Moser, un des plus célèbres publicistes de l'Allemagne.

(56) Ces garanties sont assurées dans les articles XX des préliminaires, & XXII du traité de paix, en ces termes :

*Article XX des préliminaires de la paix
d'Aix-la-Chapelle*

„ Le duché de Silésie & le comté de Glatz, tels que S. M. prussienne les possède aujourd'hui, seront garantis à ce prince, par toutes les puissances & parties contractantes, dans les présents articles préliminaires. „

Article XXII du traité de paix d'Aix-la-Chapelle.

„ Le duché de Silésie & le comté de Glatz, tels que S. M. prussienne les possède aujourd'hui, sont garantis à ce prince par toutes les puissantes parties contractantes du présent traité. „

(57) *Lettre au Roi de la Grande - Bretagne ,
touchant les troubles qui se font élevés dans
le Nord.*

Le 18 Mars 1749.

Monieur mon frère ,

„ Nous sommes tous deux également intéressés à ce qui concerne la tranquillité du Nord. Il se répand un bruit , par toute l'Europe, que cette tranquillité risque d'être troublée. Quant à moi je n'y trouve dans le fond rien d'apparence , & il me semble qu'il n'y a qu'une certaine défiance réciproque , & qu'un soupçon mal fondé , qui puisse rendre ce bruit vraisemblable.

„ Mais puisque les moindres reproches tirent à conséquence , lorsqu'ils s'accumulent , & qu'il ne faut rien négliger pour le maintien de la paix , & que d'ailleurs tout paraît important à ceux qui veillent à sa conservation , je m'adresse à votre Majesté , dont je suis assuré que les sentimens à ce sujet sont les mêmes , afin que nos efforts communs puissent y contribuer avec plus d'efficace.

Les soupçons que les voisins de la Suède ont conçu de cette cour , se rapportent uniquement à deux griefs. Le premier, qui est visiblement mal fondé, regarde les dangereux projets, qu'on paraît

vouloir attribuer à cette puissance , contre ses voisins. Votre Majesté est trop judicieuse pour n'en pas reconnaître la fausseté au premier instant. Le second roule sur le changement, qui arrive actuellement dans la forme du gouvernement en Suède, dont on rejette la cause sur le prince, successeur à la couronne. La déclaration que ce prince & le sénat ont fait dernièrement à la cour de Russie à ce sujet, est, selon moi, si claire, si formelle & si prudente, qu'elle ne laisse plus rien à désirer aux puissances qui s'intéressent à la conservation de la régence actuelle.

J'ai fait voir au comte de Kaiferling, ambassadeur de Russie à ma cour, l'original de l'alliance défensive que j'ai faite avec la Suède, à laquelle la France a acquiescé, & dont j'ai fait remettre sur le champ une copie au ministère de votre Majesté à Londres. Ce traité ne tend à aucune innovation; cependant il oblige la France & moi, à maintenir la succession qui a déjà été réellement établie en Suède, & à nous opposer ensemble contre tous ceux qui voudraient nous attaquer.

Mais, à Dieu ne plaise, que je présume des puissances amies de si mauvaises intentions &

des desseins si pernicieux. Cependant je prie votre Majesté d'unir ses efforts aux miens, afin de porter les deux parties à des éclaircissements, qui pourront nous être à tous deux également salutaires. Que votre Majesté daigne faire attention à tous ces articles allégués, & employer son crédit & ses bons offices pour étouffer ce feu encore caché sous la cendre, qui, s'il venait à s'embrafer, mettrait toute l'Europe en flammes.

Prêt & disposé à tout, je m'offre avec plaisir d'entrer dans toutes les mesures que votre Majesté jugera convenables au maintien de la paix, & je proteste que Sa Majesté très-chrétienne, qui est aussi zélée que moi, à la conservation de la paix en Europe & de la tranquillité des provinces du Nord, joindra ses efforts aux nôtres, pour concourir efficacement à ce but.

L'occasion qui se présente à votre Majesté est une des plus favorables, à augmenter la gloire de son gouvernement, à maintenir le bonheur de ses états, & à réitérer par des preuves authentiques, la sincérité des soins qu'elle se donne pour le soutien du repos public en Europe.

Je suis avec des sentimens de la plus parfaite
estime, & de l'amitié la plus sincère.

Monfieur mon frère,

De Votre Majefté, le fidèle frère

FRÉDÉRIC.

(58) La cour de Pruffe s'en plaint dans le
mémoire raifonné qu'elle fit au commencement
de la guerre fuivante, pour justifier fa conduite
à l'égard de la Saxe. Voici ce qu'elle dit à ce
fujet :

„ Les ministres autrichiens & saxons ont
travaillé de concert & sous main, pour pré-
parer les moyens qui pourraient faire exister le
cas de l'alliance fecrette de Pétersbourg. On
avait établi dans ce traité pour principe, que
toute guerre entre le Roi & la Ruffie autorife-
raient l'Impératrice-Reine à reprendre la Silésie.
Il ne fallait donc qu'exciter une pareille guerre.
Pour parvenir à ce but, on n'a pas trouvé de
moyen plus propre que de brouiller le Roi fans
retour avec Sa Majefté l'Impératrice de Ruffie,
& d'irriter cette princeffe par une infinité de
fausses insinuations, & par les impostures &
les calomnies les plus atroces, en prêtant au
Roi toutes fortes de desseins, tantôt contre la

Russie & la personne de l'Impératrice même, tantôt sur la Pologne, & à l'égard de la Suède...

On voit par une dépêche du comte de Vicedom, ministre de Saxe à Pétersbourg, datée du 18 avril 1747, que le baron de Pretlak, ministre de Vienne, se félicite d'avoir trouvé moyen par des communications confidentes de la part de la cour, au sujet de plusieurs menées du Roi de Prusse défavantageuses à Sa Majesté Impériale; de lui inspirer des sentimens, qui avoient poussé son inimitié au suprême degré, & que les deux ministres de Vienne & de Saxe se concertaient sur les moyens de faire un accommodement entre l'Impératrice-Reine & la France, pour que la première puisse faire tête au Roi de Prusse.

Dans une dépêche du 6 juillet 1747, le comte de Bernes marque à l'Impératrice-Reine, le raisonnement qu'il avait tenu au ministre de Russie le comte Kaiferling, pour l'animer à mettre plus de vivacité dans ses rapports, & à exagérer les arrangements militaires du Roi de Prusse.

Le sieur de Weingarten, secrétaire d'ambassade de la cour de Vienne à Berlin, mande au comte d'Uhlefeld, le 24 août 1745, qu'à la

réquisition du comte de Bernes , résidant alors à Pétersbourg , il avait engagé le ministre de Russie à Berlin , d'écrire à sa cour , que le Roi de Prusse faisait de nouveaux préparatifs de guerre , qui ne tendaient qu'à procurer la souveraineté au prince successeur de Suède.

Le 12 décembre 1749 , le comte de Bernes écrivit de Pétersbourg au comte de Peubla à Berlin , qu'il devait faire glisser au ministre de Russie , le sieur Gros , qu'il se tramait quelque chose en Suède , contre la vie & la personne de l'Impératrice de Russie , à quoi la cour de Prusse avait sa bonne part ; & que lorsque le sieur Gros lui en ferait la confidence , il devait lui confirmer la vérité de cette découverte. „

(59) Il est question ici de la lettre dont il est parlé ci-dessus ; la voici :

*Lettre du Comte de Bernes au Comte de Peubla,
datée de Pétersbourg le 12 déc. 1749.*

„ J'ose vous faire , dans le plus grand secret , la réquisition qui suit :

On souhaite que vous fassiez glisser à l'oreille de M. de Gros , ministre de Russie , mais cela avec tant de précaution , qu'on ne puisse jamais soupçonner que la chose vient de vous , qu'il

se machine en Suède des choses contre la personne de l'Impératrice , auxquelles la cour de Prusse a sa bonne part ; & comme ledit ministre ne manquera probablement pas de vous faire confidence de cette découverte , vous êtes prié de lui répondre , que n'en sachant rien , vous feriez des recherches , & de la lui confirmer ensuite comme chose que vous auriez apprise par perquisition. „

(60) Frédéric, qui aimait à plaisanter, s'était égayé souvent aux dépens de l'Impératrice Elisabeth ; quelques allusions à l'épouse de l'Empereur Claude, étaient revenues aux oreilles de cette princesse , & elle en avait conçu contre Frédéric une haine, qui influa plus sur sa conduite que les motifs politiques.

Les plaisanteries de Frédéric sur cette princesse lui coûtèrent fort cher , & il sentit trop tard que :

„ *Le mal qu'on dit d'autrui, ne produit que du mal.*

(61) Cet ambassadeur arriva à Berlin au mois de juillet , & eut aussitôt audience.

Il repartit de Berlin au mois d'août , & s'en retourna par la Silésie & la Pologne.

*Autres anecdotes & particularités, relatives
aux trois dernières périodes contenues dans
ce volume.*

*Lettre de Frédéric II, à M. de Dankelman
son Ministre à Mayence.*

Berlin, le 11 Mars 1741.

» Malgré la modération avec laquelle j'ai agi
jusqu'à présent à l'égard de la cour de Vienne;
quoique j'age fais tout mon possible dans différens
tems, pour amener un accommodement, & en-
gager cette cour à reconnaître mes droits incon-
testables; ladite cour s'est comportée d'une
manière bien différente à mon égard. Elle oublie
tous les égards que les puissances se doivent les
unes aux autres; même en tems de paix; &
elle agit avec si peu de prudence, & d'une
manière si peu convenable, soit dans ses écrits
soit dans ses entretiens avec ses ministres, qu'il
n'y a point d'exemple d'une colère & d'une
animosité portée à un si haut point. Cependant
comme je suis accoutumé à l'orgueil de la cour de
Vienne, & à l'indiscrétion qui dirige sa conduite
envers les autres cours, même en tems de
paix, j'ai méprisé jusqu'à présent cette con-
duite inouïe chez les nations sages, qui au

milieu des plus grands débats, gardent toujours une certaine décence. Mais la cour de Vienne poussant les choses à des extrémités horribles, & oubliant des droits respectés par les peuples les plus sauvages, a envoyé dans mon camp des émissaires, des espions, & des assassins, pour épier tous mes desseins, me trahir, me livrer aux partis ennemis, & même attenter à ma vie. Ce qui rend toutes ces complots plus atroces, c'est l'aveu d'un assassin, qui dit avoir été obligé de prêter serment en présence du duc de Lorraine, dans le conseil de guerre de la cour. J'ai eu peine moi-même à le croire. J'avoue que j'en suis fâché pour l'amitié que je porte au duc de Lorraine; je n'aurais jamais cru qu'il eut été capable de se porter à des actions qui doivent couvrir de honte la cour de Vienne, aux yeux de tout l'univers. Cependant je me vois forcé, de faire connaître des actions si peu convenables à la gloire de la maison d'Autriche, & à l'auteur d'un projet si condamnable. Et comme la chose n'est malheureusement que trop vraie & trop bien prouvée, j'ai voulu vous en donner avis, afin que vous le fassiez savoir à la cour où vous êtes. „

Cette lettre, qui est imprimée dans plusieurs recueils allemands, paraît réellement inconcevable. Est-il possible que le sage Frédéric ait pu regarder une chose comme prouvée, par l'aveu d'un misérable, qui aura voulu intéresser des puissances dans son crime, dans l'espoir chimérique de retarder peut-être le moment de son supplice, ou d'acquérir une célébrité, qui fait souvent le dernier objet des vœux de ces sortes de scélérats. En supposant un prince capable de tels complots, est-il probable qu'il prenne pour complice un conseil de guerre tout entier? Et peut-on se figurer que ce conseil fasse prêter à un scélérat, un serment de la nature qu'on le suppose ici? Lorsque deux princes sont en guerre n'envoient-ils pas des espions les uns chez les autres? N'en ont-ils pas même en tems de paix? Frédéric n'en avait-il point dans le camp de ses ennemis? Est-il étonnant que parmi ces malheureux qui sont toujours des âmes de boue, il s'en soit trouvé un qui ait cru faire sa fortune par un attentat de cette nature?

*Lettre de Frédéric II, à son envoyé à Ratis-
bonne, du 11 Mars 1741.*

Ayant appris que la cour de Vienne, confon-
due par la justice de ma cause, & qui n'a plus
aucune espérance, d'engager d'autres puissances
dans ses querelles, a recours aux mensonges
les plus grossiers, qu'elle travaille à exciter
contre moi tous mes voisins, & qu'elle tâche
de noircir ma conduite dans l'Empire & au
dehors; voulant faire croire à tout le monde,
que non content de faire valoir mes justes
prétentions sur la Silésie, je veux encore faire
naître des droits sur plusieurs autres souverainetés
& états de l'Empire; disant entre autres
que je l'ai déjà fait contre l'Electeur de Cologne,
au sujet de l'évêché de Hildesheim, & que
j'ai exigé de l'évêque de Bamberg & Würzbourg,
une certaine partie de ses états, en menaçant
en cas de refus, de m'en emparer les armes à
la main:

En conséquence, j'ai jugé nécessaire pour mes
intérêts, de vous faire savoir par la présente,
que tout ce bruit qu'on a fait courir à cet égard,
est absolument faux; & que je n'y ai jamais
pensé en aucune manière.

Je ne désire rien tant que de pouvoir conserver la paix & la bonne intelligence avec tous mes voisins, & particulièrement avec ceux de l'Empire ; & je suis si éloigné de former sur les autres états, des prétentions injustes & chimériques, que je n'épargnerais point ceux qui croiraient se faire un mérite auprès de moi, en me découvrant des droits auxquels je n'aurais pas pensé. Preuve de cela, c'est que dernièrement encore j'ai fait confisquer un écrit & procéder criminellement contre un auteur ; parce qu'il avait tâché de prouver les droits de ma maison sur toute la Lusace. (*)

(*) On voit ici un trait tout-à-fait dans le caractère de Frédéric II. Prouver les droits de la maison de Brandebourg sur la Lusace, ne devait pas être assurément un crime à Berlin ; si Frédéric avait des raisons de supprimer l'ouvrage, il devait du moins savoir gré à l'auteur de sa bonne intention ; mais il s'agissait d'en imposer à l'Europe ; il s'agissait de détruire toutes les idées défavorables, toutes les craintes que pouvait inspirer l'invasion subite de la Silésie ; il s'agissait d'empêcher toutes les puissances de le regarder comme l'ennemi commun, & de se liguier pour le détruire. Quand il était question de choses de cette nature, Frédéric ne négligeait pas la moindre circonstance pour parvenir à son but.

Vous

Vous ne manquerez point de faire usage de tout ceci , à l'endroit où vous êtes , pour prévenir les insinuations malignes , que mes ennemis veulent inspirer de tous côtés contre moi ; dans le dessein d'élever autant de troubles qu'ils pourront , aux dépens de la vérité & de tout ce qu'il y a de sacré.

Extrait d'un rescrit du Roi adressé à son envoyé à la Haie , du mois de mai 1742.

Je ne fais où le Lord Stair a appris que les cours de Versailles & de Dresde sont mécontentes de moi. Jamais la bonne intelligence n'a été si bien établie. Les opérations de cette campagne ont été concertées entre nous d'un commun accord. Si le Lord Stair fonde une partie de ses négociations sur cette prétendue méfintelligence , il court grand risque de se tromper.

On trouve l'anecdote suivante dans une lettre de Pohrlitz , du 12 mars 1742.

„ Le colonel Fouquet étant entré à Cremnitz avec six compagnies de grenadiers , avait

VIE DE F. TOM. I.

Y

posté une sentinelle sur les murailles près de la maison d'un curé. Le bon-homme se trouvant incommodé par les fréquents, *qui va là ?* que cette sentinelle répétait à chaque instant, résolut de dégoûter les soldats de ce poste. Pour cet effet, il se déguisa en diable; prit un masque noir, des cornes, des griffes, une queue de serpent, des pieds de vache, &c., & s'avança vers la sentinelle, en grattant contre la muraille avec une fourche qu'il avait à la main. Le grenadier frappé de cette apparition resta cependant à son poste. Il se tint coi, en regardant fixement le prétendu diable, pour observer ses mouvements. Celui-ci qui crut avoir réussi dans son dessein, s'avança tout près du grenadier, & lui présenta sa fourche en criant d'une voix rauque, *tu mourras de ma main.* Alors le soldat surmontant toute crainte; banda son fusil, & se préparait à tirer sur le prétendu démon. Celui-ci ayant entendu craquer le funeste instrument, se sauva au plus vite. Le grenadier entièrement rassuré par cette retraite, suit le spectre, & le voit entrer dans la maison du curé, aussitôt il appelle ses camarades, & leur conte la chose. On force la porte du curé, & on le surprend avec ses habits infernaux dont

il n'avait pas eu le tems de se défaire. On se faisoit de lui , on le mène au premier corps de garde , & le lendemain il fut conduit à la grand-garde avec ses habits de diable , à la vue de toute la ville. Le clergé fit beaucoup de bruit , mais le général lui fit comprendre, que ce curé s'était comporté d'une façon indigne de son état. Enfin ce pauvre prêtre fut condamné à être enfermé pendant quelque tems dans un couvent , & le clergé fut obligé de payer 90 ducats d'amende. On distribua cet argent aux soldats pour avoir des guêtres ; & ils disaient en plaisantant, que le diable avait pris soin de leur chaussure. »

Dans la campagne de 1744, Trenk (*) assure, dans l'histoire de sa vie, que Frédéric prit les

(*) Le baron de Trenk , ancien favori de Frédéric II , vient de publier en allemand sa vie, qui offre une suite d'aventures plus extraordinaires les unes que les autres. On prendrait cette histoire pour un roman, si la plupart des faits qu'elle contient , n'étaient attestés par plusieurs personnes encore vivantes. Il est peu de mémoires plus intéressants & plus curieux.

armes à regret. Voici quelques particularités que raconte cet homme extraordinaire, qui était alors aide-de-camp du Roi, & jouissait de sa confiance.

„ Lorsqu'il fut question de se retirer de la Bohême, le Roi était à Collin avec le quartier-général, & le second & troisième bataillon des gardes. Nous n'avions avec nous que 4 canons de campagne; notre escadron était dans le fauxbourg. Vers le soir, nos avant-postes furent repoussés dans la ville, les hougards y entraient les uns après les autres. Tous les environs fourmillaient de troupes légères ennemies; & mon commandant m'envoya au Roi pour lui demander ses ordres.

„ Après l'avoir cherché bien longtems, je le trouvai sur la tour de l'église, une lunette à la main. Jamais je ne l'ai vu si inquiet, & si irrésolu que ce jour-là. L'ordre fut de nous retirer, de traverser la ville, & de rester prêts dans le fauxbourg opposé, les chevaux sellés & bridés.

„ A peine y entrions-nous, qu'il survint une pluie & une obscurité profonde. Vers les 9

heures du soir , Trenk (*) parut avec ses pandours. Il s'avançait avec la musique des Janifaires, & mit le feu à quelques maisons. On nous apperçut & on commençait à nous tirer par les fenêtres ; la confusion était générale. La ville était si pleine, que nous ne pouvions y entrer. Les portes étaient fermées, & nos petites pièces de campagne tiraient de ce côté. Trenk avait fait écouler l'eau des fossés ; & à minuit, nos chevaux étaient dans l'eau jusqu'au ventre ; & nous étions sans défense.

„ Il est certain que dans cette nuit , le Roi & nous tous aurions été pris , si Trenk avait assiégé la ville , comme il en avait le projet. Mais il avait eu un pied fracassé par un boulet de canon. On l'emportat & le feu des pandours cessa. Le lendemain le corps de Nassau vint à notre secours. Nous quittâmes Collin. Pendant la marche , le Roi me dit : *vo*tre *pendart de cousin aurait pu nous jouer un beau tour, cette nuit ; mais les déserteurs ont dit qu'il était tué.*

„ A la bataille de Soor, le Roi avait envoyé tant de détachements en Saxe, & ça & là en

(*) Officier autrichien , cousin germain de l'auteur.

Silésie & en Bohême , qu'il ne lui restait pas plus de 26,000 hommes. Le prince Charles qui , malgré toute son expérience , ne jugeait l'ennemi que par le nombre , avait enfermé les régiments poméraniens & brandebourgeois , avec une armée de 86,000 hommes , dans le dessein de surprendre notre petite armée , & de nous faire tous prisonniers. ,

„ Or , on verra par mon récit fidèle , comme le projet de cette surprise dut rester secret. Vers les minuit , le Roi vint lui-même dans ma tente , & éveilla de la même manière tous les officiers. En même tems , il ordonna de serrer sans bruit , de laisser tous les bagages , & de se mettre en ordre de bataille au premier clin-d'œil. Cependant les chevaux restèrent à leurs places , & les hommes dans leurs tentes , tout prêts à se mettre en selle.

„ Le lieutenant de Pannewitz & moi , accompagnâmes le Roi à cheval. Il porta lui-même ses ordres dans toute l'armée , & on attendit le point du jour avec impatience.

„ Vers le défilé où le Roi favoit d'avance , que devait se faire l'attaque , on plaça dans le

plus grand silence, 8 pièces de campagne, derrière une petite colline. Il est donc clair que le Roi était instruit de tout le plan de l'ennemi. On retira même les avant-postes qui étaient vers la montagne, afin de confirmer l'ennemi dans l'espérance de nous surprendre tous endormis & sans armes.

„ A la pointe du jour, le feu de l'artillerie tonna tout au tour du camp, de toutes les hauteurs occupées, & la cavalerie ennemie s'avança par le défilé.

„ Dans le moment nous parûmes en ordre de bataille; & en moins de 10 minutes, nous fondîmes à bride abbatue sur l'ennemi, qui commençait à se former gravement devant le défilé, & qui fut d'autant plus surpris, qu'il s'attendait lui-même à nous surprendre, (*) & qu'il comptait ne trouver aucune résistance.

(*) Il paraît par la relation de M. Trenk, que les Pruffiens ne furent point surpris, comme on l'a écrit presque généralement. Nous verrons probablement dans l'histoire des guerres du Roi, écrite par lui-même, ce qu'il faut croire de ces différentes relations.

Nous les repoussâmes dans le défilé ; aussitôt le Roi fit jouer ses huit pièces de campagne, qui firent un carnage affreux, dans une troupe pressée ; en une demi-heure, le plan des ennemis fut détruit, & la bataille gagnée.

„ Nadaſti, Trenk & les troupes légères, qui devaient nous attaquer par derrière, s'amuserent à piller le camp, personne ne put arrêter l'avidité des Croates ; & pendant ce tems-là nous battions l'ennemi. On vint dire au Roi que l'ennemi était entré dans le camp & le pillait. *Tant mieux*, dit-il, *ils nous laisseront faire*. Trenk prit la tente du Roi & sa vaisselle d'argent.

„ En 1746, on fit à Vienne un procès criminel à Trenk, où on l'accusait d'avoir pris le Roi dans son lit, & de l'avoir laissé échapper pour de l'argent. On fit plus encore ; ses ennemis payèrent une fille publique de Brünn, qui se dit fille du Feld-maréchal Schwérin, & assura devant le conseil de guerre, qu'elle était couchée avec le Roi, lorsque Trenk était entré dans sa tente ; qu'il les avait pris tous deux, & leur avait ensuite rendu la liberté. Trenk fut condamné à la forteresse, où il mourut en 1749.

Le comte de Brühl avait fait démolir quelques fortifications de la ville de Dresde, pour agrandir ses jardins. Lorsque les Prussiens se présentèrent devant les portes de Dresde, le commandant se rendit aussitôt en disant, *qu'il ne pouvait pas se défendre dans un jardin de plaisance.*

Le Roi étant à Glatz, apprit que la comtesse de Grun, femme d'un lieutenant-colonel de la garnison, avait fait vœu de donner une belle robe à la Madone des jésuites, si le blocus de la ville était bientôt levé. Aussitôt, il fit acheter de la plus belle étoffe que l'on pût trouver, en fit faire une robe de la taille de la Vierge, & l'envoya aux jésuites, en leur faisant dire, qu'ayant appris le vœu inutile de madame la comtesse, & sachant son monde aussi bien qu'elle, il ne voulait pas que Notre-Dame y perdît quelque chose, & qu'ainsi il lui offrait en effet ce que mad. de Grun avait promis envain. Les pères jésuites, charmés de ce présent, vinrent en cérémonie remercier Sa Majesté. Ils citèrent longtems ce trait, & montrèrent la robe aux étrangers comme une preuve sensi-

ble de la piété du Roi ; on prétend même , qu'ils conçurent quelque espérance de voir un prince si dévot à la Vierge , embrasser un jour la religion romaine.

On montre à Berlin le tambour que Ziska , fameux chef des Hussites , fit faire , dit-on , avec sa peau , pour effrayer encore les ennemis après sa mort. Le Roi le fit transporter à Berlin , de Glatz où il était auparavant. On apporta aussi de cette ville la cotte de mailles de Valasca , ancienne souveraine du comté de Glatz , payenne & célèbre dans l'histoire de ce pays , par ses prétendus fortilèges.

Lorsque Frédéric fut à Breslau , & qu'il vit le magnifique collège des jésuites de cette ville , bâti par l'Empereur Léopold , il s'écria ; *quelle folie ! faut-il s'étonner après cela , que Léopold manquât si souvent d'argent pour payer ses troupes ?*

En 1755 , les Corfes lassés de gémir sous le joug des Génois , résolurent de choisir un

autre souverain, & leur choix tomba sur Frédéric, dont la renommée avait porté la gloire jusque dans leur isle. Le Roi refusa leur proposition; il savait le peu d'avantages qu'il y avait à posséder des états dispersés; & il avait assez d'affaires sur les bras, & de projets en tête, sans s'exposer à de nouvelles querelles. Il répondit à la confiance des Corfes, en donnant avis de leur démarche à la république de Gènes. La république touchée de cette conduite, lui adressa une lettre de remerciement, où elle lui demande en même tems son amitié, & la permission d'avoir recours à lui, en cas de besoin.

Les Corfes furent aussi surpris que fâchés que le Roi ne répondit point à leur proposition. Parli, chef des mécontents, fit assembler les principaux de l'isle, & leur fit un discours où il dit entre autres :

„ Comme il nous est impossible de vivre
 „ plus longtems sous le joug du gouverne-
 „ ment Gènois, nous vous avons fait connai-
 „ tre, que nous voudrions nous mettre sous
 „ la domination d'une autre puissance, qui
 „ nous prit sous sa protection, & nous gou-

» vernât selon les loix de la religion & de
» la justice. Nous nous sommes adressés au
» sage monarque qui règne en Europe avec
» tant de gloire. Mais, hélas! notre dé-
» marche a été inutile, & nous n'avons plus
» rien à espérer de ce côté.

Fin du Tome premier.

TABLES

DES MATIÈRES CONTENUES

DANS CE VOLUME.

A.

- Aix la chapelle*, traité d' — pag. 145 & not 56.
Angleterre, le roi d' — est forcé de conclure un traité de neutralité p. 65 — garantit la paix de Dresde p. 141. — met son électorat à l'abri des attaques dont on le menaçait, & fait une alliance avec la Russie & la Hesse. p. 156. Frédéric II. lui offre des secours. p. 157.
Anne impératrice de Russie, a des sentimens favorables pour la cour de Vienne. p. 77.
Auguste III, Roi de Pologne, voyez électeur de Saxe.
Auguste Guillaume, frère de Frédéric II père du Roi Frédéric guillaume act. regnant son mariage avec la princesse de Brunsvik. p. 81.

B.

- Bachiani*, commande une armée autrichienne en Bavière. p. 94.
Bavière, l'électeur de — prend la ville de Prague, & se fait rendre hommage, en qualité de roi de Bohême. p. 62. ses prétentions sur la succession de l'Empereur Charles VI, p. 40. — est élu empereur sous le nom de Charles VII. p. 73; négociations à ce sujet p. 73 &c. — il perd son électorat, & est abandonné de ses alliés & de ses troupes. p. 89.
Beauveau, marquis de — ce que Frédéric II lui dit avant la conquête de la Silésie. not. 23.
Belle-isle, le Duc de — se rend au camp prussien après la bataille de Molwitz. Les négociations avec Frédéric II. p. 56. — est enfermé à Prague p. 88. Il quitte cette forteresse avec son ar-

- mée qui est ruinée & battue p. 88. &c. entretien qu'il eut avec Frédéric II. p. 220 &c.
- Bernes*, lettre du comte de — au comte de Peubla. not. 59.
- Bosse*, général prussien, escorte la grosse artillerie & les bagages & repousse les ennemis qui l'attaquent. p. 102 &c.
- Breslau*, est attaqué par Frédéric II. & se rend sans résistance, à condition qu'on lui laisseroit garder une espèce de neutralité. p. 49. — Les troupes prussiennes entrent inopinément dans cette ville p. 57 &c. paix de Breslau p. 68. & not. 32. extrait des préliminaires not. 31. traité de paix not. 32.
- Brieg*, est prise par les Prussiens p. 57.
- Brogie*, maréchal de camp, enfermé avec son armée dans la forteresse de Prague. p. 88. Lettre que lui écrivit Frédéric II. p. 220.
- Broun*, général autrichien, rassemble les troupes autrichiennes dispersées en Silésie & est obligé de se retirer en Moravie. p. 52.

C.

- Catt*, de — est condamné à perdre la tête p. 12. 13. — Sentence du Roi Frédéric Guillaume. p. 177. 178.
- Charles VI.* v — Empereur — il meurt suites de sa mort. p. 37.
- Charles VII.* voyez électeur de Bavière.
- Charles de Lorraine*, commande l'armée impériale en Bohême p. 66. — chasse les français au delà du rhin p. 96. Il se réunit avec Bathiani & pousse les prussiens d'un poste à l'autre. p. 96 &c. Conquêtes que fit son armée. p. 99 &c. Il entre dans la Silésie en est aussitôt chassée & se retire vers la Moravie p. 107 — il est battu à Fridberg & se retire en Bohême p. 113. &c.
- Chotusitz*, bataille de — p. 67. fruits de la victoire des prussiens. p. 68. &c.
- Conti*, commande un armée française en Allemagne & est forcé de se retirer au de-là du Rhin p. 134. &c.

- Corfes*, les — s'adressent à Frédéric II, pour lui offrir la souveraineté de leur isle. p. 347.
- Cofel*, la forteresse de — est prise d'assaut par les autrichiens p. 3. & reprise par les prussiens. p. 115.
- Crossen*, harangue que le Roi de Prusse y fit à ses troupes. p. 209.
- Creuzer*, général major prussien, soutient un siège à Budweis. 99.

D

- Dessau*, le prince dietrich d'Anhalt — assiege & prend Neisse 61.
- Dessau*, — le prince de — soutient l'esprit militaire sous Frédéric I. p. 8.
- Dessau* — Leopold de — prend Glogau p. 52. Commande le second rang de l'infanterie prussienne dans la bataille de Molwitz. p. 52. — S'empare du comté de Glaz. p. 61. — Entre en Saxe p. 127. — bat l'armée Saxonne à Kesselsdorf. p. 128. &c. Lettre que Frédéric lui écrivit. not. 25.
- Discipline* militaire. Le Roi de Prusse la regarde comme l'essentiel dans la conduite d'une armée, exemple qui arriva dans la guerre de silésie. p. not. 26.
- Dresde*, la paix le — 131. — negociations auxquelles la paix de Dresde donna lieu p. 140 &c. extrait des articles du traité de la paix de Dresde. not. 53. — Extrait au traité de paix entre l'impératrice — reine & le roi de Prusse. p. 312. — Cette ville se rend au roi de Prusse. 130.

E.

- Einsidel*, général prussien commande la garnison prussienne de Prague 103. &c. reçoit ordre de se retirer — perte des prussiens a cette occasion. p. 103 &c.
- Elisabeth*, *Christine*, princesse de Brunswick, épouse de Frédéric II. p. 14 &c.
- Elisabeth* — Impératrice de Russie — sa haine personnelle contre Frédéric II. not. 60.

F.

- France* — la — declare la guerre à la reine de Hongrie, 90. — attaque le roi d'Angleterre. Ibid. a une armée en Allemagne 134 &c.
- Finkenstein*, le comte de — gouverneur de Frédéric II. p. 9.
- Fridberg*, la bataille de, 112. &c. Lettre de Frédéric au roi de France, après cette bataille not. 46. reflexions d'un officier prussien sur cette bataille p. 241. &c.
- Frédéric Guillaume*, sur nommé le grand électeur, rétabli les affaires de l'Etat de Brandebourg, ruiné dans la guerre de 30 ans. p. 2, ne peut soutenir ses prétentions sur quelques principautés dans la filie 2, 3. Etat militaire à la mort de ce prince. 7.
- Frédéric I.* fait, comme prince héréditaire, un traité secret avec l'Empereur Leopold & est le premier roi de Prusse. p. 2, 3. Il prend la cour de Louis XIV. pour modèle p. 3, 4.
- Frédéric - Guillaume I.*, Roi de Prusse, les inclinations sont tout-à-fait opposées à celles de son père. 4. — Il méprise les sciences & les gens de lettres. Ibid. C'est lui qui a jeté les fondemens de la grandeur prussienne p. 6. — Etat militaire lorsqu'il mourut. 8. Anecdote 8. Circonstances de sa mort. p. 26, 27, 28.
- ses dernières volontés au sujet de son enterrement. not. 14. — patente burlesque, qu'il donna au président de l'Académie des sciences. not. 3. — question qu'il donna à résoudre à ses académiciens. p. 163.
- Quelques anecdotes à son sujet. not. 4. — Il prenait les hollandais pour modèle dans plusieurs actions de sa vie privée. not. 4.
- Frédéric II.* Sa naissance, p. 4. — Il est mis entre les mains d'une réfugiée française. 9. — Frédéric Guillaume lui donne une éducation militaire. 9, 10. — son goût pour les belles lettres & la musique p. 11. Il demande la permission de voyager. Ibid. — Il accompagne son père dans les

petits voyages qu'il faisoit en Allemagne. 11, 12. — Il forme le projet de faire secrettement un voyage avec quelques uns de ses amis; le projet est découvert & Frédéric enfermé pour un an à custrin. p. 12. — Son père veut lui faire couper la tête. 12, 13.

Frédéric II. Les occupations du jeune prince à custrin 13, 14. — Il est rappelé à Berlin, & épouse la princesse Elisabeth de Brunswik. 14. — Plusieurs causes de son éloignement pour le beau sexe. 15. — Le roi lui donne Rupin. 16. — Il se fixe à Rheinsberg. *ibid.*

— Il est rappelé pour aller à la guerre. 17. &c. Après la campagne, il ramène les troupes à Potsdam.

— Il est envoyé à Stetin & va voir le roi Stanislas réfugié à Kœnigsberg 18. — Il revient à Rheinsberg, ses occupations dans cette agréable retraite, personnes qui composaient la société de Frédéric à Rheinsberg. 19 &c. — Gens de lettres qu'il honorait de sa correspondance. 22. — Il fait faire l'apologie de Wolf, & travaille à le faire rappeler. 27. — Il compose l'Anti — Machiavel. 24. — Il accompagne son père à Loo & est reçu Francmaçon. *ibid.* Il monte sur le trône. 29. — Changemens qu'il fit les premiers jours de son avènement au trône. 29. &c. Liste de ses états lorsqu'il monta sur le trône. 31. &c. Etat dans lequel il trouva le Gouvernement & les finances. 32, 33. — Il emploie les premiers mois à faire de nouveaux arrangemens, des voyages &c. 34. — Il lui prend envie d'aller à Paris — arrive à Strasbourg sous un autre nom, est reconnu & retourne à Berlin. 35. &c. Quelques passages de la relation qu'il fit lui même de ce voyage. 202. &c. — Après la mort de l'Empereur Charles VI. il entre en Silésie avec une armée. 40. &c. — Ses prétentions sur cette province. 43. &c. — Ses négociations avec plusieurs princes d'Allemagne. 79. &c. — Il fait plusieurs voyages. 82. &c. — Il fait un traité avec l'Electeur palatin. 83. II

va à Pitmont, 85. — Il veut faire le médiateur entre la reine de Hongrie & les rois d'Angleterre & de France. 91. &c. — Il prend le parti de l'Empereur Charles VII. — Il assiège la ville de Prague 95. & la prend 96. Il forme le Dessein d'attaquer le prince Charles de Loorraine, mouvemens qu'il fit pour cet effet 100. &c. — Sa retraite de Bohème en Silésie 102. — Succès de ses armes dans la Lusace 123. &c. — Il entre dans la Saxe. 125. — Manifeste qu'il y publia. not. 49. — Il se rend maître de Dresde & offre la paix à l'électeur de Saxe au milieu de sa capitale 130. — Quelques anecdotes sur Frédéric II. 103. &c. — 194. &c. — Lettre qu'il écrivit au roi de la grande Bretagne, touchant les troubles du Nord. not. 57. Lettre de Frédéric à Monsieur Dunkelmann, son ministre à Mayence. 332. — Lettre à son envoyé à Ratisbonne. 335. — Il achette de la princesse donairière d'orange les seigneuries de cette maison situées en Hollande. 155. — Ses démêlés avec la maison électoral de Hanovre. 136. — traité qu'il fit avec le roi de Dannemark. 80.

Frédéric Guillaume — Margrave de Brandebourg, tué à la bataille de Molwitz. 55.

G.

George Guillaume, Electeur de Brandebourg, la guerre de rente ans ruine ses états 1. forces de l'Etat sous son regne. 7.

Glogau, forteresse de la Silésie, est assiégée par les Prussiens 49, & prise d'assaut. 52.

Gastler, général prussien attaque héroïque qu'il fit à la bataille de Fridberg. 239.

Gatter, le comte de — est envoyé par Frédéric II. à la cour de Vienne, pour lui offrir l'alliance de la prusse 41. Instruction que le roi lui remit not. 21.

Groschlag, le baron de — ambassadeur de l'électeur de Mayence, invite solennellement Frédéric II. à se rendre à l'élection d'un empereur. 72.

Grun , la comtesse de , anecdote de Frédéric II ,
au sujet d'un vœu que cette comtesse avoit fait.

P. 345.

Guillaume , Landgrave de Hesse-Cassel , ses démêlés
avec l'Electeur de Mayence. Frédéric y prend part.

Not. 17.

H.

Haacke , général prussien , attaque la ville de Be-
raun & fait une retraite savante. p. 95.

Halle, Louis , chancelier , (proprement Ludwig) de
Halle , compose un manifeste au nom de Frédéric
II , au sujet de ses prétentions sur la Silésie. p. 43.

Hanovre , extrait de la Convention de , p. 317 &c.

I.

Jendun , du Han de , est chargé de donner des le-
çons à Frédéric II. p. 10.

Jordan , membre de la société de Frédéric II à
Rheinsberg, p. 19.

K.

Kaiferling , membre de la société de Frédéric II , à
Rheinsberg. p. 19.

Kalkstein , le colonel de , sous-gouverneur de Fré-
déric II. p. 10.

Kenzel , Cadet , enseigne à Frédéric à faire l'exer-
cice. p. 10.

Kesselsdorf , la bataille de , p. 129. — Relation
de cette bataille. Not. 51.

TOM. I.

B h

Kleinschnellendorf , extrait de la Convention de ,
p. 222 &c.

L.

Landshout , bataille de , pag. 110. — Lettre d'un
officier prussien sur cette bataille. Not. 45.

Lange , Théologien de Halle , ses disputes avec
Wolff. p. 5 , 6.

Leuwald , général prussien , remporte une victoire
près de Habelswerth. p. 108.

Liège , l'Evêque de , prétend avoir des droits sur la
seigneurie de Herstal , & est obligé de renoncer
à ses prétentions. p. 35 &c.

Lippe - Bükebourg , le comte de , facilite à Fré-
déric les moyens de se faire recevoir franc-maçon.
p. 24 , 25.

Lobkowiz , le prince de , commande une armée au-
trichienne. p. 66.

M.

Mahomet V , Empereur des Turcs , fait des représen-
tations aux différentes cours de l'Europe , & leur
offre sa médiation. p. 123. Not. 48.

Maillebois , le maréchal de , commande une armée
française sur les frontières de Hanovre. p. 65.

Marie-Thérèse , héritière des états de la maison
d'Autriche. p. 37. — Ce qu'elle fit répondre aux
propositions que lui fit la cour de Berlin , p. 42. —

Subsides que le Parlement d'Angleterre lui ac-
corda. p. 64 , 65. — Elle donne la co-régence à

son mari , le grand-duc de Toscane. p. 72. — Elle se fait couronner à Prague. p. 88. — Alliances qu'elle fit. p. 90. — Elle est attaquée par la France. p. 92. — Manifeste qu'elle adressa aux Silésiens. Not. 43. — Réponse du Roi de Prusse. Not. 44. — Elle forme le projet d'attaquer le Roi de Prusse dans ses propres états. p. 122 &c.

Marwitz , général prussien , commande un corps de troupes dans la haute-Silésie. p. 105 &c.

Maupertuis , ce qui lui arriva à la bataille de Molwitz. p. 213.

Molwitz , bataille de , p. 53 &c. — Suites de cette bataille. p. 55. — Lettre d'un général autrichien après la bataille. p. 213.

Munchow , président de la chambre des domaines & des finances à Custrin , est chargé d'instruire Frédéric II. dans les détails des finances & de la police. p. 14. — Il rend de grands services à ce prince. Ibid.

Mustapha , ambassadeur du Chan de Crimée auprès de Frédéric II. p. 151. & not. 61.

N.

Nadasti , général autrichien , bloque Tabor. p. 97.

Nassau , le prince de , général prussien , prend Tabor , Budweis & Frauenberg. p. 95. — Sa retraite pour se joindre au Roi de Prusse. p. 102 & 229. — Il reprend Cosel. p. 114, 115. — Met des garnisons à Troppau , Jägerndorf &c. p. 116,

Neiffe, la fortereffe de , eft investie & prise. p. 61.
 Neuperg , général des autrichiens , entre en Silésie
 avec une armée. p. 52 &c. — perd la bataille
 de Molwitz , & fe retire vers Neiffe. p. 54 &c.
 Négociations de Frédéric II avec la cour de Russie,
 p. 134. — négociations pour l'élection d'un roi
 des Romains. p. 148 &c. — négociations entre
 les cours de Berlin & de Dresde ; pièces relatives
 à ces négociations. p. 258 &c.

O.

Ost-Frise. Le dernier duc de ce pays meurt & la
 couronne de Pruffe hérite de cette principauté.
 p. 86. — Frédéric II en prend poffeffion. Ibid.

P.

Pallant , général autrichien , découvre au Roi de
 Pruffe les propositions fecrettes que fit la France
 à la cour de Vienne. p. 218.

Palfi , palatin de Hongrie , envoie , par ordre de
 Marie-Thérèse , une lettre circulaire à la no-
 bleffe de Hongrie pour l'obliger à prendre les ar-
 mes. p. 105 — Ecrit que le Roi de Pruffe fit
 publier à ce fujet. Not. 42.

Philippe , Roi d'Espagne , fes prétentions fur la fuc-
 ceflion d'Autriche. p. 40.

Prague , l'armée combinée de France & de Bavière
 y eft affiégée , p. 88. — Etat où fe trouvoient
 les alliés. Not. 37.

Podewils, ministre du Cabinet du Roi de Prusse, ses lettres à Monsieur Villiers, ministre plénipotentiaire du Roi de la Grande Bretagne, à la cour de Dresde. p. 258, 286.

R.

Recoule, du Val de, réfugiée française; gouvernante de Frédéric II. p. 9.

Rheinsberg, Frédéric II, étant encore prince héréditaire, s'y établit pour quelque tems, & change cette ville en un séjour délicieux. p. 16 &c.

Rœmer, général de la cavalerie autrichienne, ses actions à la bataille de Molwitz. p. 53. — Il y est tué. p. 54.

Rœmer, général autrichien, est fait prisonnier à la bataille de Fridberg. p. 240.

Russie, la, fait des préparatifs de guerre, pour arrêter les progrès de la maison de Prusse. p. 145 &c. — l'Envoyé de Russie à la cour de Prusse se retire de Berlin. p. 150. — Raisons

qu'on alléguait pour justifier cette rupture. Ibid —

Différend entre les cours de Pétersbourg & de Berlin au sujet du commerce de Danzig. p. 152. —

Extrait du traité entre la Russie & l'Impératrice-Reine conclu à Pétersbourg. Not. 54.

S.

Saxe, l'Electeur de, se déclare contre le Roi de Prusse. p. 96. — Fait une alliance avec la reine de Hongrie, p. 125. — défaite de l'armée Saxonne

- par le prince d'Anhalt, p. 128 &c. — La cour de Dresde remplit les conditions du traité de Dresde, p. 141 &c.
- Schoulenbourg , général Prussien , est tué à la bataille de Molwitz, p. 54.
- Schwerin , feld-maréchal , commande une aile de l'armée prussienne, p. 51. — Les actions à la bataille de Molwitz, p. 52. Il expose aux habitans de Breslau les raisons qui avaient porté le Roi à mettre garnison dans cette ville, p. 59 &c. — Il met la basse Silésie à contribution, p. 66. — Quelques particularités à son sujet, Not. 28.
- Sekendorf , est chargé par l'Empereur Charles VI d'intercéder pour Frédéric II , auprès du Roi son père, p. 13 & 181. — Portrait que Frédéric fait de lui, p. 182 &c.
- Silésie , la , est attaquée & prise par les Prussiens, p. 49 &c. Le Roi de Prusse reçoit l'hommage des princes & états de la Silésie, p. 62. — Soins de Frédéric II pour le bien-être de cette province, p. 64.
- Sinzendorf , évêque de Silésie , entretient une correspondance avec les ennemis de Frédéric, p. 64.
- Soor , la bataille de , p. 119 &c. — réflexions sur cette bataille. Not. 47.
- Stair , le Lord , assure une retraite à l'Empereur Charles VII, p. 89.
- Stenning , le major de , enseigne à Frédéric II la fortification & les Mathématiques, p. 10.

Stille , général prussien , ses actions dans la bataille de Landshout. Not. 45.

Suhm , envoyé de Saxe à Pétersbourg , lettre que Frédéric II lui écrivit. Not. 13. — Fragment d'une autre lettre de Frédéric , encore prince royal , à M. Suhm. p. 186 &c. — Réponse du prince royal. p. 188. — Plusieurs autres lettres de Frédéric au même. p. 189. — Soins qu'eut Frédéric de sa famille après la mort. p. 197 &c. — Réponse de Frédéric à la veuve de Suhm.

T.

Trenk , le baron de , ancien favori de Frédéric II. quelques particularités extraites de ses mémoires. p. 339 &c.

U.

Urfinus , chapelain de Frédéric I , obtient le titre d'Evêque. pag. 3. & Not. 2.

Union de Francfort. p. 91. — Articles qu'elle comprend. Not. 38. — Ecrit que publia le Roi de Prusse à ce sujet. Not. 39. — Article secret de cette union. Not. 40.

W.

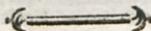
Werner , hounfard autrichien , entre au service du Roi de Prusse , & devient enfin lieutenant-général. Not. 27.

Winterfeld , défait une troupe de Bosniaques & de Lycanieps. Not. 45. — Les actions à la bataille

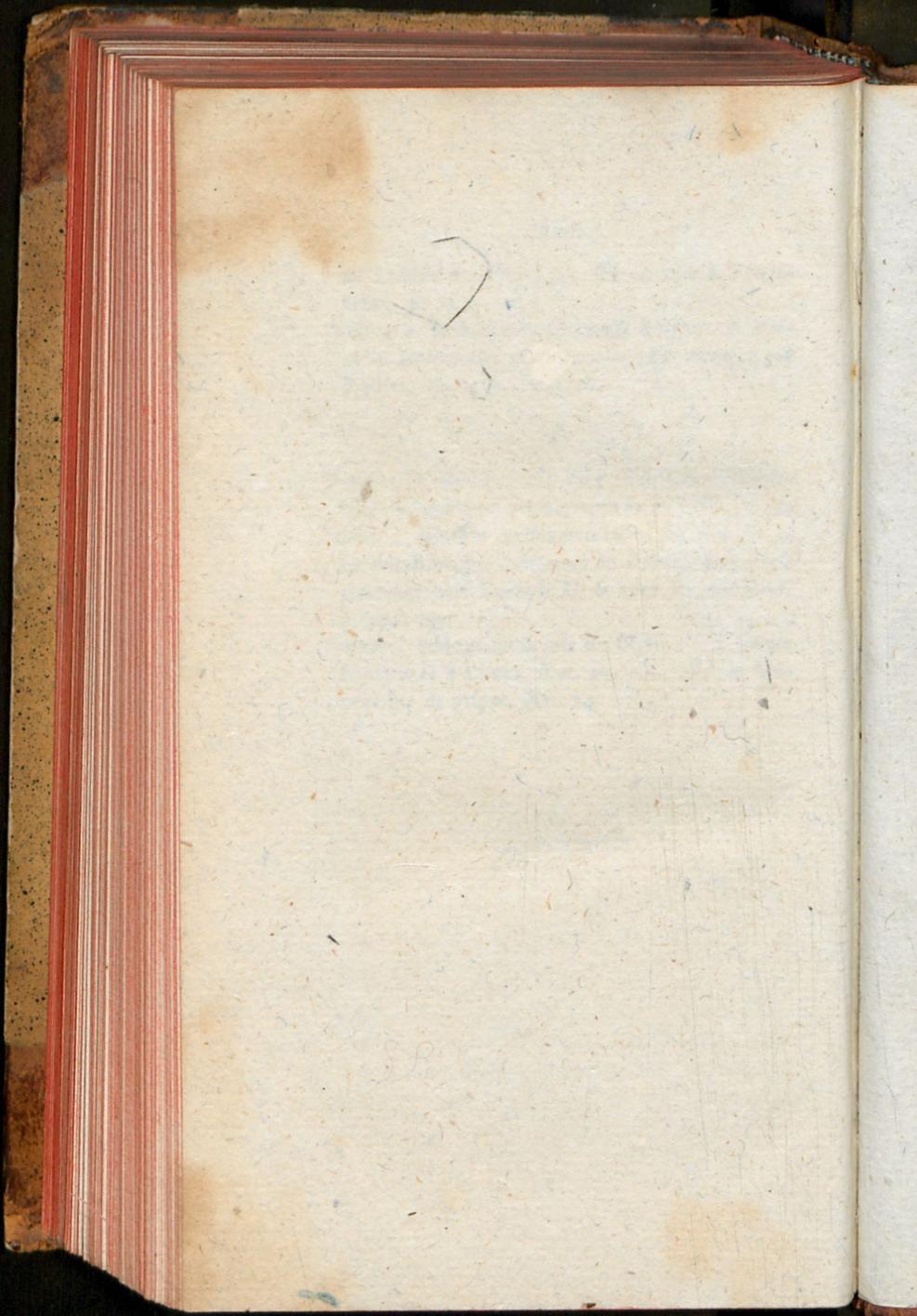
de Landshout. Ibid — Est envoyé à Pétersbourg. p. 77.
 Wolf , le philosophe , est chassé des états de Frédéric-Guillaume. p. 5 , 6. — Et rappelé par Frédéric II, p. 31. Not. 16.

V.

Vienne , la cour de , nie les prétentions de Frédéric II sur quelques principautés de la Silésie, p. 48.
 Villiers , ministre plénipotentiaire du Roi de la Grande-Bretagne à la cour de Dresde. Sa correspondance avec Frédéric II & avec ses ministres. p. 264 - 297.
 Voltaire , tableau qu'il fait de l'état où il trouve Frédéric II à Clèves. Not. 19. — Mot de Voltaire sur ce prince, Not. 24.







B 4737

S

(1)

AB B 4737

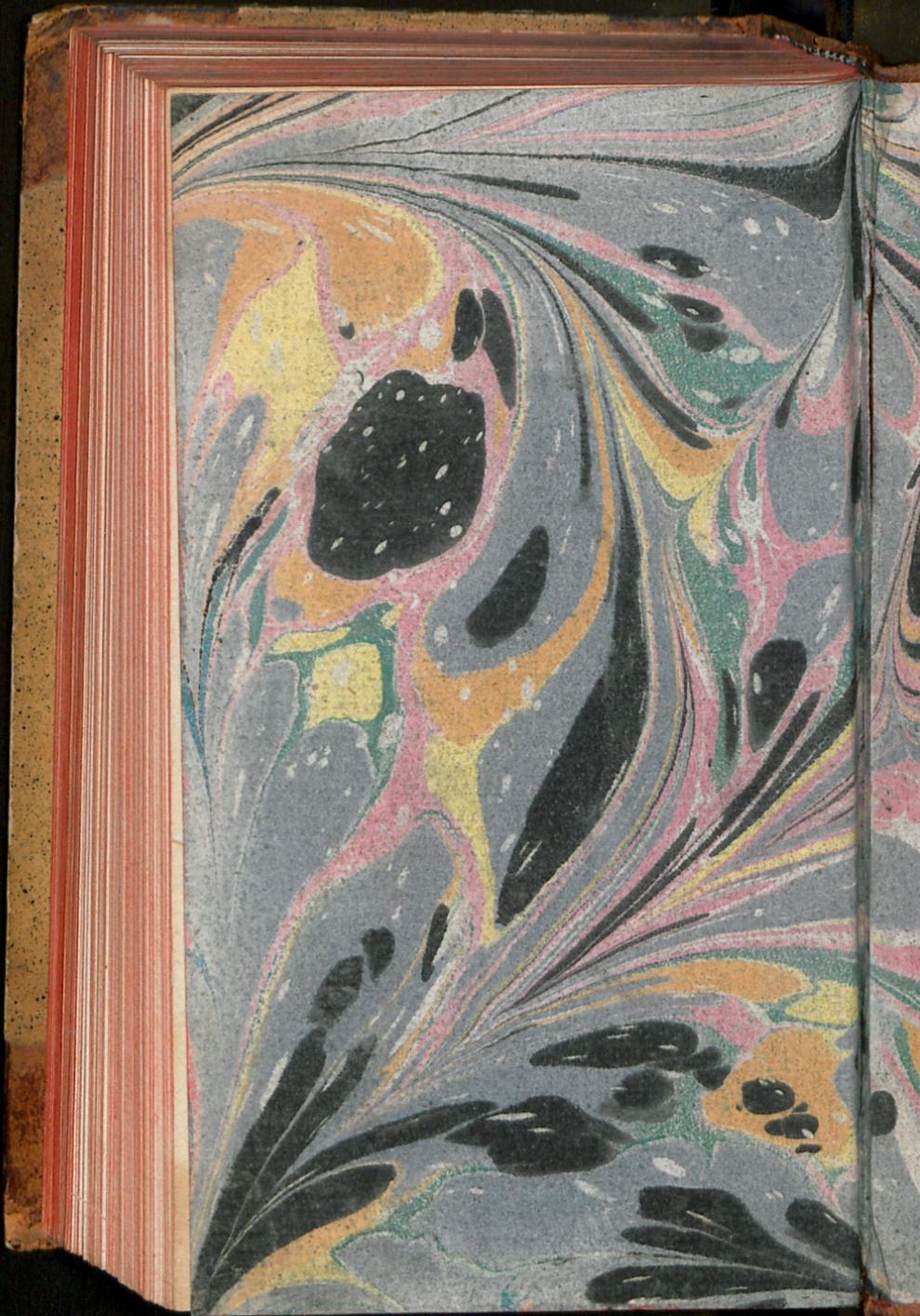
(1.)

X2828261

Nf 1138^K

K









Laveaux, Jean Charles Thibaut et de

V I E

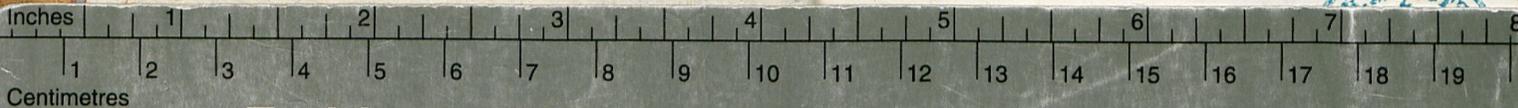
DE

FREDERIC II,
ROI DE PRUSSE.

Accompagnée d'un grand nombre de Remarques,
Pièces justificatives & Anecdotes, dont la
plupart n'ont point encore été publiées.

TOME I.

ANNÉES 1712 à 1756.



Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

